Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Albrecht Haller von

Poesies De Mr. Haller

P. 2 : Ou Traductions : Qui Peuvent Servir De Suite Aux Poesies De Mr. Haller

Berne: Wagner, 1760

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0001
DFG

Cf-3589.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0002
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0003
DFG

Albrecht v. Haller war Sr. S. des Nicolaus
Emanuel H. welcher Bürger u. Adv. in Bern
1713 Landschreiber in Baden wurde. Er ist geb. Acc 1720.
16 Oct 1708

SECONDE PARTIE.

OU

TRADUCTIONS,

QUI PEUVENT SERVIR DE SUITE

AUX

POESIES

DE

Mr. HALLER.

BERNE,

AUX DÉPENS DE LA SOCIETÉ.

CHEZ ABR. WAGNER FILS,

1760.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0005
DFG

AVIS.

Les quatre traductions suivantes ne sont pas de la même main que celles de la première partie du présent recueil. Nous les avons tirées du premier Volume du Choix littéraire de Genève ; *page* 174.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0006
DFG

I.

SUR LA GUE'RISON APARENTE DE MARIANNE (a).

PE'NE'TRE' de la plus vive douleur, j'ai vû la mort s'avancer vers MARIANNE. Chacun de ſes regards annonçoit plus de ſoufrance; chaque fois qu'elle reſpiroit, je ſentois redoubler ſon angoiſſe. Un torrent de larmes, qui découloient de mes triſtes jouës, arroſoient le ſein de ma

(a) M. HALLER compoſa cette Ode, dans un moment d'éſpérance qu'il conçût, du rétabliſſement de ſon Epouſe.

chére Epouſe. Inquiet, allarmé, je la ſerrois fortement entre mes bras, pour l'arracher au trépas, dont elle étoit toujours plus menacée. Mon déſeſpoir, encore combattu par un léger rayon d'eſpérance, me fit tourner enfin mes regards vers le Ciel, qui me puniſſoit.

„ FAUT-IL donc que je la perde, „ m'écriai-je, Elle, que j'ai tant & „ uniquement aimée ! Si elle m'étoit „ enlevée, quel bien me reſteroit-il ? „ Le Ciel veut-il punir des ſenti- „ mens qu'il preſcrit, & qu'il fait „ naître lui-même?

„ DES larmes ſincères n'ont-elles „ aucu-

„ aucune vertu? Mes ſoupirs ne pé-
„ netrent-ils pas juſqu'à toi, Grand
„ Dieu! Ta ſageſſe condamne mon
„ déſir; Tu veux me détacher du
„ Monde, dans lequel un ſeul objet
„ me paroiſſoit digne de mon affec-
„ tion.

„ SEIGNEUR! ta volonté ſainte
„ s'éxécute infailliblement. Au ſein
„ de la douleur, j'adore tes ſages dé-
„ crets. Mais tu daignes auſſi prêter
„ l'oreille à nos ſuplications; fai-moi
„ donc éprouver cette faveur, que
„ ceux qui t'invoquent avec un
„ cœur pur ont ſi ſouvent obtenue!„
L'ETERNEL éxauce nos requê-

tes, quand elles ſont ardentes & humbles. Je dis, & ſoudain un eſpoir inattendu fit briller la lumiére dans mon ame ſombre. Les flots bruyans de mon angoiſſe ſe calmèrent. Un Conſolateur puiſſant fit entendre cette voix au fond de mon cœur conſumé de détreſſe.

„ CELUI qui fait ce que lui pre-
„ ſcrit l'Etre ſuprème, qui n'ayant
„ d'autre volonté que celle de ſon
„ Dieu, ſoufre, ſans murmurer, les
„ maux qu'il lui diſpenſe, & baiſe la
„ main qu'il voit levée pour le pu-
„ nir; au lieu des larmes, qu'il croïoit
„ de répandre, n'aura que des ſujets

„ de

„ de triomphe & d'actions de gra-
„ ces. „

Il vint cet Homme, que Dieu avoit choisi, pour être un instrument de sa bonté; son oeil pénétrant découvrit d'abord la véritable cause du mal. Le feu, qui bruloit dans les veines de Marianne, fut aussi-tôt éteint; le venin caché & violent, qui corrompoit les sources de la vie, fut dissipé; elle reprit des forces, elle jouït de quelque repos. Une douce fraicheur ranima ses membres afoiblis. Ses yeux presqu'éteins se r'ouvrirent & revirent encore la lumiére. Elle re-

connut le monde ; elle reconnut ſon Epoux.

PERE tendre! quand les Hommes t'invoquent, Tu uſes de ſuport envers eux. Ne permets pas que ton amour nous porte à multiplier le nombre de nos crimes ; que la vie de ma chére Epouſe, qui eſt un préſent de ta bonté, produiſe en moi les fruits d'une juſte reconnoiſſance, d'une entiére fidélité ; que je ne m'en réjouiſſe jamais, ſans éléver vers toi mon cœur.

II.

SUR LA MORT DE MARIANNE.

CHERE & digne Epouse! s'il m'est encore permis de t'apeller de ce nom; je sai que tu es entiérement à l'abri de toute affliction, de tout sujet de tristesse; cependant, si l'Astre qui nous éclaire, répand ici-bas ses rayons, tu peux aussi, du séjour de la félicité, jetter un regard favorable sur le cœur d'un Epoux fidéle.

LE monde veut que je t'oublie; c'est un afront que l'on fait à mon cœur, & qui retombe sur toi. Un cœur qui t'a possédée, pourroit-il

s'ouvrir à quelqu'autre joie ? On nous offenſe l'un & l'autre, en voulant interrompre ma douleur.

Vous ne blâmeriez point mes larmes, Gens du monde, ſi vous ſaviez, ce que c'eſt que des flames bien pures : Mais peu connoiſſent le véritable amour. Les agrémens le ſont naître, la vertu l'entretient & le conſacre ; ce n'eſt point une paſſion fougueuſe ; ce n'eſt point un eſclave de la volupté ; ton amour pour moi conſiſtoit à diſſiper mes chagrins, à m'aider par des ſoins ſecrets à les ſupporter ; mon amour pour toi conſiſtoit à priſer mon bonheur, à chercher à

payer

payer de retour tous tes tendres ſentimens.

HEUREUSES années, que nous avons paſſées enſemble, & qui vous êtes, hélas, ſi rapidement écoulées! Si je pouvois ſeulement rapeller les tems d'adverſité, que nous avons eus pendant notre union! Comme des Colombes, qui fuïent le mauvais tems, nous cherchions du repos dans de doux amuſemens; nous goutions du plaiſir, au ſein même de la douleur; c'étoit alors que nous avions les plus fortes preuves de notre tendreſſe mutuelle.

O Berne! ô ma Patrie! ô paroles

ſi propres à exciter une tendre douleur, un plaiſir mélé de crainte! Image flatteuſe d'un ſéjour que je chéris, & dont l'idée renouvelle en mon cœur les traces des plus doux transports! reſtez avec moi, rapellez moi cet inſtant, où elle me tendit une main tremblante: Mais c'eſt envain que je vous cherche; vous avez diſparu; je reſte ſeul; un Tombeau la dérobe à mes regards; Un Tombeau, au printems de tes jours! le ſang le plus pur, le plus vif, couloit encore dans tes veines. Ouï, on l'a enlevée a mes regards! Voici le Temple, où elle repoſe; Voici le Monument, où j'ai

gravé

gravé mes douleurs. Quelle horrible solitude! quelle affreuse tranquilité regne dans ces lieux! O c'est ici, dans ce sépulcre même, que je veux terminer mes peines.

Oui, éloigné de tout ce que l'on peut aimer, de tous ceux que le sang & l'amitié rendent dignes de notre atachement; ici, où il ne me restoit que toi; ici sera désormais ma Patrie; Ici, où aucun Ami ne me regrettera, où je n'ai plus rien à moi que ta Tombe, ici sera mon Monument à côté du tien, vers lequel mon destin m'entraîne.

III.

SUR LA MORT DE SA SECONDE FEMME.

J'AI gardé trop long-tems le silence. Trop long-tems, ma chére ELISE, je n'ai arrosé ta Tombe que de larmes muettes. Ecoute enfin mes tristes accens: Je ne veux point les faire entendre à d'autres qu'à toi. Ma complainte sera secrète, & fidèle, comme l'étoit notre amour. Mais quoi? le Monde blâmeroit-il ma juste douleur? N'ai-je donc fait qu'une perte légère? D'autres que moi doivent-ils pleurer ce funeste trépas? Oh! faites-

moi

moi seulement connoitre un malheur tel que le mien, & vous pourrez me contester le droit de répandre des larmes.

Livré à un repos qui me pèse, à une tranquilité insuportable, je passe les jours entiers dans un chagrin lugubre. Dénué de tout espoir, je ne puis recevoir de consolation: Ma volonté même s'y refuse. Mon cœur se déteste lui-même, dès qu'il n'est plus agité. Ennemi de tout ce qui sert à dissiper la tristesse, ne goûtant que la solitude dans laquelle il se renferme, il n'est content, que lorsque sa douleur est extrême, que lors-

lorſqu'elle peut avoir un libre eſſor, & s'exhaler ſans contrainte en pleurs & en ſanglots.

Mes ſoupirs, ma chére Elise, parviennent peut-être juſqu'à toi. Mon affliction, qui me trahiſſoit, fût la premiére qui te découvrit le danger de ton état. Tu vis ma douleur, & tu contraignis tes larmes; car mes maux te touchoient plus que les tiens. Pendant que je pouvois encore te ſerrer dans mes bras, la crainte du malheur, dont j'étois menacé, faiſoit déja fondre mon cœur de détreſſe; Et maintenant qu'il a falu te perdre pour jamais, maintenant que mes maux

ſont

ſont déſeſpérés, qu'elle n'en doit pas être l'amertume & l'horreur?

Tu le connois ce cœur; tu ſais comme il aime. Satisfait de toi ſeule, dédaignant tout autre plaiſir, ne ſe partageant jamais, n'aſſociant jamais un cœur étranger à celui auquel il ſe donne. Tu ſais avec quelle force j'ai ſerré moi-même les nœuds qui m'uniſſoient à toi; comment ſans toi tout me manquoit; que ſeule tu pouvois adoucir ces momens, où tu t'afligeois de mes peines, & où tes douleurs faiſoient auſſi les miennes.

Je trouvois auprès de toi des conſeils

ſeils ſalutaires. Unique témoin des avantages dont la Providence me faiſoit jouïr, fidèle à en reſſentir la joie la plus vive, tu faiſois naître chez moi une douce ſatisfaction : Je la priſois infiniment plus que toute autre félicité, que toute autre gloire; Et lorſque le chagrin avoit abattu mon ame, empreſſée à me conſoler, à prendre part à mes peines, d'une maniére touchante, tu me ſoulageois, en me plaignant avec tendreſſe. Je condamnois ma douleur, dès que je m'apercevois qu'elle cauſoit ton affliction.

Le bonheur doux & tranquile

dont

dont j'ai joui, n'a été qu'un plaisir de quelques instans. Il à passé aussi rapidement que la fraicheur d'une nuit d'été. Il n'a laissé aucune trace après lui. Il s'est dissipé comme le songe d'un indigent, qui, pendant un court sommeil, se croit élevé au rang des Monarques. Maison délaissée! Appartement où je logeois autrefois avec tant de plaisir, & dans lequel mon inquiétude me chasse à présent de place en place, montrez-moi son image, rapellez-moi continuellement quelle marchoit, qu'elle s'asséioit, qu'elle répossoit ici.

C'EST ici que ton fils, ta vive image,

image, reçût, hélas! tes derniers embraſſemens. Enfant de l'amertume & de la douleur (*a*), que j'ai payé cher ſa courte vie! C'eſt ici, que d'une voix éteinte & entrecoupée, tu dis: Je meurs, que deviendra mon cher Epoux? C'eſt ici qu'une angoiſſe ſubite te fit perdre la parole & la reſpiration; il ne me reſta plus de ta tendre affection, que cet air heureux qui l'annonçoit encore, que ton dernier regard que tu tournas encore vers moi.

QUEL cœur que le ſien! précieux, ineſti-

(*a*) Il ne vecut que ſix mois.

ineſtimable, la fidélité & la bonté formoient ſon caractère. Interrogez ma Patrie, interrogez ces lieux éloignés, où elle à été tranſportée; ſon prémier regard lui ſoumettoit tous les cœurs. Il promettoit beaucoup, & l'on trouvoit infiniment plus encore. Jamais cette envie ruſée, qui ſe trouve flattée par les défauts d'autrui; jamais aucune étincelle d'ardeur pour de frivoles plaiſirs; jamais cette fierté trompeuſe, qui contrefait la vertu, pour en uſurper la gloire; jamais aucuns germes d'avarice, ne furent aperçus dans cette Ame pure.

UNE passion vague, qui ne s'attache pas à un objet digne d'être aimé, ne procure qu'une volupté fade, qui ne flatte que les sens. Ainsi s'allument aisément les foibles feux d'un amour ordinaire, que de légers soupirs éteignent bien-tôt après la mort. Pour moi, de tous les êtres du monde, je n'aimois que toi seule; je ne cherchois ni le rang, ni la fortune, ni le plaisir; je ne voulois que ta personne; je t'aurois choisie sur tous les objets de la Terre; & si, à présent encore, l'Univers entier étoit à ma disposition, je ne balancerois pas à te donner la préférence.

MAIS

MAIS tu habites maintenant un séjour, où je dois paroître bien petit à tes yeux, où l'on n'aime rien qui soit au dessous de Dieu, & d'où peut-être, par une simple pitié pour moi, tu laisses encore tomber un regard sur la Terre; un séjour, où la béatitude parfaite a englouti ce bonheur momentané, cette félicité puérile, accordée aux foibles Mortels; un séjour, où l'Esprit, parvenu à sa maturité, souverainement élevé au dessus de la sphère des désirs, voit ce qu'il croyoit, & jouit de ce qui faisoit l'objet de ses espérances.

IV.

IV.

SUR LE MARIAGE DE S. E. Mgr. STEIGUER, AVOYER DE LA REPUBLIQUE DE BERNE.

1735.

ROMPONS le silence, ma Lire, & dans ce jour si digne des Muses, renouvelle tes accords ; que mes chants soient animés ; que tes sons mélodieux puissent faire les délices de la Postérité. Ce n'est point un dessein médiocre que j'ai conçû ; des accens qui partent du cœur, des accens qu

pénè-

pénétrent le cœur, sont les seuls que je médite; enflamé d'une noble ardeur, je veux remplir d'un enthousiasme sublime les Ames même les moins sensibles.

J'ENTREPRENS de chanter, ILLUSTRE STEIGUER, ce que dit aujourdhui de vous tout un Peuple; ce que nos Neveux diront encore après nous, si j'en dois croire mon cœur. O si je pouvois, sur les ailes de Pindare, porter à l'immortalité la gloire de votre nom, comme celle de tous les vrais Héros; que votre Patrie seroit satisfaite, de vous voir

occuper une place parmi les VALERES, & les PAULS EMILES!

JE le dirai, & je ne craindrai point de rendre ſuſpecte ma ſincérité, cette ſageſſe, ſi utile à vos Concitoyens, ce talent admirable de vous énoncer avec une élégante préciſion, les graces d'une vertu douce & tendre, qui vous gagnent les cœurs de vos ennemis même, cette connoiſſance profonde des interêts de l'Etat, toutes les qualités de votre eſprit & de votre cœur demanderoient un plus grand théatre, pour briller dans tout leur éclat, & pour attirer ſur vous les yeux de tout l'Univers.

LE

LE Ciel se montre favorable aux Ames grandes, extraordinaires; il les comble de ses dons. Toutes les marques, auxquelles on peut les reconnoitre, se trouvent en vous. Sa main puissante s'est manifestée à votre égard; vous faisant passer successivement par tous les grades, elle vous à conduit, depuis l'Emploi le moins distingué jusques sur le Trône. Voila le véritable honneur, le seul qui soit digne d'envie; il est la juste récompense des actions qu'on ne doit qu'à soi-même.

CEPENDANT, tout cet éclat extérieur, qui environne ceux qui

ſont à la tête de l'Etat, n'eſt qu'une vaine pompe, qui cache une misère réelle. Le cœur reſte vuide, & ne ſauroit joüir d'aucun repos, tant que l'amitié fidèle ne lui fait pas goûter ſes douceurs. Un Prince, qui ſe ſacrifie pour le bien de ſon Peuple, eſt le ſeul qui ne retire aucun fruit de ſes ſoins vigilans & de ſes peines. Mortel infortuné! ſi une tendre affection n'eſt pas le réfuge de ſon ame, & n'en tempere pas les inquiétudes par ſes plaiſirs.

POUR vous, qui conſacrez au ſalut de l'Etat une vie de travaux pénibles, dans peu vous ſerez un exem-

éxemple éclatant d'un bonheur juſtement mérité. Si le fardeau des ſoins, que demande la Patrie, repoſe principalement ſur vous; ſi l'activité, ſi les veilles continuelles ont fait juſqu'à préſent votre unique apanage; le deſtin ordonne maintenant, que le Pere de notre félicité partage enfin nos plaiſirs. Un ſang illuſtre qui ne compte plus ſes Ayeux; un Eſprit, en qui l'enjouement & la bonté, la vivacité & la décence, ſont réunies; un Cœur, qui ne veut s'occuper que de vous, & dont l'amour tendre vous ouvre une ſource pure de délaſſement & de repos; une Epouſe enfin, qui

s'eſt trouvée digne de vous ; c'eſt celle que le Ciel vous a choiſie, ſur laquelle il a aimé à répandre les agrémens en votre faveur.

HEUREUX ceux qui ſe rendent dignes de leur proſpérité ! Ils ne craignent aucun revers ; le Ciel fait reverdir leur vieilleſſe, & accorde leur bonheur aux déſirs de leurs Concitoiens. O ſi vous pouviez lire dans les cœurs, & voir les voeux ardents que l'on fait pour votre conſervation, pour votre félicité ! ſi vous pouviez voir la joie muëte qu'excite cette journée dans l'ame de tant d'Orphelins ! Ce ſont eux, ILLUSTRE

STEI-

STEIGUER, qui, depuis plusieurs années, font reposer sur vous une bénédiction, qui va se renouveller sur votre Postérité.

O que cet œil vigilant soit encore longtems ouvert sur nous, & qu'il puisse ne prévenir que bien tard son afoiblissement, ne fuir que bien tard le tumulte des affaires! Puissiez-vous voir encore fleurir parmi nos Enfans la liberté & l'aimable paix! Tant de services, tant de vertus méritent une seconde jeunesse, sont dignes de la reconnoissance de plusieurs âges. Votre Etat, votre Peuple, qui vous vé-

nérent, sentent tout ce qu'ils perdroient, en vous perdant ; & jaloux de vous posséder, refusent de vous laisser jouïr des biens de l'éternité.

VERS

adressés à

Mr. HALLER

par

Me. DU BOCCAGE.

O Toi, que la France a connu
Comme un Philosophe sublime;
Mais que notre Esprit prévenu
Croyoit ennemi de la rime!
Tu fus le premier des Germains,
Qui, marchant sur les pas d'Horace,
Nous apris, par tes tons divins,
Que ces fils du Dieu de la Thrace
Cultivent les fleurs du Parnasse.
Envain les Grecs & les Romains
Placerent ce mont en Phocide;

Phébus fuit ce roc escarpé;
Aux sources du Rhin il préside;
Et les beaux vallons de Tempé
Sont aux lieux, où Tu reçus l'être.
Le siecle d'or y doit renaître.
Là tes Bergers, à l'unisson,
Te prenant pour leur Apollon,
Sur les Alpes t'ont fait un temple.
Souffre qu'une Muse sans art,
HALLER, imite leur exemple;
La Seine, qui d'un doux regard
Honora MILTON sur ma Lire,
Sensible aux charmes de tes chants,
Au nom d'un Peuple qui t'admire,
Par mes mains t'offre son encens.

LA place ſuivante étoit deſtinée à une imitation aſſès littérale de la *Doris* de Mr. HALLER, inſérée dans le *Mercure de France*, *Fevrier*, 1759. La piéce eſt ſignée; *par Mr. de Malomon*, *Cape*, *dans le R. de Hor* -- Mais, ayant lû la nouvelle imitation en vers, adoptée par Mr. FRE'RON, dans le 6. Vol. de *l'Année litteraire* 1759. pag. 233. nous lui avons, ſans peine, donné la préférence. Mr. DUCLOS, Capitaine d'Infanterie, attaché à la cour de M. le Duc des Deux-ponts, en eſt l'Autheur. Il a la bonne foi d'indiquer ſon original, ce que Mr. de MALOMON avoit négligé de faire.

********* ********* *********

DORIS.

Phœbus vient de finir sa brillante carrière ;
Dans les bras de *Thétis*, il éteint sa clarté ;
Une légère obscurité
Regne sur ce vaste hémisphère ;
Tout goute le repos & la tranquillité.

*

Avec pompe, avec majesté,
La Lune annonce sa lumiére ;
Et du haut de son char ttansparent, argenté,
Elle sourit à la Nature entiére.

*

Vien, sui mes pas, ô ma chére *Doris* !...
Seconde mon impatience.
Rend-toi sous ces myrtes fleuris ;
Vien m'enchanter par ta présence.
Ne crains rien d'aucun œil jaloux ;

Nous

Nous ſommes ſeuls ; l'Amour veille pour nous ;
La nuit te repond du ſilence.

*

Le ſombre verd de ces arbres épais,
Du Zéphire amoureux le léger badinage,
Du roſſignol plaintif le ſéduiſant ramage,
Le parfum de ces fleurs, cet air tranquille & frais,
Vont porter dans nos cœurs les plus puiſſantes flames.
Mille tendres déſirs occuperont nos ames :
O *Doris !* qu'il eſt doux de rever à ſes feux! . .
Que loin du bruit & des allarmes
Les plaiſirs s'ofrent à nos yeux
Avec des traits remplis de charmes ! . . .

*

Dis-moi, *Doris*, dans ces inſtans
Où ton ame inquiéte, émue,

Semble souffrir une peine inconnue,
Quels sont tes secrets sentimens?
Ta crainte me paroît extrême!
Que peux-tu redouter dans les bras d'un amant?
Hélas, si tu m'aimois, *Doris*, comme je t'aime,
Tu ferois ton bonheur suprême
De cet agréable moment.
Quelle importune idée & t'occupe & t'agite?
Crains-tu de trop hâter notre commun bonheur?
Mes transports, mes soupirs, allarment ta pudeur;
Tu trembles, ta vertu s'irrite;
Sur ton front se répand une aimable rougeur,
Et l'agitation de ton sein, que j'adore,
Indique cent fois mieux encore
Le trouble, qui regne en ton cœur.

Sur

Surmonte un préjugé sevère;
Crois-tu qu'aux immortels tes feux puissent
déplaire ?
Un amour innocent ne les offense pas.
Ah, *Doris*, t'auroient-ils accordé tant d'appas,
S'ils eussent dû jamais exciter leur colère!

*

Sui la nature, ose écouter l'amour;
Tu vas voir augmenter tes charmes.
Déja tous les bergers de ce riant séjour
A tes attraits viennent rendre les armes.
Le feu, qui part de tes beaux yeux,
Doit à l'amour tout son empire;
Il ne te faudroit qu'un sourire
Pour te soumettre tous les Dieux.

*

Quel plaisir trouves-tu dans ton indifférence?
Eh quoi! peux-tu craindre d'aimer!

Donte-

Douterois-tu de ma conſtance?
Non, tu ſçus trop bien m'enflamer.
Doris, à t'adorer ſans ceſſe,
Je mets mon ſouverain bonheur;
Ma fortune eſt dans ma tendreſſe,
Tous mes tréſors ſont dans ton cœur.

*

Crois-moi, *Doris*, aimer eſt le bonheur ſuprême,
Que l'homme, hélas, cherche ſi loin!
Il s'agite, il ſe donne un inutile ſoin;
Ce bonheur eſt d'aimer & d'être aimé de même.

*

Ah! ſi, banniſſant ta fierté,
Tu pouvois à la volupté
Te livrer un jour ſans partage;
Si je te faiſois une image

Des

Des plaiſirs que l'Amour offre aux tendres
Amans,
Ton cœur bientôt gémiroit des inſtans,
Où tu fuyois un ſi tendre eſclavage!

*

Quand embraſés des mêmes feux
Dans un bocage épais, aſyle du ſilence,
Une Belle permet quelque vols amoureux;
Quand elle n'oppoſe à nos voeux
Qu'une timide réſiſtance,
Qu'une agréable violence;
Ah, ma chére *Doris!* que nous ſommes
heureux!

Les yeux diſtraits d'une Belle craintive,
Sa voix mourante & fugitive,
Ses pleurs, que le plaiſir & prépare & pro-
duit,
Rendent la volupté plus ſenſible & plus vive.
Mais

Mais quelle image me séduit !
Ce qui vient d'échaper à ma bouche sincère
Est moins qu'une esquisse légère
De ces félicités, de ces plaisirs parfaits,
Que goutent deux cœurs satisfaits
Dans ces paisibles solitudes.
Amoureuses inquiétudes,
Ravissemens dignes des Dieux,
En vain voudrois-je vous décrire !
Le cœur peut à peine suffire
Pour sentir vos transports heureux.

*

Tu vas, belle *Doris*, fixer l'Amour volage,
Charmer tous les esprits, enflamer tous les cœurs.
Des Légions d'adorateurs
Ajouteront à l'étalage
De leur martire douloureux,

L'un

L'un, l'éclat d'illuſtres ayeux,
L'autre, le frivole avantage
D'un riche & brillant héritage:
Tel, par des vers harmonieux,
Te chantera ſon eſclavage.

*

Moi, je n'ai qu'un cœur amoureux,
Qu'un cœur tout rempli de tes feux,
Qui t'aima toujours ſans partage.
Je ne ſçaurois t'offrir qu'un commode hermitage.
Si tu viens l'habiter, ma cabanne à mes yeux
M'offrira l'agréable image
De l'Olympe, où regnent les Dieux.

*

Tu te troubles, *Doris!* Couronne ma conſtance;

Tes

Tes larmes, tes regards distraits & languissans
Vont-ils combler mon espérance?
Touché-je à ces heureux momens?
Doris, tu ne dis rien? . . ah! j'entends ton silence!

L'ODE, qui suit, est de feu Mr. le Chevalier de VATAU, Cornette de la seconde Campagnie des Mousquetaires, mort le 2. Janvier 1757. avant d'avoir achevè 25. ans. Il s'étoit attaché à la partie des affaires étrangères, & promettoit de devenir un profond politique & un habile négociateur. La mort le surprit au commencement d'un long voyage dans les cours du Nord. Les Auteurs du *Conservateur* ont inséré cette piéce dans le mois de Juillet 1757.

NOUS la donnons ici d'après une copie manuscrite un peu différente.

Dans

Dans un avis qui la précéde, l'Auteur nous aprend, qu'il composa cette Ode, pénétré de douleur de la mort d'un de ses Amis, & tout ensemble échauffé de la laborieuse explication du fragment de Mr. HALLER. Il la donne pour une imitation fort libre; plutôt pour un ouvrage composé dans la *manière* de Mr. HALLER, que pour une traduction de son ouvrage. *Quand je n'entendois pas la pensée de l'Autheur*, dit Mr. de VATAU; *je pensois d'après* MOI. Il nous semble qu'il l'entendoit partout.

NOUS

Nous observons, avec regrêt, que cette traduction, toute sublime, n'embrasse qu'une partie de l'Ode de Mr. Haller; & qu'elle n'est par consequent, que le fragment d'un fragment.

L'ETER-

L'ETERNITE.

ODE.

Lieux sacrés, Bois obscurs, dont l'horreur
tenébreuse,
D'une frayeur réligieuse
Me fait sentir l'instinct nouveau;
O Bois muets & sourds, dont les retraites
sombres (a)
Le morne silence & les ombres
Ne peignent à mes sens que la nuit du
Tombeau.

Trones

(a) C'est dans la Forêt de Compiegne, près de laquelle est ma Terre, que j'ai fait ces vers, & le payſage est tracé d'après nature.

*

Troncs antiques, témoins de l'enfance du Monde,
Remparts de cette nuit profonde,
Tyrans sourcilleux des forêts,
Précipices, rochers, hideuse perspective,
A qui l'Echo triste & plaintive
Fait souvent répéter mes douloureux regrets.

*

Clair Ruisseau, qui, du haut de ces cimes arides,
Précipitant tes flots rapides,
Arroses ces tristes coteaux;
Et baignant lentement la plaine languissante,
Ne portes qu'une eau croupissante
Dans des marais fangeux, que couvrent des roseaux.

*

Rochers, où m'égarant dans des séches bruyères,
Aux cris des oiseaux solitaires
De mes cris je mêle l'horreur;
Effroyables objets, les seuls que je reclame,
Par mes yeux portez à mon ame
Un aliment amer, qu'implore ma douleur.

*

J'ai perdu mon Ami; son ombre, que j'adore,
Autour de moi voltige encore,
Et semble entendre mes regrets:
Mais trop flatteuse erreur! dans un séjour terrible,
Sous une chaîne indestructible,
L'affreuse Eternité le retient pour jamais.

*

Malheureux! il vivoit dans une paix profonde,
Et le vain spectacle du Monde
L'amu-

L'amusoit encore aujourdhui;
L'Heure sonne, la Mort se leve, & frappe; il tombe.
Enfermés sous la même Tombe
Les Etres sont rentrés dans le néant pour lui.

*

Mais que t'importe Ami? Cette nuit homicide,
(Qu'on dit couvrir l'abime vuide . . .
. . ou du néant, ou des Esprits,)
T'environnant déja de son ombre stérile,
T'enlève un désir inutile
De ces sensations dont encor je jouïs.

*

Que dis je? Ce qu'il est, je le serai moi-même;
Avec une viteſſe extrême
Le midi suivit le matin;
Et peut-être bientôt une nuit trop hative,

Même avant que le soir arrive,
Sans espoir d'avenir, va borner mon Destin.

*

Toi, par qui tout finit, dans qui tout peut renaître,
A qui tout doit & rend son être,
Et qui ne dois jamais finir;
Théatre du présent, que tu detruis sans cesse,
Toi, dont la force enchantereſſe
Des cendres du Passé fait germer l'Avenir!

*

Océan dévorant, gouffre incompréhensible,
O Mer immobile & terrible
De la sevère Eternité!
Assemblage increé de semences fécondes;
De tous les Tems, de tous les Mondes
Universel tombeau, principe illimité!

Pour

*

Pour pénétrer au fond des tes Abîmes sombres,
Envain j'unirai tous les nombres ;
Un jour tu les surpasseras.
Lorsqu'un Soleil s'éteint, un autre le remplace ;
Devant un troisieme il s'efface ;
Tu restes, tu les vois, & ne les comptes pas.

*

De tant d'Astres brillans la majesté tranquile
Passe sous ton œil immobile,
Comme périt l'herbe des champs :
Ainsi devant toi l'Ourse & l'Etoile polaire,
Comme une rose passagère,
Pour naître & pour mourir, ont brillé deux instants.

*

Quand l'Etre encor nouveau, dans un ordre
sublime,
S'élancant du fond de l'abime,
Combattoit encor le Cahos;
Quand les corps se jouant de leur force pre-
miére,
Méditoient chacun dans leur sphère
Les loix du mouvement, & celles du repos;

*

Avant que les rayons de la premiére Aurore
S'efforçassent de faire éclore
Le Monde encore à peine mûr;
Et que l'Astre du jour, commençant sa carrière,
Lançat de son char de lumiére,
Sur la nuit du néant des flots d'or & d'azur;

*

Seule alors avec Dieu, dans son sein deja née,
Tu n'étois pas moins éloignée

De

De ton magnifique berceau,
Que tu l'es aujourdhui, que tu dois toujours
l'être,
Et d'un instant qui t'ait vû naître,
Et d'un impossible tombeau.

*

Quand un second néant, détruisant cette masse,
Ne laissera plus que l'Espace
A la place de l'Univers;
Quand tout ne sera rien; que la cause pre-
mière,
Détruisant jusqu'à la matière,
Du Cahos increé mettra tout dans les fers;

*

Quand d'autres Univers, d'autres Cieux que
les nôtres,
Auront encor fait place à d'autres,
Sujets à la commune loi;

D'autres Humains, mortels ainsi que leurs
ancètres,
Les Tems, les Mondes & les Etres,
Se feront tour à tour présentés devant toi:

*

Alors jeune toujours & toujours inmuable,
Egalement inaltérable,
Tu jouïras de ton printems;
Comme en tes premiers jours de ta fin éloignée,
Immortelle, indéterminée,
Toujours également future en tous les tems.

TROIS

EPITRES

DE

Mr. DE HAGUEDORN.

I.

SUR LE BONHEUR.

NON, le vrai BONHEUR n'eſt attaché à aucun état. Le moyen de jouïr des rapides inſtants de cette vie, l'objet le ſeul digne d'envie, c'eſt le contentement d'une Ame ferme; & cette force, ce courage de l'eſprit, n'eſt pas le préſent d'un aveugle Deſtin; il eſt le lôt du Sage.

L'HÉRITAGE & la naiſſance ne donnent point un cœur bas ou élevé; un Empereur pouvoit être eſclave,

un esclave porter la couronne. Ce fut un hasard qui, à la honte des tems, plaça *Néron* sur le trône des Césars, & *Epictète* dans les fers.

Le Vulgaire ne connoit qu'une face des objets. Il ne voit de Bonheur, que dans les caresses de la fortune. Il vit dans un songe continuel; & dans tous les rôles, que joue sa vanité, il nous prête à rire. Semblable à *Tigellin* (*a*) ou au fils de *Soëmis* (*b*), il obeït avec bassesse, ou regne avec fureur; toujours peuple, dans la pous-

sière

(*a*) Un des vils favoris de *Néron*.

(*b*) *Héliogabale*; fils de *Soëmis* ou *Sémiamire*.

fière comme sur le trône, grossier dans un état, faux & léger dans l'autre, passant de l'orgueil à une soumission rampante, il est plus aveugle encore que sa fortune, & ne s'apuie jamais sur la Sagesse.

C'est cependant cette seule Sagesse qui paroit avec la même dignité dans tous les emplois, dans toutes les places. Elle dicte les vers d'*Homére*, & les loix de *Licurgue*; elle confondit, par la bouche de *Socrate*, les sophismes des Pédans; & au milieu d'une cour superbe, elle suivit *Eschine* & *Platon*; elle décore un *Esope* dans l'esclavage, un *Antonin* sur le trône;

elle accompagne également *Curius* assis sur le char de triomphe, & *Curius* dans ses rudes champs conduisant la charue.

Qu'est-ce donc que cette Sagesse si peu commune ? c'est la science de chercher en soi-même le Bonheur. Et qu'est-ce que le Bonheur ? cet état de vrai plaisir, de joie durable, que la foule insensée évite avec tant de soin; fondé sur le sentiment, sur la science, sur la tendance vers la perfection, sur une conduite irréprochable, sur la promtitude constante à diriger ses actions

libres

libres vers un bu conforme aux devoirs de la nature & de notre état.

Le Cœur du Sage n'eſt-il pas un véritable ſanctuaire, une image de la ſuprême Bonté, un autel conſacré à ſa gloire? De ce Cœur, le fidèle ſentiment de l'Humanité bannit tous les mouvemens dénaturés d'un intéret mal entendu. Il eſt la ſource de ce courage vertueux, qui ne trahit jamais l'amitié, fait du bien aux ennemis même, aime la paix, la recherche, déſarme les fureurs de la diſcorde, & ne ſe venge de l'ingratitude que par de nouvelles bontés. Il eſt la ſource de la modération dans les ſouhaits, lorsque

tout

tout leur ſuccède ; de l'intrépidité, lorsque tout nous eſt contraire ; de l'égalité d'Ame, inébranlable dans les revers ; de la vérité dans les diſcours, & de la vérité dans les mœurs ; du penchant à contribuer au bonheur de tous les Hommes, à ne point borner ſes vues à ſes tems, & à ſes beſoins, à ſacrifier volontiers ſon bien-être à celui de la poſtérité, & ſa vie au ſalut de la Patrie.

VOILA cette prééminence jamais aſſés revérée, cette majeſté de l'Ame, cette vraie prérogative de l'humanité. Volupté, richeſſe, puiſſance, ces biens déſirés par la foule, la Nature

ture ne les refuse pas aux animaux même.

Redoutable à ses foibles voisins, l'Aigle n'étend-il pas son empire dans les airs, & le Requin (*a*) dans les mers ? Le fier Lion, le Roi des animaux, & le Tygre, exercé aux combats, ne sont ils pas, semblables aux *Alexandres*, des chefs, des héros, des conquérans ? ne s'exposent-ils pas tous les jours à de plus grands dan-

(*a*) Le *Requin* est un gros Poisson vorace. Le texte parle d'un Poisson nommé l'*Epée* ou l'*Empereur* ; il est sans doute indifférent, que le traducteur ait mis un nom pour un autre, plus susceptible d'équivoque.

dangers, contre des ennemis plus courageux? Une coquille ne renferme-t-elle pas ſouvent plus de richeſſes que n'en peut diſſiper *Polidore*, ou que n'en épargne le Pere avare de *Cléon?* Le triſte *Tibère*, plongé dans la débauche, a-t-il jamais trouvé autant de plaiſir, que l'amour en fait gôuter au ſimples moineaux? et le *Sibarite* eſt-il couché plus mollement ſur ſes roſes, que l'araignée légère ſur des fils tiſſus par elle même.

La force victorieuſe, le lôt des richeſſes, tout ce qui flatte & occupe les ſens, n'eſt donc pas donné à l'Homme ſeul. Toutes ces choſes peuvent con-

contribuer à ſon plaiſir ; mais, deſtiné à l'immortalité, il doit s'attacher à ſuivre de plus grands objets.

SANS doute, penſera quelque grand Docteur, accoutumé à meſurer ſon bonheur par les concluſions de ſes démonſtrations ſubtiles, ſans doute les attraits des ſciences rares & ſublimes doivent ſeuls fixer nos Ames. Moi, je m'occupe à connoitre la nature de ces Mondes qui roulent ſur nos têtes, à vérifier les ſoupçons des *Orphées*, des *Epicures*, des *Brunus* (*a*), à contempler

(*a*) Auteurs du ſiſtême de la pluralité des Mondes.

pler ces légions de ſoleils qui couvrent le firmament; à obſerver, chaque fois qu'une nouvelle étoile ſe montre, ou qu'une autre diſparoit; à aprécier les découvertes d'un *Flamſtéed* ou d'un *Liebknecht*; à compter le nombre des conſtellations & à calculer leur grandeur. Je ne ſuis pas curieux des connoiſſances à la portée du Vulgaire: l'œil d'un Philoſophe ſe plait à de plus grands objets. Il cherche, par quelle loi, dans le plus parfait des Mondes, chaque Planéte principale, entrainée par un mouvement elliptique autour du Soleil, ſon foyer, au travers des tourbillons d'un air ſubtil,

ſubtil, ſuit conſtament ſa route: comment, dans leurs ſphères opaques renfermant des mers, des terres fermes & des montagnes, ſemblables à notre Globe, ils ſont ſans doute habités par des Hommes, capables, auſſi bien que nous, de faire des ſiſtèmes; & parmi leſquels, pour le grand bien de leur monde, quelqu'autre *Wolf*, quelqu'autre *Neuton*, enſeignent la Philoſophie. C'eſt avec les plus grandes délices, que je paſſe des nuits à coté de mes tubes, faiſant par moi même ces découvertes, aux quelles un Allemand, un Chanoine même (*a*), n'a

(*a*) *Copernic.*

n'a pas craint de ſacrifier ſes veilles.

Eh qui, mon Ami, ne connoit le prix de la ſcience, ſes effets utiles, ſa gloire immortelle? mais penſez Vous, que par les vues du grand Créateur de l'Univers nous ſoyons deſtinés à n'être que Savans? Votre maiſon, & plus encore votre Patrie, n'ont-elles pas droit ſur votre activité, ſur vos talens? L'ardent Sirius & le brillant Orion font-ils quelque choſe à la liberté de la Germanie, ou au ſalut d'une ville, ou au bon droit de l'innocence, ou à la punition du crime inſolent, ou à l'encouragement de la

vertu,

vertu, ou au bonheur de l'Ame ? La Charue groſſière, la Herſe n'eſt-elle pas plus utile à l'Etat, que ces Tubes propres à découvrir, ſoit cette neige de *Caſſini*, ſoit cette terre blanche de *Huygens*, qui couvre la ſurface éclatante de Jupiter ? *Socrate* s'intéreſſoit au bien des Hommes, quand, avec une ſévérité louable, il ne vouloit retenir de l'Aſtronomie, que les obſervations d'uſage pour l'agriculture & pour la navigation. L'expérience, ſans doute, lui avoit apris, que l'érudition ne rend pas heureux.

VOUS y êtes ! s'écriera *Gryphin* : à l'exception du Calcul il n'eſt point de

de ſcience, point de connoiſſance qui profite. Mais ce calculateur *Gryphin* de qui n'eſt-il connu? cet homme, à qui vainement les fleurs offrent leur parfum & les boſquèts leur fraiche verdure; & que tout l'éclat du Soleil ne fraperoit point, ſi, en prolongeant les jours, il ne lui épargnoit le feu & la lumiére; cet homme rapace, accoutumé à regarder comme des Demi-Dieux ceux qui créent les eſpéces, & à n'admirer que les merveilles opérées par l'or, accumulè par des Péres qui ſe damnent pour la fortune de leurs fils; cet homme enfin, qui, tantôt étale ſes tréſors, tantôt s'enterre avec

eux,

eux, &, à la grande joie de ſes héritiers, ajoute toujours au lucre de ſes prédéceſſeurs. Non, la contemplation de la nature, de ce magnifique Univers, ne peut point charmer l'ame d'un Traitant. Tandis que *Gryphin* couve ſon argent, veillent autour de lui l'avarice miſantrope, le ſoupçon toujours attentif, la fraude inquiète, l'infâme parjure, l'horrible envie, la convoitiſe des biens du prochain, le déſeſpoir dans le péril, & l'effronterie inſenſible aux éloges de la modération.

HEUREUX l'homme riche, quand il n'y a point de malédiction ou de

honte attachée à ſes biens purs: quand, à couvert du reproche des loix, il peut, dans l'abondance d'une fortune bien aquiſe, puiſer des ſecours, pour vêtir le pauvre & pour le loger. Je le vois chérir les arts, & les nourrir, préter ſon apui avec empreſſement, ſe faire une habitude de verſer le beaume dans les playes des affligés, eſſuyer les larmes de la misère, prolonger par ſes bienfaits les jours des viellards, & en élevant des enfans, qui puiſſent un jour ſervir d'apui à leurs Peres, s'attirer leurs derniéres bénédictions. Toutes ſes actions ſont animées par la paſſion délicieuſe de

voir

voir des heureux. Ses biens ſont communs à tous les humains; & ſon cœur, toujours prêt à plaider en faveur des pauvres, abonde d'une tendreſſe toujours active, d'une compaſſion digne d'un Dieu.

OUI *Titus*, on doit regretter chaque jour échapé, ſans que, par la conſolation d'un malheureux, on ait ſatisfait au devoir de Citoyen de la terre; & chaque heure, paſſée dans une inſenſibilité honteuſe, à la vue de la misère que nous pourrions ſoulager, eſt en effet une heure perdue. Mais il ne faut point, qu'à l'exemple de ces faux Dévots, courbés par une

humilité ſecrètement orgueilleuſe, notre amour pour le prochain, notre compaſſion, notre bienfaiſance, s'évaporent en vains ſoupirs, ou s'évadent dans de ſombres retraites; & que nous dérobions aux hommes de quoi donner à nos freres. Trop ſouvent des mains pieuſes, pliées dans les prières fréquentes, s'accoutument à adminiſtrer par inſpiration les biens de ce monde, à engraiſſer les diſciples & rejetter le reſte des Hommes, à dépouiller ceux qui ſont vêtus, pour vêtir ceux qui ſont dépouillés. Miſérable eſprit de ſecte, qui avec la ſagacité d'un SAINT CYRAN, devines

vines les desseins de la providence; qui bornes tes devoirs à ta troupe, & rempli de fausses illusions, regardes les Hommes comme des réprouvés, indignes du plus petit sacrifice!

Voyés la bonté Divine, bien plus facile, s'étendre à tous les besoins, ne mettre aucune borne à ses bienfaits, & verser la bénédiction sur tous. O ces petites ames, qui, par une générosité prudente & dure, changent véritablement en pierre le pain qu'elles distribuent, envieuses du bonheur d'autrui, sont indignes elles mêmes du bonheur, sont des apostats de la Nature, & de vils *Gryphins*.

L'OR attaché aux mains de l'avare se rit de son Tuteur insatiable ; & des trésors accumulés ne sont que d'inutiles monceaux, en attendant qu'un Sage, incapable de se laisser éblouir par leur éclat, leur donne la vie, en les répandant pour le bien des autres.

ET c'est dans cette science que *Fatille* excelle. A l'imitation des Grands il se donne des terres, des chateaux, & un grand nom, sans lequel son laquais seroit souvent aussi noble que lui ; un nom, qu'il prend soin de relever encore par de grandes dépenses. C'est vivre noblement que de repan-

répandre ſes richeſſes rapidemment & avec abondance, ainſi que ces torrens verſés dans ſes vaſtes jardins, avec plus de fraix & de magnificence que de choix & de bon gout. Là vous voyez, de la bouche de Cibèle les ondes ſortir mèlées avec la foudre; & des Graces nager dans les eaux que leur crachent des Amours. Là, dans une grotte ſoutenue par la Renommée, Vous voyez Vulcain tranſi de froid au milieu des bouillons d'eau, & Neptune ſécher ſur les bords. Ce n'eſt pas, que pour éblouïr la foule, ſous une diſſipation apparente *Fatille* cache une avarice ſecrète. Non, les

éloges des flatteurs déterminent seuls sa vanité ; il fera par bel air jusqu'à des charités. Sa vanité se plait à secourir ceux qui vantent son bonheur. Il protège les arts sans s'y connoitre. Il lève les scrupules de la Chanteuse modeste, en dépit du rhûme & des vapeurs. Sa main, libérale envers le mérite, enrichit le peintre & la brodeuse ; & ceux qui ne profitent pas de ses généroſités comptantes, s'en dédommagent, en bâtiſſant ou en démoliſſant à ses dépens ; pourvû qu'avec une diligence aveugle ils ſuivent ses moindres ſignes, & placent, ſans oppoſition, des voutes de plâtre dans

les

les petits apartemens, & des plafonds de menuiſerie dans les Sales. Entrons dans ſa chambre à coucher; tout y eſt de ſon invention, les colonnes ſont empruntées de Rome & les glaces de Paris; au haut de pluſieurs degrés, ſon alcove, ſur un fond de marbre noir, nous préſente en airain le buſte de *Fatille* ſouriant. Au dehors les ceintres ſont chargés de feuillages légers; & à coté des écuries, richement couvertes de cuivre, vous voyés, ô chef-d'œuvre de l'architecture! ſur des pilliers d'un ordre teutonique repoſer un temple farci de Dieux, ſi magnifique, qu'en dépit des connoiſſeurs,

la vanité y a étouffé l'art ſous la matière; ſi ouvert, qu'à la moindre ſecouſſe de la bize, Jupin tremble avec toutes ſes foudres; que, naguères une ondée de pluye alloit enlever Minerve, & que des oiſeaux profanes... paix! c'eſt le Maitre qui vient: c'eſt lui; le fracas des équipages bruyans l'annonce, lui & les compagnons de ſa fortune. La glace baiſſée, vous voyez la mine importante de ce grand Homme; & la foule, d'auſſi loin qu'on peut entendre ſon train, s'arrête avec admiration, & le ſalue en paſſant. Les conviés raſſemblés, on les conduit avec de longs complimens au réfectoire;

re, où, sur une table simétrisée par une abondance de ragouts prétieux & par une chère de Rois, un cuisinier à gros gages va prouver la supériorité de son talent; où toutefois *Fatille*, le gros *Fatille*, ne trouve du gout ni à la perdrix ni à l'ortolan, rejette les truites & le saumon, & chargé de l'indigestion de tant de bonnes chères, ne touche ni à l'ananas ni aux nids de Tonquin. Hélas! le Medecin a enlevé au cuisinier le soin de cette vie précieuse, & déja les douleurs, compagnes du repentir & tristes suites des perfides plaisirs, l'attaquent dans toute leur fureur.

L'APE'TIT fuit ceux qui fuyent le travail. La fatigue de la journée procure au laboureur, au jardinier, au pécheur, dans leur repas, un plaisir au-dessus de tous les aprêts. Heureuse pauvreté des moissonneurs & des bergers, qui, sur le verd gazon, à l'ombre des bois & à la vue des vallons couverts de troupeaux, se regalent de mêts grossiers, mais bénis, mais assaisonnés par cette simple Nature, qui préside à leurs mœurs!

UN vieux glouton, dont la langue épuisée est devenue insensible aux sels & aux sauces, avec quoi reveillera-t-il ses gouts? Malheureux! cède au Vautour

tour tes Faisans élevés avec tant de fraix; le Brochet mieux-portant a plus de droit sur tes Carpes, engraissées pour ton dégout. Rassasie-toi, mais en songe; autrement le grave *Rézio* (*a*), le bâton levé, fera enlever tous tes plats. Que dis-je, en songe? hélas, l'âge amène toujours de nouveaux chagrins; il t'a pris l'apétit, il t'enlève encore le repos. Le vrai sommeil se rit des tendres duvèts, & trompe le citadin perfide, pour se loger chez l'honnête paysan, où une conscience étroite rend la simple promesse

(*a*) Dans Donc Quichotte.

plus ſure que des engagemens apuyés de toutes les formalités pompeuſes du barreau. C'eſt au frugal habitant de la campagne, qui, ſuivant la mode du vieux tems, compte le lait & les fruits pour ſes mêts les plus dignes d'être recherchés; c'eſt à lui que la nuit amène le calme tranquile; lui ſeul ſçait haper le ſommeil en baillant, & le ſerrer eu ronflant de toutes ſes forces. L'expérience juſtifie encore le proverbe, que les lits durs donnent les bonnes nuits, & par plus d'un exemple elle prouve, que le ſommeil, cette douce récompenſe d'un travail utile, cette image de la mort, & en même-

même-tems cette source de la vie, que le sommeil enfin si prétieux n'est rien moins que l'apanage des riches.

O vous *Griphin*, ô vous *Fatille*, trouve-t-on ches vous le vrai plaisir, le plaisir durable? L'un par avarice, l'autre par degôut, tous les deux par un préjugé ridicule, vous êtes privés des moyens de jouïr; & l'argent ne vous sert, que pour être ramassé ou dissipé. La paix de l'Ame, compagne fidèle du Sage, qui par sa tranquilité intérieure relève sa fortune au-dehors, cette paix, ce bijou ne vous est pas connu. Toute-fois, si la fortune venoit à vous trahir, quelle consolation, quelle

le resource cette tranquilité ne vous donneroit-elle pas! Si le Destin irrité, & accoutumé à abatre de plus grandes fortunes, vous renvoyoit à l'état de vos Péres, ou vous privoit seulement de la moitié de vos biens, vous soutiendriez votre revers, avec moins de courage qu'une femme, qu'un enfant.

LA vertu seule rend notre ame invincible dans le peril & dans le malheur. Le crime & la honte de VERRE'S banni de sa patrie, sont encore aggravés par le faux éclat de sa fortune évanouie. Mais le vainqueur de Carthage, au champ de bataille,

au

au Capitole & dans l'exil, eſt toujours le grand SCIPION, eſt toujours un héros. Le ſort du Sage a ſon prix décidé. Le mérite le ſoutient dans le bonheur, l'innocence dans les revers, & tous les principaux traits de ſon caractère, ſa juſtice, ſa vérité, ſon amour pour les hommes, ſa vertu en un mot, ne ſont point un prêt de l'aveugle hazard. Par un râre bonheur, ſes qualités le mettent au-deſſus des préjugés, toujours égal à lui-même, la pourpre ne peut rien lui donner, ni l'abaiſſement rien oter de ſa gloire : toujours au-deſſus de ſon état, il mérite l'admiration en ſuivant la Nature, qui, dans

ſes

ſes chefs-d'œuvres, ne pèche jamais ni par excès ni par défaut. Senſible à la dépravation du gout de l'avâre & du diſſipateur, il évite les deux écueils avec une fermeté de conduite digne d'éloge. Des mœurs ſages donnent du luſtre à tout, elles ennobliſſent la médiocrité. Santé, tranquilité d'ame, ſecurité de la vie, gaieté de l'eſprit, voilà des ſources de plaiſirs ; ſouvent, pour mieux jouïr de ces biens, le Philoſophe préfére un ſéjour obſcur, une campagne riante. Une fortune éclatante n'eſt-elle pas toujours un fardeau ; & l'expérience ne verifie-t-elle pas la fable ſurannée, dont *Cervius*,

ſi

si fécond en histoires, autrefois auprès de son foyer entretenoit le paresseux *Horace* (a)?

(a) Qui ne connoit la fable, *du Rat de Ville & du Rat de Campagne?* Le Poëte la donne ici mot pour mot d'après le *sixieme discours du second livre des Satires d'Horace.*

SUR

********* ******** *********

II.

SUR L'AMITIE'.

APRE'S avoir, pendant vingt pénibles années, éprouvé la fureur du ſort dans la guerre, dans les revers & dans les orages, *Uliſſe* revient enfin dans ſon royaume & dans ſa patrie, pauvre, courbé, abandonné, inconnu aux ſiens & à Pénélope même; les traits du Héros & ſa tête, autre-fois couverte de fleurs, ſont, ainſi que ſa fortune, privés de tout ornement. Il eſt réduit à mendier quelque reſte devant ſont palais, où à peine

les

les Eſclaves jettent ſur lui quelques regards en paſſant; les fiers Courtiſans qu'il avoit élevés, d'un air de maître ſe moquent de l'éloquence du gueux. perſonne n'accorde à ſes beſoins la moindre parole conſolante; un vieux chien ſeul reconnoit ſon vieux maître. Ce chien, qui, avec une viteſſe égale à celle des cerfs, traverſoit autrefois les bruyères; du nom du quel la vaſte forêt retentiſſoit, quand tous les chaſſeurs crioient *Argus!* cet *Argus*, ſi ardent à pourſuivre le fauve, qui connoiſſoit mieux les parcs & les plaines que la maiſon, jadis le favori des jeunes courtiſans paſſionés pour

la

la chaſſe, pour prix de ſes longs & fidèles ſervices, étoit congédié dans ſa vielleſſe, exilé de ſon chenil, privé d'un peu de paille, reduit à coucher en plein air, où chaque jour il étoit affoibli par quelque nouvelle infirmité, autrefois le plaiſir de ſes maîtres, maintenant le jouët des valets, il manque de force pour marcher, il fait un dernier effort pour ſe trainer ſur les pas du pauvre mendiant, s'aproche de lui avec une oreille attentive, le flaire, le flatte de la langue & de la queuë, & lorſque l'étranger, les yeux mouillés de larmes, lui rend quelques careſſes, & que ſon attachement lui

vaut

vaut encore cette reconnoiſſance, il ſoupire, crie, lève les yeux, reconnoit Uliſſe, & meurt (*a*).

SANS doute nos Sages d'aujourd'hui, ces maitres dans l'art des amitiés ſimulées, ne ſont pas auſſi Bêtes que cela. Nous avons ſçû affranchir nos ames, comme nos viſages, de cette bonne foi du vieux tems, & de ces barbes antiques. Imprudens dans nos choix, & toujours héſitans dans nos plaiſirs, nous en impôſons à nous mêmes, pour en mieux impôſer aux autres, qui, à leur tour, avec une perfi-

(*a*) Au Chant 17e. *de l'Odiſſée.*

perfidie cachée ſous un beau dehors, nous prenent, avec le même droit, très-humblement pour leurs dupes. Ainſi notre inconſtance ſe joue des ſentimens & des idées. Soit que nous choiſiſſions, ſoit que nous rejettions, notre gôut eſt celui d'un malade, qui plein d'impatience, demande ſouvent d'autres mêts, qu'un nouveau dégôut lui empoiſonne toujours.

TELLE eſt l'amitié de *Papille*, empreſſé avec les nouveaux-venus, il ſe fait tous les jours des amis, & tous les jours il en néglige. Tantôt abeille & tantôt mouche, il baiſe la Roſe fraiche ou le cadavre; perpetuellement volage,

volage, toujours promt aux préjugés, ſa vie, comme ſon babil, n'eſt qu'une ſuite de mépriſes. Votre ami au Nouvel an, déja à moitié perfide en Février, il vous abandonne en Mars & vous hait avant que les ſix mois ſoient écoulés. Celui qui l'imite le mieux, c'eſt *Pepin*, qui ne fait que ſe prêter à ſes amis, s'attache ſans motif, ſe brouille ſans ſujet; il ſupoſe, (c'eſt tout ce qu'il ſait faire;) & il n'en ſait pas mieux la raiſon, que telle femme qui rit, ou telle femme qui pleure.

Cléante, l'image & l'oprobre de l'ambition, eſt bien au-deſſus de la

sotise de *Pepin*, & de sa crédulité puérile. Son esprit fécond en grandes vuës ne prend pas le change si facilement. Il sait à propôs serrer la main à quelqu'un. Il est le modèle des fins politiques, l'Esclave de tous les Patrons, le Patron de tous les Esclaves: Mais, à peine a-t-il atteint son but, qu'un ami pour lui ne tient plus à rien au monde. Tantôt, comme un serpent, il se plie aux pieds de ses supérieurs; tantôt sa tête inébranlable brave les usages des civilités acoutumées. C'est ainsi qu'un grand d'Espagne se baisse jusqu'à terre, ou se couvre majestueusement, lorsque son

rang

rang le permet. C'eſt à la ſüeur de ſon viſage que *Cléante* travaille à ſa grandeur, & l'orgueil peut ſeul lu adoucir ce travail. Cependant, lorſqu'il ſe profeſſe l'ami de celui-ci, ou l'admirateur de celui-là, ſon cœur ne s'y méprend point, & dément continuellement ſa bouche. Quelque fois même les traits de la raillerie portent juſqu'à lui; mais, au prix de la préſéance, il en eſſüie les aiguillons avec plaiſir, par la même raiſon qu'un Chanoine de Wurzbourg ſe fortifie contre quelques coups qu'on lui donne, pour mériter l'entrée au choeur & à la cave du Chapitre.

Stertin entend mieux ſa commodité ; très lent dans tous ces mouvemens, trop enclein au ſommeil pour penſer avec vivacité, toujours enfoncé dans ſon oreiller, aſſujetti ſervilement au fauteuil qu'il remplit, & aux Chiens qu'il réchaufe, *Stertin* baille avec ceux qu'il aime. Il ſupporte à la vérité les hommes, mais avec indifference, ſans effort, & au milieu des plaiſirs les plus languiſſans ; s'agit-il de ſervir un ami, il trouve, dans l'équilibre de ſa nonchalance, le tems déja trop froid en Automne & trop chaud au Printems. Cet homme inutile poſſede des talens comme l'avâre

ſon

ſon or, ou le poltron ſes armes; il reſſemble à ces mouches, qui ne déploïent jamais les ailes que la nature leur a données. Sous quel titre donc, *Stertin* vante-t-il ſes bonnes œuvres? Il n'a point d'inceſte à ſe reprocher, & le repos n'eſt pas un crime. Eh quoi! on a donc ſatisfait aux dogmes du Chriſtianisme, dès qu'on n'eſt pas un *Edelmann* (*a*), ou un préſomtueux *Woolſton* (*b*)? & il faudra compter

(*a*) Fanatique, qui a prêché l'athéiſme en Allemagne dans ces derniers tems.

(*b*) Anglois, fameux par ſes déclamations contre les miracles de Jéſus-Chriſt; pour l'expiation deſquelles il mourût dans une priſon à Londres.

au nombre de ses grands Patrons, quiconque ne met pas le feu à nos maisons & à nos biens?

N'EST-ce pas pour le service & l'entretien du genre humain que tant d'animaux peuplent l'air, la mer, les champs & les bois : à combien plus forte raison l'homme, né pour compléter cette création, dont il est lui-même le Chef d'œuvre, est-il né pour ses semblables. Le travail est son lôt. Il doit faire le bien, & ne pas rester inutile dans un repos perpétuel.

POUR moi, dit *Mammonide* au milieu de ses avâres trésors, pour moi l'oisiveté est un tourment, & travailler

ler c'eſt vivre. Ce ſont nos ſoins & nos épargnes qui nous rendent utiles à nos amis, & poſſéder un Capital cela s'apelle avoir un cœur. Je ſuis un Patriote, & je me laiſſe aiſément perſuader à placer mon meilleur argent en maiſons. J'aime à ſervir les gens de condition, mais point du tout ces *gens de rien* (*a*). Encore ſi quelqu'un de ces derniers m'offroit triple caution, malgré les tems diffi-

(*a*) Ce trait ſe raporte à l'hiſtoire de Mr. FUCHS, ſi connue en Allemagne; qui, ſoutenu par des ſecours généreux, cultiva ſes talens au point, que de fils de ſimple païſan il devint un Théologien reſpectable.

ciles où nous vivons, je ſerois prêt à le ſervir en toute choſe. Je prends part en vrai Chrêtien aux afflictions & aux malheurs d'autrui. Qui ſait, ſi ce n'eſt point par leur faute que bien des gens ſe trouvent dans le beſoin dont ils ſe plaignent? Dieu ſe ſert peut-être de leur misère, comme d'un moyen pour les convertir. Eſt-ce à moi de vouloir être plus juſte, & de m'opoſer à ſa providence? Je ne ſuis point ennemi des pauvres, mais je ſuis ennemi des gueux; hors de là, ſans vanité, le meilleur humain du monde, & bien réſolu, ſi une mort prématurée ne m'en empêche, de lé-

guer

guer au vieux Hopital des Orphelins une grille neuve.

COMMENT, insensible à tout attrait de vertu, à toute vraie compassion, cet insensé peut-il se faire illusion à lui-même, au point de se croire vertueux? La chicane, l'avidité, l'envie & la crainte, ces éternelles sources de peines, & cent autres crimes, ne se réunissent-ils pas dans le cœur d'un Usurier, qui ne fait que s'enrichir, & s'expôser à la risée; & qui, n'aimant que soi-même, est encore la dupe de son amour propre. Fatal interêt, que tu es digne

de compassion! puis que tes forfaits te privent des trésors de l'amitié.

L'AMOUR propre, mais l'amour propre sage, est sans doute un devoir dicté par la nature; mais aussi peut-il facilement se concilier avec les motifs qui doivent nous faire aprouver, aimer, ce qui est beau, ce qui est bien, chéz les autres comme chez nous mêmes. O! qu'un tribunal sévère ne peut-il éxiler des hommes privés de tout sentiment, dans quelque monde privé de toute lumiére! Qu'est-ce qui peut d'avantage rehausser la dignité de notre Ame, & notre bonheur, que

que d'aimer à voir des heureux, & désirer d'en faire. Un esprit doué d'intelligence & de volonté renonce à sa dignité, si toutes ses forces ne tendent à la perfection, & si quelque préjugé stupide l'attache à des biens, abjets, incapables d'exciter ses désirs & de les élever à la vertu; il deviendra sourd au suffrage que la conscience donne à toute pensée noble, à tout sentiment divin. Il n'apartient qu'à l'interêt seul, à ce magicien habile à prendre tant de formes trompeuses, d'usurper la préférence sur cet esprit de bienveillance, ce plaisir de bien faire, qui ne touche qu'un

petit nombre des plus belles Ames. Un vil interêt occupe aujourd'hui la place de cette foule de Dieux, qui peuploient autrefois le Ciel & les enfers. C'eſt à lui que tout le genre humain ſacrifie, c'eſt à lui qu'il s'immole ; Le monde entier eſt ſon temple, & la force fait ſon droit. Auteur des fourberies, des quérelles, des parjures, il prend plaiſir à faire le mal, & s'amuſe de procès ; il inſpire à des ſectes, brouillées ſouvent pour un ſeul mot, leur venin réciproque, leur eſprit de perſécution ; & les fait enviſager dans le ſens le plus faux, cette maxime d'un Philoſophe, qu'il faut

aimer

aimer les hommes, comme pouvant un jour les haïr. Il définit à son gré les devoirs des magistrats & les interêts de l'Etat, les traités & l'infraction des traités, la fidélité & la trahison.

Un Prince verra dans l'Histoire le comble de l'ignominie attaché à la négligence des devoirs d'un souverain; il verra l'éxemple de l'indigne finesse ou de l'inconstance perfide de *Louis* XI ou de *Jaques* I; il verra, combien les Etats & les trésors de la France, combien la gloire & la liberté des Anglois, combien enfin la bonne foi & la réligion des promesses, fu-

rent violées sous ces Rois; combien au contraire le royaume & les armes prospérerent sous le troisième *Edouard*; & avec quelle gloire *Henri* IV. occupa le trône des Valois; parce que ces Princes cherchèrent leur bonheur & leur gloire par des voyes dignes de Monarques, dans des victoires sans fureur, & dans la félicité de leurs peuples.

MAIS, s'il n'a reçu du Ciel un rare courage, il n'opofera aux séducteurs qu'une vaine résistance. Ebloui par sa propre grandeur, il oubliera sa bonté; les flateurs dresseront des embuches à son ame, ils le feront confondre

dre la sévérité avec l'oppression, & envisager la puissance comme le souverain bien; ils apelleront la ruse, prudence; la légéreté, esprit; la fureur guerrière, héroisme; la prodigalité, siècle d'or; l'aparence de mœurs, vertu; & la sensualité du vieux Prince, un rajeunissement. Tel est le pouvoir de l'éloquence d'un esclave, pour étouffer dans le cœur d'un Monarque tout sentiment d'humanitè, & pour priver les Grands du plus doux bonheur sur la terre, du plaisir d'aimer sincérement, & d'etre aimé de même.

La Cour, ce théatre d'une misère secrète & d'une pompe aparente, n'est

n'eſt pas le lieu propre à produire des amitiés intimes. Là, où au faite des dignités ſublimes, il eſt également dangereux d'avoir trop ou trop peu de mérite; où ſouvent, (l'Allemagne exceptée,) un bouffon aide à gouverner l'Etat, lorſqu'il n'a pas envie de danſer; & des Pantins vivans, par des talens comiques & par droit de reſſemblance, gagnent les plus grands Patrons. Là chaque paſſion ſe cache ſous mille formes; un ennemi mortel nous embraſſe, dans le tems qu'il médite notre perte; & l'art d'allier la louange à la haine, précipite dans ſes piéges l'innocence qui ſe fie à elle-

même.

même. Là enfin un ami est recompensé ou justifié, comme *Valère* (*a*) le fut par *Vitellius*, & *Richelieu* par *Mazarin*.

Cette belle simplicité de la Nature, inconnue à la Cour & à la Ville, ce charme d'une union sincère, ces larmes d'une vraie tendresse, ce bonheur essentiel de jouir de la liberté dans un état médiocre, voilà ce qui fait la gloire de la vie champêtre & rend les bois sacrés. O Campagne! séjour de la vertu! où parmi les champs

(*a*) Dans les *Annales de Tacite*. Liv. XI. chap. 3.

champs & les prairies, la joye n'eſt point reſſerrée ; où ni l'orgueil ni l'envie ne ſe placent entre le ſoleil & nous ; où l'ambition & la fraude n'aprochent point des chaumières, & le poiſon ne ſouille point des vâſes de terre ; où l'eſprit, excité par l'allégreſſe, badine ſans crainte, & ne cherche point l'aplaudiſſement aux dépens de l'amitié ; où jamais à deſſein on oublie ſes engagemens ; où l'on ſe fait gloire de la bonne foi, & où la candeur eſt héréditaire, ou dumoins l'étoit jadis. Tout l'or des Créſus peut-il leur aquérir des Amis de cet ordre, ſemblables à de vrais Bergers ?

La Puiſſance de *Céſar* n'eut pas été fondée ſur un aſſaſſinat, ſi les bords du Nil tortueux avoient eu pour Roi un Damète, & ſi *Pompée* n'avoit cherché un refuge ſur le rivage de Pharos que pour y garder les troupeaux. Sil n'y trouva pas l'accueil qui lui étoit dû, ce fût ſa grandeur qui cauſa ſa perte. Une conſtance imbécille, dit *Théodote* (*a*) à ſon Roi, une bonté, un attachement aveugle, n'eſt propre qu'à nous conduire dans le péril, & au repentir. Si *Pompée* aſſura à votre Pére le trône & l'empire, le

(*a*) *Plutarque*, vie de *Pompée*.

le fils plus fortunè n'eſt pas lié par ſes bienfaits; la gloire en a été le prix. S'il veut qu'on lui marque de la reconnoiſſance, il ne faut pas que le Héros fuïe, il faut qu'il triomphe. Mais puisque la fortune l'abandonne pour voler ſur les pas de *Céſar*, que ferés Vous, Seigneur, contre le vainqueur, Vous & l'ami de votre Pére. Si Vous Vous contentés de l'éloigner, le tems lui fournira des moyens peut-être à ſe venger de Vous en Romain; & peut-être Céſar lui-même, pour intimider tout le reſte du monde, ſe vangera-t-il ſur mon Prince, d'avoir manqué ſon concurrent. Qu'il meure donc:

donc: c'eſt votre ſeureté ſeule qu'il faut conſulter; & cet illuſtre fugitif, il faut l'immoler au vainqueur.

TELS ſont les principes rafinés d'un Eſprit qui n'eſt attentif qu'à ſon ſeul interêt, & qu'aucune vertu ne détermine jamais dans ſes réſolutions. Mais que ſouvent, à ſa propre honte, il éprouve combien peu l'amitié, la connoiſſance, le devoir, ſont des paroles vaines, & que l'injuſtice eſt ſouvent accablée des coups irréſiſtibles d'une promte vengeance! L'Aſie entiére ne peut pas cacher *Théodote*; Brutus le trouve pour le punir.

QUEL

QUEL est au contraire le calme d'un cœur qui connoit ses devoirs, qui en fait ses plaisirs & sa regle? Un cœur pareil peut seul juger du prix de l'amitié, qui, comme la bonne poësie, nous instruit autant qu'elle nous charme.

DANS l'état de la Nature, lorsque, pour l'honneur des hommes, ils ne connoissoient encore ni supériorité, ni rang, ni proprieté; la raison & leurs penchans mêmes les portoient à être sociables & complaisans, & les efforts réunis de tous les hommes tendoient au même bût, à ce commun bonheur, dont ils devoient tous jouïr également.

lement. La *paix* & la *liberté* couronnoient leurs jours; & pouvoit-on sous leur régne se lasser de vivre longtems.

Mais dès que l'envie & l'orgueil élevérent leur vol hardi, que la violence ouvertement & la ruse en secrèt, attaquèrent la justice, que la guerre, la rapine, la fureur, déchirerent le plus foible, & que la seureté du grand nombre demanda leur union; dès lors l'amour de la Societé, ce premier nœud des hommes nouvellement créés, devint de plus en plus une loi pour eux.

Cependant combien les noends d'une

d'une tendre amitié, surpassent-ils ce premier lien général, fondé sur le besoin de notre conservation. L'Aurore qui chasse la nuit & la mélancolie, & nous annonce une lumière sans égale, n'est cependant elle même qu'une foible image de la force, de la majesté, de la douce influence, de l'éclat divin du soleil brillant dans son plein midi. Non, l'Amitié n'est pas l'effet du besoin & de l'envie ; elle est le fruit de la sagesse, le produit d'une connoissance solide ; l'ouvrage du meilleur choix ; elle ne peut toucher que des cœurs qui préférent les attraits de l'Ame à tous les autres.

Ce n'eſt pas la ſeule reſſemblance, ce ſont les qualités de notre caractére, ce ſont nos perfections, qui nous rendent dignes d'être aimés. Lorsque des vices odieux s'allient aux mêmes vices, un aſſortiment auſſi monſtrueux, l'appellerons nous une belle union? Non, ce ſentiment, le plus glorieux à la Nature, cette félicité intérieure, la ſincère Amitié eſt le chef d'œuvre de la Vertu. Le penchant à ſacrifier pour les autres, ſans interêt, ſans regret même, ſa gloire, ſes biens, ſon repos, juſqu'à ſa vie; cette vraie tendreſſe qui partage volontiers les plaiſirs d'autrui & ſes peines, n'entre

point dans des cœurs vils, & ces Héros, que nous élevons au-dessus de tous les autres, ont montré leur grandeur sur tout dans l'Amitié. La Gréce entiére n'a-t-elle pas vanté, *Philippe* lui même n'a-t-il pas pleuré cette Troupe fidèle, qui ne se sépara ni dans le combat ni dans la mort, & dont *Thèbes* (a) consacra le souvenir.

Les Scythes, ces Barbares qui adoroient l'air qu'ils respiroient, & le fer qu'ils portoient; ces honêtes Barbares sacrifioient pourtant à l'Amitié dans la personne d'Oreste & de son Pilade,

(a) *Plutarque*, vie de *Pélopidas*.

Pilade, célébroient la gloire de ces étrangers, & plaçoient dans des Temples leurs ſtatues, pour honorer l'exemple de leur conſtance.

La noble Amitié eſt réverée du Sage; il craindroit de la troubler même lorſqu'il ne la partage point. Jamais un vrai honête-homme ne s'eſt plû à miner, à détruire, à rompre l'union de deux Amis, pour ſe mieux attacher l'un ou l'autre. La ſatisfaction méchante, que donneroit une pareille conquête, annonceroit toute la noirceur d'un ſcélérat. Une liaiſon intime, fondée ſur la vérité des caracteres, ſur des vertus égales, quelque-fois même

ſur des mœurs ſemblables, ne ſouffre point, dans les ſervices qu'on rend, la vue de ſa propre utilité.

La véritable grandeur d'Ame ne connoit que le plaiſir du bienfait; après un choix heureux, notre volonté élevée trouve dans l'accompliſſement des vœux d'un ami le comble des ſiens propres.

Tel eſt le prix de l'Amitié, que ſans elle la vie n'eſt à peine qu'une exiſtence. Un Mortel dut-il s'élever aux ſphères les plus éloignées, découvrir des mondes enchantés, & dans l'eſpace vuide, détourné de tout ſouvenir des hommes, voir l'attelier de la Nature,

Nature, & la source des Soleils; quel plaisir lui donneroit cette science, s'il ne trouvoit personne à qui il pût en faire part ?

TOUT contribue au dégôut d'une longue solitude; cependant combien les rives d'Ilisse, les touffes des hêtres près de la source d'Archilous, l'air agréable de la belle saison, tant de places propres au repos, combien tous ces objets ne s'embellissent-ils pas encore, lorsque, dans ces lieux, *Socrate* s'entretient avec son *Phédre* (*a*) des devoirs prescrits à nos penchans, de

(*a*) *Platon*, dans un de ses dialogues intitulé *Phédre*.

la beauté & des attraits de l'amitié.

C'EST ſans doute un mouvement inhumain, que celui qui nous ſépare des Hommes; & la condition ſauvage de *Timon* ne meritera jamais d'être enviée. Le Sage ne hait point le Monde; il y trouve au contraire la plus forte aſſurance du prix ſacré de l'Amitié. C'eſt à elle qu'on peut faire le libre aveu de ſes plaiſirs & de ſes peines, découvrir ſans crainte ſes plus ſecrèts deſirs, & avouer avec confiance ſes fautes même; c'eſt elle ſeule qui a le droit de voir au fond de notre cœur. La joye, auſſi bien que l'affliction, peut vous couter des larmes;

mes; la vue ſeule d'un ami donne toujours le plaiſir le plus délicat. Verſez dans ſon ſein vos plaintes dans les douleurs les plus amères, vos tranſports dans les plaiſirs les plus vifs; ne lui cachez rien; il poſſéde la ſcience de ſe taire; cette ſcience ſi difficile & ſi rare, que, ſuivant le ſentiment d'un Evèque même, un homme prudent ne doit avoir qu'un ſeul Confeſſeur, & un ſeul Ami (*a*).

UN Ami pareil nous prévient quand nous ſommes prets de gliſſer; il nous ſert de guide dans la route que nous

(*a*) Flechier; *Reflexions ſur les diff. caract. des Hommes.* Chap. 22.

devons suivre ; il nous blâme quand il le doit, & nous loue quand il le peut ; mais jamais son jugement n'a le ton d'une leçon. Il soutient notre vertu par son exemple plus que par ses conseils, & notre réputation trouve en lui un défenseur courageux. *Quiconque ôte de ma réputation, me dérobe un bien qui ne l'enrichit point, & dont la perte m'apauvrit* (a). Touché d'une atteinte semblable, un Ami ne tarde pas à faire tête à mes Censeurs, à mettre un frein à leurs langues furieuses, & à intimider les *Pernelles* (b) médisantes.

La

(a) *Shakespear*, dans la tragédie d'*Othello*.

(b) Dans le *Tartuffe* de *Molière*.

La douce prévention, que le commerce familier nous inſpire en faveur des Amis reconnus dans l'épreuve, fait que nous ſuportons aiſément leurs défauts, & que nous ne croyons avoir à nous plaindre que de leur froideur ou de leur inconſtance; de même qu'un médecin indulgent paſſe beaucoup de choſes à nos gôuts, & ne nous défend que ce qui peut nuire à nos forces & à notre ſanté.

Un reproche, qui tend à nous rendre meilleurs, mérite toujours notre reconnoiſſance. Il eſt d'un flatteur de nous farder d'éloges peu mérités, de

louer chez une Lesbie la modestie & la constance, & vis-à-vis de sa glace, son aversion contre la flatterie ; devanter chez les Poëtes leur timide répugnance à lire leurs ouvrages ; & s'il ose offrir aux Grands son encens, de les comparer aux *Walsingham* (*a*) & aux *Mornay* (*b*) ; mais il est aussi d'un flatteur de rire le premier de la chute de ses idoles & de leurs autels. Toute cette foule, attachée seulement à notre fortune, tous ces hipocrites, qui

(*a*) Ministre d'Etat en Angleterre sous le regne d'*Elisabeth*.

(*b*) Ami & fidèle partisan de HENRI IV.

qui nous prêtent l'oreille, & à la moindre plainte sérieuse qui nous échape, nous abandonnent, peut-être même nous insultent en secrét, sont indignes de notre bien-veillance, indignes même d'un seul regard. Mais quel prix mettre à un cœur, qui nous demeure attaché sur nos vieux jours comme il l'étoit dans notre jeunesse? & qui nous prouve le mieux sa fidélité, quand au millieu des périls, des malheurs & des haines les plus cruelles, la fausse Amitié déserte lachement notre parti? De quelle élévation de sentimens l'Amitié n'est-elle pas ca-

pable ? avec quel empreſſement un Ami digne de ce nom ne prévient-il pas les déſirs de l'autre ? Content, lorſqu'il peut hâter ſes ſervices ; inconſolable, quand il eſt obligé de les retarder.

SOUVENT un Sauvage confond, par les qualités de ſon cœur, l'Européen le plus poli, & le Courtiſan le mieux inſtruit dans la ſcience des flatteries obligeantes ; j'en apelle à l'éxemple que donnerent au *Monomotapa* (*a*) deux Amis dans des tems plus heureux. L'un des deux au milieu de la nuit, lorſque tout étoit enſeveli dans le ſommeil,

(*a*) Voyés la 52. fable de *la Fontaine*.

meil, s'éveille avec frayeur, se léve, court chez l'autre, heurte, fait grand bruit, & réveille le domestique qu'un profond sommeil rendoit presque insensible. Le Maître de la maison, étonné d'une visite si extraordinaire, prend son épée, prend sa bourse, & trouvant son Ami lui demande avec surprise la raison de cet empressement, à des heures, où il n'étoit pas accoutumé de fréquenter les ruës. Avez-vous perdu au jeu? voici de l'or; avez-vous une querelle? voici mon bras que je vous offre; cherchez-vous des plaisirs? mon Esclâve vous en donnera. Non, replique le pre-

nier, non, vous êtes dans l'erreur; un ſonge effrayant m'a donné cette émotion, ce trouble. A peine aſſoupi, j'ai cru voir ſur votre viſage une peine extraordinaire; mon cœur en fut ému; je volai, pour m'aſſurer s'il vous manquoit quelque choſe en effet, ou ſi ce n'étoit qu'un vain ſonge.

O toi! mon Frere, que j'apelle de ce nom avec un plaiſir toujours nouveau, chez lequel je trouve plus que l'Amitié d'un Frere ſeulement; ce n'eſt pas ſans raiſon que je t'offre le tableau de l'Amitié. Quelqu'un m'eſt-il plus cher? quelqu'un m'aime-t-il mieux? Juſte dans toute l'é-

tendue

tendue de tes devoirs; tes sentimens, (en vain refuseras-tu cet éloge) tes sentimens sont d'accord avec tes mœurs. O mon ami le plus précieux! mon Ami de naissance! toi qui réunis l'Esprit de cour au cœur le plus sincére; la fortune la plus riche ne me donneroit rien, qui m'interressât davantage que ta tendresse, ton bien être, la prolongation de tes jours. Ah! puisse se hâter l'heureux jour, qui me redonnera le plaisir de te voir & de t'embrasser.

III.

III.

A UN AMI.

TANDIS que les ſçavans ſont occupés, l'un à peindre les ſons (*a*), l'autre à meſurer les eſprits à la toiſe (*b*); que celui-ci, ſur les traces de *Lucien*, découvre des arbres animés (*c*); que celui-là dévine des ſignes

(*a*) Le Pére *Caſtel.*

(*b*) *Kœrber.* Dans le journal de Hambourg, (freye Urtheile und Nachrichten,) 1746. P. 11, 14, 15.

(*c*) *Klimm*; dans ſon *Voyage ſouterrain. Lucien*; *Hiſt.* L. I. c. 22.

signes mistérieux (*a*), & allarme les Disciples de *Jachin* (*b*); qu'un troisième nous enseigne l'art d'acquérir, à la faveur d'un songe (*c*), la couronne d'un Roi ou les lauriers d'un Poëte; je me contente de t'adresser quelques lignes, d'être célébre entre nous deux, & de te faire, dans mon loisir, l'aveu de mes plus chers désirs.

Je n'aspire point à une grande scien-

(*a*) *Hellmund*; de sa *Signologie Chrètienne* v. j. de Hambourg, cité dans la note (*b*) 1744. P. 5.

(*b*) V. les *Secrèts des Fr. Maçons dévoilés*, pag. 72. 73.

(*c*) *L'Art de se rendre heureux par les songes.*

ſcience; je ne vais pas chercher au loin des motifs pour trouver mon bonheur dans le gôut pour la vertu; content d'une liberté tranquille, je cherche à me rendre digne de mon exiſtence par des paſſions élévées, & indépendant de cette réputation eſperée de la poſterité, qui ſeûrement ſera moins occupée de nous que nous le ſommes d'elle, rejettera ſouvent avec raiſon, ſouvent par capri-ce, ce que nous comblons d'éloges, & traitera les Poëtes, aujourd'hui triomphans ſur le Parnaſſe, comme

nous

nous traitons *Hofmanswaldau* & *Lohenſtein* (*a*).

HORACE lui-même, (tu ſçais combien autrefois je me laiſſai ſéduire par ſon autorité;) après avoir, à l'exemple des Poëtes ſublimes de la Gréce, préferé la gloire à tous les biens (*b*), reconnut à la fin, que c'eſt moins notre devoir d'aſpirer aux aplaudiſſemens & aux lauriers, que de vivre ſagement (*c*), de fuir l'envie éter-

(*a*) Deux Poëtes allemands du ſiécle paſſé, dont le *Phébus* étoit admiré de leur tems.

(*b*) Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui . . . *Horat. art. poët.*

(*c*) Id. *L. I. Ep.* 2. v. 1[illegible].

éternellement indigente, & d'être en garde contre les préjugés ; & qu'il ne faut point sacrifier au vers le plus heureux un instant de son sommeil (*a*).

Avec quelle dignité ne le voyons nous pas quitter l'orgeuilleuse Rome, pour aller, au sein de *Tibur* ou de *Tarente*, embrasser la liberté plus belle que Rome ? Conduit par la gayeté & par le désir de s'instruire des vérités utiles, tantôt sur les rives du *Mandéle* (*b*), tantôt sous les ombrages sacrés

(*a*) Id. *L. II. Ep.* 2. v. 140.

(*b*) *Lib. I. Ep.* 18. v. 104.

crés de la forêt *Sabine*, il n'y faisoit pas toujours retentir les bois du nom de *Lalagé* (*a*) : non, plus fidele à l'amour de la Sagesse, il y employoit ses douces rêveries à la recherche des connoissances utiles. Retiré chez lui, les écrits des Sages de l'antiquité, de ces Pontifes respectables de la Raison, lui aprenoient les moyens de se rendre heureux ; & comme dans les chants *d'Homére* la vérité lui paroissoit plus sublime, plus éclatante & plus persuasive, que dans les leçons de *Chrisippe* (*b*), il savoit, en maître, emprunter

(*a*) *Lib. I. Od.* 22. v. 9.
(*b*) *Lib. I. Ep.* 2. v. 3. 4.

ter de la poesie des armes, pour convertir le faux *Lollius* (*a*) & ses semblables. Il ne se lassoit point du commerce des Muses; quelquefois même il ébauchoit une chanson, mais le plus souvent il s'occupoit à peindre les caractéres divers des hommes, l'erreur du vicieux si funeste à lui-même, les marques distinctives de la folie, les traits du vrai Sage & les charmes de la vertu: Et des tourbillons, de nos passions vaines, détournant sur soi & sur la fortune son regard, chaque jour mieux exercé, il se

(*a*) *Vell. Paterc. Hist. II.* 104.

ſe perſuadoit, qu'au milieu du choc de tant de contrarietés, il faut, pour être heureux, ne rien admirer (*a*).

Eh ſans doute la ſage Raiſon nous enſeigne, qu'il ne faut point, par ignorance, dans ce contraſte journalier des événemens voir toujours des miracles; qu'il faut même dans la pouſſiére reconnoître le prix de la vertu; ne point aplaudir à la fortune du crime couronné; ſe rejouïr de la vie, pour en faire un bon uſage; ne pas craindre la mort, ne point la deſirer; & reſpecter, dans le calme même,

(*a*) Id. *Lib. I. Ep. 6.*

même, le souverain Maître du tonnere.

L'ORGUEIL, la superstition, l'emportement brutal, l'admiration stupide, l'envie & la cupidité, sont autant de fruits de l'ignorance. La méchanceté tire sa source de la prévention & de la sotise. Sans un entier aveuglement, verrions-nous des fols chercher la gloire dans un labyrinthe d'actions aviliſſantes, le repos dans le désœuvrement, les plaisirs de l'amour dans la débauche, leur consolation dans des trésors stériles, & leur seûreté dans la faveur des Princes? les verrions-nous s'accoutumer à ne

plus

plus rougir, même en secrèt, de leurs crimes ; fouler aux pieds les loix, & trembler devant des cométes?

Il n'est donné qu'au Sage de trouver la route qui conduit au bonheur, cette route négligée par les *Séjan* (*a*), les *Verres* (*b*) & les *Vatin* (*c*); par un *Pallas* (*d*), que le Sénat

(*a*) Ministre sous *Tibére*.

(*b*) Puni de l'éxil pour les horribles concussions qu'il avoit commises, étant *Préteur en Sicile*.

(*c*) Méchant homme & puissant sous le règne de *Néron*. *Tacit. Annal.* XV. 34.

(*d*) Affranchi, tout puissant sous *Claude*. Id. XII. 53.

Sénat proſterné décore de titres de nobleſſe, tandis que Rome & l'Univers gémiſſent de ſes extorſions; par l'avâre *Alphius* (*a*), qui ne ſait pas préférer la fraicheur des bois à la ſüeur de l'uſure; par un *Cotile* (*b*) efféminé, & par tous ceux qui de nos tems ſemblent diſputer le rang aux fols de l'antiquité.

COMBIEN eſt pauvre la grandeur d'un Monarque, quand elle ne relève que de ſa couronne, & quand il n'eſt obéi que par crainte! Que d'un regard

(*a*) Fœnerator Alphius. *Horat. Ep. Od.* 2.

(*b*) *Martial*, Lib. III. Epigr. 63.

regard il fixe le ſort des provinces, & qu'il ne trouve point, comme *Alexandre*, une *Tyr* aſſez fiére pour lui réſiſter ; avec tout celà, ſes ſtatues de bronze, élevées par un peuple adulateur qui en fait ſon idole, ne profaneront pas longtems le ſanctuaire de la vraïe Gloire. S'il eſt adoré de ſon tems, la poſtérité ſera plus hardie. Peut-être ſe laiſſe-t-il diriger par la Reine ou par le Valet de chambre ; &, à leur défaut, l'eſprit de ſa Majeſté ſera gouverné par un Eunuque ou par une maîtreſſe. Dès lors ſa grandeur ne ſervira qu'à mieux éclairer ſes vices ; & le maſque du Monarque inuti-

lement couvrira l'Eſclâve. Dès-qu'il ſe livre à d'autres, pour ne haïr & n'aimer que ſuivant des impreſſions étrangeres, ſon rang & ſa puiſſance même tourneront à ſa honte. On verra le Heros fuir, & abandonner ſa réſidence livrée aux flammes.

PENDANT qu'un *Néron*, digne de la familiarité d'une *Locuſte* (*a*), un ſcélérat, ſur le trône de Céſar, tourmente le monde, ſes propres crimes ſont auſſi ſes tourmens. Il ne réuſſit pas mieux à noyer ſes chagrins dans des vins délicieux, qu'à faire périr ſa mére

(*a*) Fameuſe par ſes poiſons.

mere dans les flots. La magnificence, la volupté & la profusion regnent dans ses repas; ses apartemens retentissent d'une musique précieuse; mais, dans le choix embaraſſant des mèts les plus friands, les remords, tels qu'un bourreau acharné, empoisonent tout ce qu'il touche; ils te suivent, malheureux Prince, au théatre, dans ta *Maison d'or*, jusques dans ton lit; &, pour ne point donner de relâche à ton cœur déchiré, la défiance à table s'assied à tes cotés.

UN Philosophe, qui sçait dans une balance égale péser les droits des Grands & leurs devoirs, à travers la vaine

parure d'une fausse grandeur découvre bientôt le foible de leurs passions. Chez lui il n'y a point de prescription contre la Vérité ; respectant ses décisions, il préfere le serviteur *d'Epaphrodite* au fils *d'Ammon*, & ne tient point pour un crime, d'oser refuser à un *Auguste* les éloges, que des vertus simulées lui avoient mérité des Romains.

PAR un gouvernement bien plus doux, par des soins bien plus réels & des victoires mieux méritées, *Trajan* devint la gloire & les délices de l'Empire ; & les *Pline* & les *Julien* n'ont rien dit à la louange de son amour

amour paternel envers ſon Peuple, qui ne ſoit confirmé par le témoignage de l'Hiſtoire & de la plus exacte Vérité.

C'EST un axiome dur, mais qui me paroit bien démontré: que rarement un homme, dont la puiſſance eſt ſans bornes, ſçait en mettre à ſes déſirs. Pourquoi donc admirons-nous, pourquoi vantons-nous un état dont une des proprietés eſt, d'exciter les vices cachés de ſe montrer à decouvert. Si les paſſions, comme dit *Platon*, ſont les ailes de l'Ame, combien aiſément, un Eſprit qui n'eſt retenu par aucun lien, ne ſe laiſſe-t-il pas aller à des écards?

UN Pére ne peut ſans peine gouverner un fils unique; qu'elle n'eſt donc point la charge d'un Monarque qui a des Nations à conduire? Peut-il ſe flater, de voir jamais la Vérité dans ſon plein jour: quand tout le monde diſſimule avec lui; quand perſonne ne le contredit; quand ſes erreurs même ſont reſpectées, & que les objets, qui n'echapent pas à ſa vue, il ne peut les apercevoir qu'à la lüeur trompeuſe d'un foible crépuscule?

TOUJOURS environné des ombres de l'adulation, comment le meilleur des Princes peut-il démêler les

ſenti-

mens des courtisans ? & comment se promettre une amitié sincére, si celle-ci est fondée sur l'égalité des états. Le joug pésant de l'obéissance héréditaire, & des sermens forgés dans les brasiers de l'enfer, peuvent bien entretenir une soumission servile, mais ils ne produiront jamais la tendresse.

Apellés à l'esclavage de la cour par un Maître qui commande sur des légions, comment osons-nous demeurer au milieu des Lions? leurs caresses mêmes sont éfrayantes. La faveur du Prince ou sa haine, & son regard énigmatique, sont souvent pâlir des confidens, & rendent muets les fla-

teurs les plus éloquens; j'en pourrois encore citer d'autres éxemples que celui d'un Sénat, convoqué par un Empereur (a), pour délibérer sur un poisson. Le rang le plus élevé me paroit méprisable, s'il ne peut nous mériter que des hommages intéressés, timides ou habituels.

Il est encore une autre peine secrète des Rois: égaux en dignité ils ne le sont pas toujours en puissance. Que de Princes voyons nous, au milieu du faste & de l'abondance, jaloux de la force supérieure d'un voisin,

(a) *Domitien.* V. la IV. *Satire* de Juvenal.

ſin, gémir des bornes de leurs états, & s'inquiéter de la conduite équivoque d'un allié, ou de tant d'autres craintes connues aux ſeules têtes couronnées.

Cher Ami, nous ſommes, Vous & moi, à couvert de ces nobles ſoucis. Mais le cœur du Sage goûte un bonheur qui eſt au-deſſus de la royauté. N'allons pas ſur cette vérité conſulter les faſtes des ſiécles. Ils ne nous en diroient que trop aux dépens de ces Divinités terreſtres.

Le Sage ne regarde pas comme nobles & grands des objets, qu'on

peut mépriſer ſans déroger à ſa vraie grandeur; & il ne ſe reſoudra jamais à donner la préférence à des biens tels que l'autorité, les titres & les richeſſes, qu'il eſt ſouvent utile, toujours généreux de mépriſer. Le Prince, qui ſçait reſiſter à ſoi-même, eſt plus grand que *Salomon* dans toute ſa gloire. Si les vertus le touchent, s'il ſe plait à faire des heureux, s'il gouverne en Pére, s'il employe l'autorité pour le bien, s'il obſerve les loix qu'il donne, ſi enfin il reſſemble à mon CHARLES; ne fut-il que Duc de *Brunſwik*, je le mets au-

deſſus

dessus de *Philippe* (*a*) Souverain du nouveau Monde.

Le pouvoir suprême n'est respectable qu'entre des mains qui s'en servent pour le bonheur des hommes. De même que dans le regne de la Nature, le Soleil nous charme par les douces influences de sa chaleur, & non par son élévation seule.

Si l'état florissant de ses provinces n'est pas pour le Prince une source de plaisirs des Dieux; comme Prince, il ne méritera point notre envie. C'est ce que nous aprend Hie'ron,

(*a*) *Philippe* II. Roi d'Espagne.

qui, après avoir pendant onze années, dominé sur une Nation riche, & remporté même des victoires, dans la comparaison de son état privé avec le faste de la royauté, n'hésita point de donner au premier la préférence.

„ Il n'y a que des ignorans, dit-
„ il, qui puissent se laisser éblouïr par
„ l'eclat chimérique de la puissance.
„ Les plaisirs des sens sont tous au
„ Peuple. Il peut à son gré assister
„ chaque fois au spectacle; je n'ose y
„ paroître que rarement & toujours
„ entouré de mes gardes. Sans cesse
„ étourdi par les déclamations des
„ flateurs, je n'ai pas le plaisir d'en-

„ tendre

„ tendre mon éloge d'une bouche
„ non ſuſpecte. La magnificence de
„ la table eſt pour nous un tourment;
„ l'apétit ne nous excite plus; les
„ feſtins nous tournent en habitude.
„ Enfin, mon cher *Simonide*, dans
„ les bras de la plus belle femme, en-
„ vain cherchons nous les vrais trans-
„ ports de l'amour; au ſein des plai-
„ ſirs il s'éléve toujours un doute, ſi
„ c'eſt à nous qu'on ſe donne ou à
„ notre grandeur.

„ Le vulgaire admire ſottement la
„ foule fatigante de nos Suites, & la
„ pompe faſtidieuſe de nos palais.

„ Nos

„ Nos armes peuvent retenir des
„ ennemis declarés ; elles ne nous ga-
„ rantiſſent pas de la trahiſon ſecrète.
„ Un Tiran n'a point d'Amis. Ne
„ voyons nous pas, pour ſe mainte-
„ nir ſur le trône uſurpé, un Pére,
„ un fils, l'un l'autre s'immoler.

„ La poſſeſſion d'une maiſon, la
„ propriété d'une petite campagne
„ peut contenter les déſirs d'un parti-
„ culier ; tandis que des villes, des
„ contrées, ne ſuffiſent pas aux vœux
„ des Grands. Il ne faut donc pas
„ s'étonner, de voir tant de Bour-
„ geois opulens, & ſi rarement un
„ Prince à ſon aiſe. Les beſoins mul-

„ ti-

„ tipliés du Maître le mettent au ni-
„ veau avec ses sujets. Que ne faut-il
„ pas à un Roi ? La paye de ses
„ armées & le faste indispensable épui-
„ sent ses trésors ; & tandis qu'un sim-
„ ple citoïen peut réformer sa dépen-
„ se, un Souverain ne l'ose faire, de
„ crainte de paroître indigent. Ce-
„ pendant, enhardis par le besoin,
„ nous nous permettons de chercher
„ l'or à tout prix, & de piller des
„ Temples.

„ Nos crimes sont toujours pré-
„ médités. Le Tiran ne distingue par-
„ mi ses sujets les plus braves & les
„ plus vertueux, que pour les opri-

„ mer

„ mer; & malgré le mépris qu'il leur
„ voue en ſecrèt, il n'éleve aux char-
„ ges que ces Ames baſſes, qui ont
„ oublié la voix de la liberté. Il
„ n'oſe même confier la garde de ſa
„ perſonne à ſes propres ſujets; il ſe
„ voit entre les mains des étrangers &
„ des Barbares. L'eſpérance d'une ri-
„ che moiſſon eſt un motif de crainte
„ pour lui; car l'abondance donne
„ de la confiance, & excite à la rébel-
„ lion.

„ DEPUIS que je ſuis Roi, mon
„ cœur languit dans les chagrins. J'é-
„ tois auparavant d'un commerce ſeur,
„ facile & gai. L'égalité des convives

„ faiſoit

„ faiſoit le charme d'une table frugale.
„ Quels n'étoient point les tranſports
„ de nos danſes & de nos chants,
„ tandis que nous étions encore maî-
„ tres de nous mêmes ? Maintenant
„ j'ai à craindre la force perfide du
„ vin, les embuches d'un ſommeil
„ imprudent, la foule & la ſolitude,
„ l'éloignement de mes gardes & leur
„ aproche; enfin que n'ai je pas apris
„ à craindre ?

„ Le Citoïen défend lui-même ſes
„ droits, ſa liberté, ſes biens; moi,
„ je ne ſuis défendu que par des ſatelli-
„ tes vils & mercénaires. Demain
„ peut-être ils porteront ma tête à

„ un

„ un ennemi, à un frere, s'il veut
„ la payer.

„ L'Homme & la Brute, & les dif-
„ férentes classes des Hommes, tu ne
„ les distingues que par le désir de la
„ gloire; & tu penses, que le plaisir
„ d'être servi, d'etre respecté comme
„ chef, suffit pour soulager le poids
„ de la couronne, & pour nous ren-
„ dre rivaux des Dieux. Mais songe,
„ qu'aucun plaisir, que l'Amitié mê-
„ me ne peut nous toucher, quand
„ c'est la force qui la produit.

„ VAINEMENT tu me conseil-
„ les de déposer mon sceptre; cette
„ retrai-

„ retraite ſeroit trop dangereuſe pour
„ moi.

„ O ſi je pouvois rendre à Siracu-
„ ſe ſa liberté! la rendre à moi-mê-
„ me! Qu'un Tiran eſt foible, de
„ n'oſer s'afranchir! Quoique repen-
„ tant, comment rendroit-il les biens,
„ la liberté, les honneurs, la vie, à
„ ceux qu'il en a cruellement dépouil-
„ lés? Les ſoucis & les dangers, qui
„ environnoient ſon trône, ne le
„ pourſuivroient qu'avec plus d'achar-
„ nement, quand il en ſeroit deſcendu;
„ malheûreux également, ſoit qu'il
„ l'occupe ou qu'il le perde, il ne

„ lui

„ lui reſte d'autre parti que de ſe „ pendre (*a*). „

AINSI parle un *Hiéron*, qu'au comble de la puiſſance l'inquiétude & le ſoupçon rendent digne de notre pitié. *Simonide* l'inſtruit de ce qui ſeroit utile à ſon peuple & à lui-même: mais écoute-t-on des Poëtes?

LE rang, qui procure les avantages extérieurs de la fortune, ne donne pas les qualités qui devroient les mériter.

J'APELLE grand homme, & l'ornement

(*a*) V. le Dialogue de *Xénophon*, intitulé *Hiéron*; traduit par Mr. COSTE, Amſt. 1745.

nement de ſon ſiécle, celui qui ne ſe laiſſe pas éblouïr par l'admiration, ni ſéduire par les déſirs, qui s'eſtime heureux d'étendre ſes connoiſſances, ſans ambitioner d'étendre ſon ſavoir; qui ſait également ſe rendre à une vérité démontrée, & reſpecter les doutes; qui, pouſſé par des ſentimens généreux, accorde tout à tous; qui ne veut paroître que tel qu'il eſt en effet, & qui n'eſt ſenſible qu'aux aplaudiſſemens fondés ſur la juſtice & avoués par la conſcience.

Qu'on me faſſe connoître cet homme! ma plus grande étude ſera de le ſuivre. Pour preuve de mon reſpect

je

je lui donnerai les noms les plus beaux ; des noms dont le souvenir fut toujours sacré pour moi : je l'apellerai *Socrate*, *Brokes* (*a*), ou *De Bar* (*b*).

(*a*) Concitoïen de Mr. de HAGUEDORN ; de son vivant Conseiller de Hambourg. Les poësies de *Brokes*, consistens pour la plûpart en tableaux de détail des merveilles de la Nature, & sont estimées pour la richesse des couleurs.

(*b*) L'auteur des *Epitres diverses*.

IV. CONTES,

ET LE

FRAGMENT D'UNE HIMNE

SUR

DIEU;

PAR

Mr. WIELAND.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0173
DFG

Les traductions suivantes, à l'exception du fragment d'une Hymne &c. sont tirées du Journal Etranger *de Paris.*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0174
DFG

IV.

BALSORE.

LA Perſe gémit jadis ſous un Prince, qui ſurpaſſoit en cruauté les tyrans, dont les crimes étonnèrent autrefois les bords de la Sicile. Cent peuples divers trembloient à ſon aſpect; il mettoit ſa gloire la plus chère à être redoutable. Mais, tandis qu'il répandoit la frayeur dans tous les eſprits, ſa propre vie n'étoit qu'un tiſſu d'inquiétudes & d'allarmes. Si deux amis ſe parloient à l'écart, ſa conſcience ulcérée éprouvoit les agitations les plus violentes. Chaque

parole, chaque entretien nocturne l'effrayoit de l'idée d'une conspiration, & le sang couloit pour dissiper ses craintes. Il traîna souvent ainsi au suplice des époux chéris, dans le tems où fort éloignés de se croire au bord du précipice, ils jouissoient d'un repos délicieux sur le sein de leurs tendres épouses. Ainsi sa fureur immola deux jeunes amis, qu'il sépara pour leur faire sentir plus vivement les horreurs du trépas, qu'ils auroient bravées, s'ils avoient eu la consolation de mourir en s'embrassant. Ses soupçons, toujours suivis de la perte de ceux qui les faisoient naître, tom-

boient

boient sur ses favoris encore plus que sur ses autres sujets. Déjà son épée étoit teinte du sang de trente Reines; ses enfans n'étoient pas plus à l'abri de sa rage, qui en avoit enlevé un pareil nombre aux espérances des peuples. Il crut cependant devoir conserver au trône deux fils qui lui restoient, uniques rejettons de la nombreuse famille des Caliphes.

ELIM étoit son Médecin; *Elim* le plus sage des Sages que la Perse eût jamais nourris parmi ses enfans. Son nom, environné de l'éclat de l'immortalité, jette encore des rayons lumineux sur les ames bien nées,

qui se plaisent à marcher comme lui dans les routes de la Sagesse. Il connoissoit le cours des astres, la vertu des simples, la construction merveilleuse de notre corps, & toutes les richesses que la nature laborieuse étale dans l'air, dans les cieux, dans les forêts, dans les vallons, & dans les profondeurs des montagnes. La grandeur de son génie n'étoit surpassée que par l'élévation de son cœur; & le Roi lui-même, à qui tous les autres mortels étoient suspects, respectoit sa vertu éprouvée. Ce fut lui qu'il chargea d'élever ses fils loin des écueils de l'innocence, loin du luxe

&

& du faſte de la Cour ; afin que prenant du goût pour les ſciences & les beaux-arts, & exempts d'une pernicieuſe ambition, ils ſe rendiſſent dignes de la couronne, ſans entreprendre de l'arracher à leur père.

Le Sage conduiſit les jeunes Princes dans ſa demeure. Là, renfermés dans la ſolitude d'un bois tranquille, & nourris dans le ſein de la ſageſſe & de la vertu, ils virent s'écouler inſenſiblement le tems d'une jeuneſſe pleine d'innocence & fertile en doux plaiſirs. Ils éprouvoient pour *Elim* tous les ſentimens que la nature inſpire pour un père, & ils s'aimoient

l'un l'autre si tendrement, qu'en parlant de deux cœurs unis par une tendresse plus que fraternelle, les Persans disent encore aujourd'hui : *ils s'aiment comme Ibrahim & Abdallah.*

Le sage *Elim* avoit une fille unique ; c'étoit une beauté céleste. Elle étoit tendre comme l'amour, riante comme le printems, raviſſante comme l'innocence. Le meilleur des cœurs étoit renfermé dans le plus beau sein. Son air & ses regards nobles annonçoient déjà l'esprit le plus délicat, & un doux langage couloit de sa bouche pleine de candeur, comme un ruisseau de miel,

qui

qui sort d'entre des rochers de marbre. Elle étoit du même âge que les Princes; elle crût avec eux, & ils la chérissoient tous deux autant qu'ils auroient pû chérir une sœur. Cependant *Abdallah* conçut pour elle des sentimens encore plus tendres que ceux *d'Ibrahim*. Les charmes modeste de *Balsore*, & la sensibilité de son cœur, qui paroissoit formé sur celui du Prince, firent l'impression la plus forte sur l'ame d'*Abdallah*. Il en vint bientôt à ne pouvoir rester un seul instant séparé d'elle. Sans connoître l'amour, qui cependant les avoit créés l'un pour l'autre, ils éprouvoient

dans les baiſers, qu'ils ſe donnoient, des ſentimens plus vifs, que ne reſſentent des freres & des ſœurs qui s'embraſſent. C'étoit pour *Balſore* que le Prince exerçoit les échos de la forêt, & les ſommets des cèdres repétoient avec complaiſance le beau nom, qui faiſoit le ſujet de ſes chants. C'étoit de même pour *Abdallah* que ſur le bord d'un ruiſſeau couronné de roſiers la belle s'empreſſoit, avec une innocente joye, de cueillir des fleurs nouvellement écloſes. Souvent, en entrelaſſant leurs tendres bras, ils goutoient au pied d'un arbre un repos délicieux : de même qu'au temps

de

de l'âge d'or, âge heureux de l'enfance du monde, deux cœurs innocens reposoient l'un sur l'autre. Souvent, assis près d'une cascade argentée, la Lune les vit s'embrasser tendrement, & les entendit bénir leur destin.

MAIS, cruel & cependant si doux amour! les joyes, que tu donnes, ne sont jamais pures. Telle est ta loi immüable: ce n'est qu'après des douleurs, de longues douleurs, & des jours arrosés de larmes, que tu nous accordes tes douceurs.

LA beauté de *Balsore* étoit trop grande pour rester ignorée. Portée

ſur les aîles de la renommée, la réputation de ſes attraits remplit tout le pays, pénétra jusqu'aux oreilles du Roi, & ralluma dans ſon cœur les feux impurs qui l'avoient embraſé autrefois; car il n'étoit pas aſſez homme, pour être ſuſceptible d'un tendre attachement. Enflammé d'une curioſité impétueuſe, il vole vers la ſolitude, qui renferme *Balſore*; il la voit en ſecrêt, & revient tranſporté de ſes charmes. Soudain *Elim* eſt appellé à la cour. Preſſentant ſon malheur, il ſe hâte, en tremblant, de ſe rendre aux ordres du Caliphe. *Elim*, lui dit le Tyran, ta fidélité éprouvée depuis long-

temps

temps mérite d'être récompensée d'une maniere éclatante; & pour te prouver ma reconnoissance, je vais déclarer ta fille maîtresse de mon Empire.

La foudre vengeresse auroit moins effrayé *Elim* que ne l'effrayerent ces paroles. Il connoissoit le cœur de *Balsore*; il sentit toute son infortune, & ses yeux, que la frayeur rendoit immobiles, retinrent à peine un torrent de larmes prêt à se répandre.

Il cherche à détourner le coup, qu'il sent dévoir accabler sa fille. Seigneur, dit-il au Sultan, je n'ai jamais porté si haut mes espérances. Puissent les Dieux vous ôter l'idée de

profaner par une ſemblable alliance l'illuſtre ſang des Caliphes!

MAIS rien ne put rompre le deſſein du Tyran. Une ardeur, auſſi impétueuſe qu'impure, bouillonne dans toutes ſes veines; elle éclate dans ſes regards. Ainſi brule un Léopard indompté; ſa bouche eſt deſſéchée par le feu qui le dévore; ſes yeux lancent la flamme; tous ſes membres ſe gonflent, & avec un regard farouche, il cherche en rugiſſant une Lionne échauffée des mêmes feux.

Balſore eſt contrainte de paroître, & ſon père eſt chargé lui-même de lui annoncer, devant le trône, le deſſein

du

du Prince. Elle vient. On la conduit au Caliphe. Son regard sombre trahit le trouble de son cœur. Tantôt on voyoit sur son visage les tressaillemens de la crainte ; tantôt on le voyoit se teindre de l'innocente pudeur de la jeunesse. Le Prince la contemple avec surprise. Telle est, se dit-il en lui-même, la beauté divine des Nymphes du Paradis ; c'est ainsi que l'éclat de leur jeunes fronts éblouit les yeux des mortels.

La malheureuse *Balsore* n'eut pas plutôt appris la fortune odieuse qu'on lui destinoit, qu'elle tomba sans connoissance aux pieds du trône. A tout autre

autre qu'au Tyran ſes charmes n'auroient en ce moment inſpiré que la plus tendre pitié. La fureur au contraire étincelle dans ſes yeux menaçans. *Elim* fondant en larmes, cherche à l'apaiſer. Prince, lui dit-il, l'honneur que ma bouche vient de lui annoncer eſt trop éblouiſſant & trop inopiné, pour que ſon cœur, trop foible encore, ait la force de le ſupporter. Cependant, Seigneur, ſi Vous voulez m'accorder deux jours, je ſoumettrai ſes déſirs à Vos volontés, & rendue plus digne de Vous, elle viendra ſe livrer entre vos bras.

Le Roi y conſentit, & *Balſore* fut

recon-

reconduite dans la maiſon de ſon père. Les tendres ſoins d'Elim ramenèrent la vie preſqu'éteinte dans les membres de ſa fille. Mais malheureuſe *Balſore*, ce n'eſt que pour te faire ſentir de nouveau les tourmens mortels que te cauſe l'idée de la plus affreuſe des peines. Le remède qui te rend à la vie ne fait que fortifier ton tendre cœur pour de plus grandes ſouffrances. Cher *Abdallah*, s'écria-t-elle d'une voix foible & entrecoupée par la douleur, ami généreux, qui me chéris ſi tendrement, on prétend t'enlever un bien dû à tes modeſtes ſoupirs, & je ſerois aſſez infortunée, pour

pour vivre dans d'autres bras que dans les tiens. Dieux cruels ! c'en-eſt trop pour la tendre *Balſore*. . . . . C'eſt ainſi quelle s'agite & quelle ſe plaint. Une fiévre violente vient bientôt la dévorer. Par tout, où le bruit de ſa maladie ſe répand, on n'entend que des lamentations, & le Roi lui-même tremble à cette nouvelle. Le danger, où ſe trouve *Balſore*, ſuggère à *Elim* un moyen de la ſauver & de la conſerver à *Abdallah*. Il raſſûre le courage de ſa fille, & une potion merveilleuſe, l'ayant fait tomber dans un long & ſalutaire aſſoupiſſement,

détruit

détruit à la fois la fureur du mal & la crainte de la mort.

ALORS *Elim*, affectant une feinte douleur, se hâte d'annoncer au Roi la mort de la fille. Le Prince, dont le cœur n'avoit jamais éprouvé des sentimens humains, fut pour la première fois touché de pitié; il ordonna, qu'on lui rendit les mêmes honneurs qu'on rendoit aux Reines, & qu'on la transportât dans la *maison noire*. Cet édifice antique, construit avec une magnificence effrayante, étoit le tombeau des Caliphes, & des Princes & Princesses du Sang. C'étoit là, que transferés pendant la

nuit

nuit & ſans pompe, les corps de la famille Royale étoient embaumés par le premier médecin, & placés en ſuite, ſelon leurs rangs, ſur des tables de porphyres. La mort & une nuit éternelle regnoient ſous les voûtes élevées & ſolitaires de ce bâtiment immenſe. Cependant la lüeur blanche & azurée de mille lampes éclairoit la noirceur reſplendiſſante des Colonnes. Un uſage réligieux vouloit, qu'aucun mortel, pas même le Roi, n'entrât dans ce temple. Le ſeul médecin du Caliphe regnant jouiſſoit de cette prérogative. Cent Négres, munis d'armes redoutables, défendoient les entrées

de

de cent portes d'airain confiées à leur garde.

Ce fut là qu'on transporta *Balsore*. Cependant *Abdallah* eut à peine été instruit du dessein du Caliphe, que porté sur les aîles de la douleur il arrive dans la Capitale. La premiére nouvelle, qu'il y apprend, est la mort de *Balsore*. C'est *Elim* lui-même qui la lui annonça. Les plus horribles tableaux, qu'une imagination animée puisse peindre avec les couleurs de la nuit & de l'effroi, seroient trop foibles pour exprimer ce qu'éprouva *Abdallah*. Son cœur sensible succomba, & il pensa devenir la proye de la mort

mort. *Elim*, rassuré par l'espérance de l'événement, lui donne, sans l'instruire de l'heureux effet qui doit suivre, la même potion, par laquelle la fievre de *Balsore* s'étoit changée en un sommeil long & salutaire. On croit *Abdallah* mort, & tout l'Empire pleure ses espérances évanouïes, le Roi lui-même est touché de cette double perte. *Ibrahim* inconsolable regrette dans son frere le plus fidéle des amis, & le Palais des Caliphes ne retentit que du bruit confus des lamentations. Cependant le corps assoupi *d'Abdallah* est transporté dans *la Maison Noire*.

La vertu du soporifique se dissipant

pant, *Balſore* reprend ſes eſprits la premiére, & quoiqu'inſtruite de l'artifice de ſon père, elle eſt ſaiſie d'étonnement, en ſe voyant ſeule ſous des voûtes immenſes, qui n'inſpirent que la frayeur. Elle ſe lève enfin, & avec un raviſſement mêlé d'effroi, elle découvre à côté d'elle ſon amant, livré à un doux ſommeil. L'amour faiſant inſenſiblement diſparoître la crainte, cette tendre amante applique ſa belle bouche ſur les lévres *d'Abdallah* encore couvert de la pâleur de la mort. Dans l'eſpérance de les baiſer bientôt refleuries, elle ſe couche à côté de lui; elle le tient embraſſé

juſqu'au

jusqu'au moment de son réveil. Bientôt elle sent sur son sein palpiter le cœur de son amant, dont la bouche, réchauffée par les baisers ardens de *Balsore*, commence à se mouvoir. Alors saisie d'un frisson de joye, elle s'éloigne pour jouir, sans être apperçuë, du plaisir de sa première surprise. Où suis-je, dit *Abdallah* revenant à lui, où suis-je? Le sentiment revient-il dans mon ame. Quel est ce Temple? Quelle est cette profonde tranquilité, & cette sombre lüeur? Que vois-je? Un songe trompeur viendroit-il abuser mon ame? N'apperçois-je pas Balsore à côté de moi? Oui, oui,

voyez songe de la 1re Journée

c'est

c'eſt Elle. C'eſt cette divine beauté. Je la reconnois à l'éclat de ſes tendres yeux. Je ſuis ſans doute dans la demeure des ames heureuſes. Voici les grottes tranquilles du Paradis, & c'eſt l'ombre de ma chere amante que j'y apperçois. Ce fut ainſi que ſes premières paroles exprimèrent ſon raviſſement. *Balſore*, n'étant plus maîtreſſe de ſes mouvemens, vole vers ſon amant, & pleurant de tendreſſe, ſe jette dans ſes bras empreſſés de la recevoir. Le plaiſir, qu'ils reſſentirent en cet inſtant, fut auſſi vif que la douleur qu'ils avoïent eprouvée, lorſqu'ils s'étoient vûs cruellement arracher l'un

à l'autre. Quelle fut l'émotion de leurs cœurs! lors qu'*Abdallah* appliqua ſes lèvres ranimées ſur la belle bouche de *Balſore*, & qu'elle ſe laiſſa tomber dans un doux évanouiſſement ſur le ſein de ſon Prince. Joyes céleſtes, joyes inexprimables, vous n'êtes ſenties que par l'innocence qu'anime un tendre amour! Mais nulle bouche mortelle ne peut vous chanter; ceux mêmes, ſur le cœur desquels vous vous êtes le plus épanchées, ne ſçauroient vous peindre. *Balſore* raconte à ſon amant, comment elle à été tranſportée dans ce lieu, le deſſein du Roi, ſa feinte mort, & le ſtratagême

de

de ſon tendre père. Ce récit eſt interrompu par mille baiſers, & ce tendre couple n'eſt que plaiſir & que volupté. Ils ne ſongent pas ſeulement au moyen de ſortir de la triſte demeure où ils ſont renfermés; plongé dans les bras de *Balſore*, *Abdallah* trouve la pâle lüeur qui les éclaire préférable à la lumière du jour.

CEPENDANT *Elim* veilloit à la délivrance des deux amans, & imaginoit un nouvel artifice pour les faire ſortir ſans être découverts. Les jours où la lune ſe montre dans tout ſon éclat approchoient, & depuis les temps les plus reculés, on croyoit dans la

Perſe, que la première nuit de la pleine Lune qui ſuccede au décès des Princes & des Princeſſes, ces Illuſtres morts ſortoient à minuit de *la Maiſon Noire* par une des portes du Levant, & qu'environnés de l'éclat d'une gloire éternelle, ils prenoient de là le chemin des demeures bienheureuſes. C'eſt pourquoi on donnoit à cette porte le nom de la *Porte du Paradis.* Cette croyance ſuperſtitieuſe délivra nos amans de leur priſon.

Le ſage *Elim*, chargé d'embaumer les corps du Prince & de ſa propre fille, entroit dans le Mauſolée ſans être ſuſpect, & en ſortoit librement.

La

La veille du jour, qui précédoit la pleine Lune, il prépara tout ce qui étoit néceſſaire au déguiſement du Prince & de ſa fille. Il les couvrit de ſimares d'une blancheur éblouiſſante. Sur ces vêtemens il fit deſcendre en flottant des manteaux bleu-céleſtes de ſoie de Perſe. Il y attacha de longues queues brodées d'argent, qui, en coulant ſur la terre, repréſentoient une lumière vive & étincelante. Les cheveux *d'Abdallah* étoient entrelacés d'une couronne de myrthes, & des roſes fraichement ceuillies ceignirent le front de *Balſore*. Leurs vêtemens parfumés & agi-

tés par l'air embaument au loin toute la contrée.

Enfin arrive la nuit desirée. La Lune propice aux vœux des amans monte dans son char argenté avec tout son éclat. *Elim* ouvre la *Porte du Paradis*. *Abdallah* & *Balsore* en sortent. Leurs superbes vètemens éclairés par les rayons de la Lune, dardent de toutes parts une éclatante lumière, & les parfums délicieux, qu'ils répandent dans l'athmosphère, persuadent facilement aux Gardes, frapés d'étonnement, qu'ils voyent les ombres du Prince & de *Balsore*. Ils se jettent

jettent en tremblant le visage contre terre, & laissent un libre passage aux immortels, qui se dérobent soudain à leurs regards. *Elim*, sorti par un autre porte, s'offrit bientôt à la vue des amans, & couvert du voile de la nuit & de l'ombre des bois, il les conduisit dans un vallon de la montagne de Kakan, où la santé a fixé sa demeure sur des collines couvertes de plantes salutaires, & environnées de l'air le plus pur. Le Sage ayant autrefois sur cette montagne tiré le Caliphe des bras de la mort, ce Prince lui avoit fait présent de toute la contrée.

Le jour étoit à peine sorti de ses

portes dorées pour éclairer le monde, que les Gardes s'empreſſérent de porter à la Cour la nouvelle de l'apparition; mais les Courtiſans n'y ajoutèrent point de foi, ſe perſuadant que ce récit étoit du nombre de ceux, dont on flatte les Princes pour en être récompenſé.

Elim au comble de ſes voeux, eſt arrivé avec ſes enfans dans la retraite qu'il leur à choiſie. Amour, ce fut là, que dans le ſein du repos, tu repandis avec abondance tes tréſors ſur les amans les plus dignes d'être heureux. *Abdallah*, que ton bonheur approchoit de celui des Dieux! Tous

les

les biens, que la ſimple nature peut offrir, te furent donnés. *Balſore* fleurit pour toi, comme un oranger odoriférant qu'entourre l'émail d'un parterre. Son cœur que tu poſſédes ſans trouble, t'offre tous les charmes de l'aimable innocence, jointe à tout l'éclat de la jeuneſſe & de la beauté. Amans fortunés, les jours ſereins de votre vie reſſembloient à ces premiers printemps du monde, qui virent la félicité des bergers de l'heureuſe Arcadie. Souvent, aſſis ſous un berceau émaillé de fleurs, vous eûtes pour témoins de vos embraſſemens & de tout ce qu'éprouvoient vos tendres cœurs,

la vertu qui, en vous reconnoissant pour ses enfans, se plut à vous entendre chanter le bonheur de la sagesse & de l'amour.

PENDANT que les beaux jours d'*Abdallah* & de *Balsore* s'écouloient avec la douceur du Zéphire, lors qu'essayant ses premières ailes, il passe sur la pointe des plantes, pour aller caresser le sein d'une belle anémone qu'il apperçoit de loin, le tyran mourut. *Ibrahim*, son sage fils, les délices des peuples, lui succède; & ramenant la félicité de l'âge d'or dans son Empire, il essuya les larmes de ses sujets.

UN

UN jour le nouveau Caliphe, étant à la chaſſe, porta ſes pas incertains dans la contrée inconnue de Kakan. Dejà le ſoleil, achevant ſa carriére, teignoit d'un rouge brillant les cimes des montagnes. Le Prince ſuivoit le cours d'un ruiſſeau qui, le menant par des vallons frais & fleuris, le conduiſit enfin vers des cabanes, où ſembloit regner la ſécurité. Il s'empreſſe d'en approcher. Mais quel fut ſon étonnement! lorſque, ſous un amandier, il vit *Balſore*, avec une modeſte liberté, ſe repoſer dans les bras *d'Abdallah*. A peine oſe-t-il en croire ſes yeux, trop lents à le convaincre de la

réalité d'une vüe ſi agréable. Enfin la voix & les traits de ſon frere ne lui permettent plus de douter que ce ne ſoit lui: il ſe jette en chancélant dans les bras *d'Abdallah*. Je vous revois donc, dit-il, vous que j'ay pleuré ſi longtemps! Tendres compagnons de ma jeuneſſe, le Ciel m'accorde la plus grande joye, en me faiſant retrouver *Abdallah* dans les bras de *Balſore*. Quel deſtin, quelle faveur des Dieux vous à ramenés dans ce monde? Alors les amans lui dirent ce qu'*Elim* lui avoit caché pour lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe. Le ſouvenir de leurs chagrins ne ſervit qu'à

leur

leur faire ſentir plus vivement le plaiſir de ſe voir réunis.

Ibrahim, oubliant ſans peine la pompe de la cour, avoit déjà joui pendant deux jours de la tendreſſe de ſon frere & de *Balſore*, lorſqu'il offrit à *Abdallah* de partager avec lui ſa puiſſance; mais ce fut en vain. La grandeur ſuprême n'offrit rien à *Abdallah*, qui put le tenter; & la tendre *Balſore* ne trouva point le trône comparable à la médiocrité, qui la laiſſoit jouïr entiérement de ſon époux. Du haut de la cime du fertile Kakan, ils montrèrent au Caliphe le bonheur des

vallons, qui renfermoient tous leurs souhaits.

A notre arrivée, ajoutérent-ils, toutes ces campagnes n'étoient qu'un beau désert. Voyez les ornemens que nos travaux y ont repandus. Voyez ces champs, cultivés par nos soins, nous prodiguer leur fertilité, les prairies se couvrir voluptueusement d'une herbe molle & riante, ces collines, ombragées par des cèdres qui se perdent dans les airs, se couronner de rangées superbes de jeunes oliviers. Ecoutez ces cris de joye de nos troupeaux innombrables, qui font retentir de mil-

le

le manieres les échos de nos montagnes. Voyez nos bergéres qui, pleines d'innocence, s'échappent des mains des bergers, & vont faire paître leurs moutons sur les bords de ces ruisseaux. Ah! que l'heureuse nature à d'appas dans sa liberté tranquile & inconnue! Cette campagne, ce siége du repos, ces grottes où se tient la sageſſe, & ces cabanes habitées par l'amour, pourrions-nous les changer contre le fracas d'une cour tumultueuse? Quelle seroit notre folie, si nous allions sacrifier la tranquilité d'une vie douce à l'éſclavage, à la flatterie, &

à la

à la pompe! . . . . C'eſt ainſi que ſentant tout le prix de leur félicité, ils parloient au Sage Caliphe, qui rempli d'une envie ſecrette, s'arracha de leurs bras pour retourner dans ſa priſon dorée. Mais à chaque retour du mois de mai, qui, à ſon gré, revenoit toujours trop tard, il s'empreſſoit d'aller revivre dans les lieux habités par ſes vertueux amis. Ceux-ci jouïrent longtemps du bonheur de s'aimer, & virent, dans une famille nombreuſe, fleurir autour d'eux les images de leurs vertus. Encore aujourd'hui, lorſqu'on veut ſouhaiter

à deux

à deux amans le sort le plus fortuné, on dit dans les contrées de Kakan: *Soyez aussi heureux que le furent Abdallah & Balsore.*

II.

ZEMIN ET GULHINDY.

REINE des êtres sensibles! Déesse de l'Amour! ô Vénus! que sommes-nous sans les plaisirs que tu fais naître sous nos pas? De même que les vents animent l'univers que nous habitons, ainsi nous animent nos désirs divers, ressorts de toutes nos actions.

QUE de soupirs douloureux poussent les cœurs que tu parois oublier, jusqu'au moment où tu repands en eux tes délices! L'auteur de nos ames, en concevant l'idée de leur existence, y plaça ces doux penchans, dont la

voix se fait toujours entendre. Avec quel empressement ne t'appelle point sans cesse cette voix, semblable au foible & tendre son de ces soupirs, qui font palpiter, de désirs inconnus, le sein d'une amante que tu ne daignes pas encore éclairer! Toi seule, Déesse, & la riante innocence, ta compagne, nous faites connoître les douceurs célestes.

O mortels sensibles, bénissez votre sort; rendez graces à l'amour, rendez graces à l'ami de votre être par des transports enflammés, qui seuls peuvent vous faire estimer la vie. Tandis que le misantrope, le fou & le vi-

vicieux ne vivent point, vous connoissez le bonheur. Sans les doux baisers de *Doris*, les jours du tendre *Damon* seroient tissus des fils les plus sombres. Doris se faneroit comme une belle fleur épanouie dans un désert. Inconnus l'un à l'autre, ils employeroient les plus charmantes soirées du printems à mêler leurs plaintes languissantes à celles de la tendre Philomèle. Humains, redoublez votre sensibilité. Je vais vous raconter le sort de *Zemin* & de *Gulhindy*, autrefois chanté par un Poëte Arabe. Puisse leur histoire vous convaincre, que

que l'amour ſeul eſt capable de rendre heureux.

DANS les temps les plus reculés du monde, les Génies qui habitoient notre globe étoient ſoumis à *Firnaz*, Eſprit bien-faiſant, & favori de l'être ſuprême. Les airs, les montagnes, les bois, les rivières, la mer & les abymes ſouterrains obéiſſoient à ſon empire. Les Nymphes, les Sylphes & les Gnomes, reconnoiſſoient ſes loix. Un penchant éternel à l'amour le rendoit l'ami du genre humain, & de toutes ſes occupations, celle de faire du bien aux hommes lui étoit la plus chère. Leurs enfans voyoient à peine

peine la lumiére, qu'il les mettoit sous la protection invisible de Génies tutélaires. Il prenoit lui-même un soin particulier de ceux dont la physionomie annonçoit une belle ame. C'étoit lui encore qui, dès leur plus tendre enfance, se plaisoit à former les Poëtes, qui devoient un jour chanter la sublime vertu. Il veilloit sur le tendre cœur des filles, & sauvoit, au bord du précipice, l'innocence de l'ardente jeunesse.

Mais de tous ceux qu'il aimoit, un beau couple étoit l'objet de ses complaisances les plus attentives. Il l'aimoit comme il auroit aimé ses enfans.

fans. Auſſi dans tout l'univers n'étoit-il point de jeunes mortels plus dignes de la tendreſſe du Génie. *Zemin* & *Gulbindy*, ſortis tous deux du ſang des Rois, étoient l'eſpérance de deux peuples qui couvroient les campagnes de la floriſſante Arabie. Un Deſtin immuable, dont les decrèts, écrits ſur des tables d'or, avoient été dévoilés à *Firnaz*, lioit par la fortune deux cœurs, que la nature avoit déja ſecrettement unis par la plus puiſſante ſympathie. Le favori de l'être ſuprême reſolut d'en faire un modèle pour la poſtérité, & de leur procurer une félicité, qui, comme leurs charmes & leurs

leurs vertus, surpassât celle des autres humains.

Il versa dans le cœur de *Zemin* les nobles désirs, le courage, la tendresse, & tout ce qui forme les Héros; non ceux qui sont les fleaux des peuples, mais ceux qui, par leur amour pour l'humanité, méritent d'être les Dieux de la terre. *Gulhindy* occupoit encore plus que *Zémin* les soins de *Firnaz*. Il répandit sur son corps tous les charmes du printemps. L'amour brilloit dès l'enfance dans ses tendres yeux, & les ris voltigeoient comme les Zéphirs légers autour de

ses

ſes levres qu'ils baiſoient ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir.

ORNE'S ainſi des dons du Génie, l'un & l'autre avançoient en âge, ſans ſe connoître, & l'un & l'autre étoient élevés de la même maniére. Le Génie avoit apparu lui-méme à leurs parens; il leur avoit donné le plan d'une éducation conforme au but qu'il ſe propoſoit, & ſes ordres furent inviolablement exécutés.

L'AMOUR devoit rendre le bonheur de *Zémin* & de *Gulhindy* auſſi parfait que celui, dont les ames vertueuſes jouïſſent dans l'Eliſée. L'un devoit être enfin néceſſaire au bon-

heur de l'autre. Voici les moyens que *Firnaz* jugea les plus propres à faire réuſſir ce projet. Dès l'âge le plus tendre il ſépara le Prince de tout commerce avec le ſexe; à peine eut-il quitté le ſein de ſa mère, qu'il fut enlevé aux embraſſemens des femmes & de ſa mère même. Une forêt, éloignée du commerce des humains, devint ſa retraite. On lui choiſit les inſtituteurs les plus renommés pour les lumières & pour les ſentimens. On fit couler dans ſon eſprit, nourri des plus utiles connoiſſances, une ſageſſe lumineuſe & dégagée de l'embaras des vaines ſubtilités. Ce fut là que tu

lui

lui enſeignas, adorable Vertu, comment vivent les hommes dignes de vivre éternellement. Ce fut là qu'il reçut les leçons de la prudence, non de celle qui regne aujourd'hui, & qui excite l'indignation des belles ames, mais de celle qui enſeigne l'art ineſtimable de faire le bonheur des peuples. On lui apprit de bonne heure à connoître le mérite des Arts & la dignité des grands talens. Deux Sages, dont les chants nobles attiroient ſouvent les Dieux de la forêt, avoient particuliérement gagné ſa confiance. Il les aimoit & les écoutoit avec plaiſir, lorſque dans des repas enjoués & au

milieu des coupes couronnées de fleurs, ils célébroient les actions généreuſes des Héros.

Son eſprit fut ainſi formé. Les exercices endurcirent ſon corps au travail, & il laiſſa bientôt derriére lui dans cette carrière, ceux qui s'y faiſoient le plus diſtinguer.

On découvroit dans le moindre de ſes regards un eſprit élevé, & ſes maniéres anonçoient un Héros. Seize ans s'étoient écoulés, & il ignoroit encore qu'il étoit un ſexe, fait pour réunir tous les charmes, & pour occuper tous nos déſirs.

Les défences de *Firnaz* avoient impo-

imposé silence à tout ce qui l'environnoit, & ni la voix de ses amis, ni la lyre qui aime à chanter l'amour, ne l'avoient instruit de la félicité des amans. Son cœur avoit jusqu'alors été satisfait des embrassemens du noble *Sittim*. C'étoit de tous les jeunes gens de son âge celui qui lui ressembloit le plus par la figure & par le caractère. Il l'avoit préféré à tous les autres pour en faire son ami.

PENDANT que *Zémin*, sans connoître la plus belle moitié de l'univers, grandissoit solitairement dans le sein de la sagesse; *Gulhindy* étoit formée pour lui par Firnaz lui-même.

Les ordres du Génie avoient écarté loin d'elle tous les hommes. Renfermée dans un Palais retiré, elle paſſa ſes premiéres années dans l'innocence, parmi des compagnes auſſi jeunes qu'elle, & belles comme les fleurs dont ſe pare la nature renaiſſante. Huit ans s'étoient à peine paſſés dans les bras de ſa mère, lorſque le Génie enleva ſecrettement *Gulhindy*, un jour qu'elle erroit dans un labyrinthe de verdure avec ſa chère *Syrma*; tel étoit le nom de la plus belle de ſes amies. Après avoir calmé ſes craintes par les conſolations les plus tendres, il l'entoura d'un nüage argenté,

&

& la transporta dans une Isle, dérobée à la vue des nochers par des nuées éternelles. Douze Nimphes, rivales de la beauté de l'Aurore, reçurent *Gulhindy* sur le rivage fortuné. Elles la conduisirent par de longues allées de myrthes dans le brillant palais de marbre, où *Firnaz* avoit coûtume de se retirer, lorsque la méchanceté des humains l'avoit lassé d'aimer des ingrats.

SEMBLABLE au mois de Mai couronné de roses, & le plus beau de tous ses frères, *Gulhindy* s'épanouït & surpassa, sans le sçavoir, les Nymphes ses compagnes. Son jeune cœur

n'étoit encore agité d'aucun désir, & la vertu seule avoit droit de l'émouvoir. Le Génie qui, comme une autre *Minerve*, veilloit continuellement sur elle, n'oublia rien pour disposer son ame, à recevoir l'amour qui devoit l'animer un jour. Souvent, à la lumiére tranquille de la Lune, il la conduisoit, accompagnée de *Syrma*, dans de paisibles vallons. Là, il mêloit au son de sa guitarre d'or des chants sublimes sur la naissance de l'ame, sur les beautés de l'heureuse nature, sur son innocence, & sur les douceurs d'une sainte amitié. L'harmonie puissante de ses accens répandoit

doit dans le cœur ſenſible de la Princeſſe une ſatisfaction, qui avoit quelque choſe de céleſte. Un ſentiment délicieux ébranlant quelquefois ſon ame, de paiſibles larmes s'échappoient de ſes yeux, & couloient comme des perles ſur ſon teint de roſes. Alors elle ſerroit tendrement *Syrma* dans ſes bras, & ſentoit redoubler ſa joie dans ceux de ſon amie. Les ſonges même ne lui laiſſoient point ſoupçonner qu'il fût des plaiſirs plus vifs.

L'AMITIE' tenoit donc dans ſon cœur la place de l'amour, & tous ſes vœux, toute ſon affection, n'étoient que pour *Syrma*. C'étoit à elle ſeule

que *Gulbindy* désiroit de plaire. Elle cherchoit avec timidité dans les regards de son amie, si le contentement regnoit dans son ame, & le moindre nuage, qui troubloit la sérénité du front de *Syrma*, faisoit trembler la Princesse. Partagés au contraire avec sa tendre amie, ses plaisirs lui devenoient plus agréables, à peu près comme l'on voit l'activité de la lumiére augmentée par la réfraction.

CEPENDANT aprochoit le temps de la fleur de son âge. Les désirs qu'amene cette saison dès nos jours, foibles dans leur naissance, s'étendent & se multiplient avec rapidité, & ce temps

temps reſſemble à un clair ruiſſeau qui, à peine ſorti d'un roc de marbre, coule à travers des champs fleuris, prend d'autres ruiſſeaux dans ſa courſe, ſe gonfle, & ſe hâte de devenir un fleuve ſuperbe.

Les déſirs de *Gulhindy* croiſſent avec ſon ſein, & lorſqu'elle s'abandonne à elle-même, elle éprouve un vuide, que les baiſers de ſon amie ne peuvent remplir. Plongée dans une agréable mélancolie, elle erre dans les ombres de la forêt; des ſoupirs ſecrèts lui échapent inopinément, & le ſentiment qui les excite ſe peint bientôt dans ſes diſcours. Quels mouve-

mens inconnus, s'écrie-t-elle! *Gulhindy*, que sens-tu? D'où viennent ces soupirs? Que signifie ce frisson, qui semble te dire quelque chose? Quels sont les vœux secrèts qui t'enlèvent? Quels sont les désirs que je forme, & que je ne puis satisfaire, lorsque je m'abandonne tendrement aux bras de ma chere *Syrma*? En vain je m'attache à découvrir dans ses regards, si elle m'aime; je n'y trouve point ce feu que j'y cherche, je sens même que je ne pourrai jamais l'y trouver. Ses yeux tranquilles ne s'animent point, ils ne me parlent point assez, & il semble qu'il manque quelque

chose

choſe à ſes baiſers. Pourquoi mon tendre cœur ſe remplit-il au contraire de plaiſir, lorſque *Firnaz* touche la guitarre? Pourquoi s'y éléve-t-il des ſentimens qui me ſurprennent? Je me perds alors dans de douces réveries, ſans que mes penſées, qui ſe ſuccèdent, s'arrètent à aucun objet qui puiſſe me ſatisfaire. Quelles ſont enfin ces émotions que je ſens, lorſque, me promenant dans le calme de la nuit, les chants du roſſignol viennent fraper mon oreille? Il ſe plaint; je partage ſes peines, ſans trop ſçavoir ce quelles ſont; mon ſang échauffé ſe précipite dans mes veines; je devrois,

ce me ſemble, former auſſi des plaintes; mais j'ignore de qui ou de quoi je dois me plaindre.

VOILA comme s'exprimoit *Gulhindy*, & elle étoit étonnée de s'entendre s'exprimer ainſi. Elle s'étoit aprochée d'une fontaine; le cryſtal poli des eaux lui préſenta ſon image; *Gulhindy* ſurpriſe la contemple avidement & avec admiration. Quel eſt cet être charmant, dit-elle? Que vois-je? Seroit-ce une Nimphe? Ah! que les ondes qui la baignent ſont heureuſes! Mais comment! Cet être des ondes ſe tourne vers moi; il recule quand je recule; il approche quand

j'en

j'en aproche, & ſes traits ſe confondent, quand je me diſpoſe à l'embraſſer: Mais, ſi cette figure étoit mon image? Ne vois-je pas les fleurs de ces bords ſe répéter ainſi, & ces jasmins ſe peindre dans les eaux? c'eſt ſans doute mon portrait que je vois. Les agrémens & les charmes, que j'y découvre, regnent ſans doute ſur mon viſage, & je vois bien que *Syrma* ne m'a point flattée.

MAIS à quoi ſert toute cette beauté? Pourquoi ces joues ſont-elles colorées? Que dit le ſourire de cette bouche? Tout celà m'eſt-il donné inutilement? Cette roſe m'invite à la faire

faire éclore sur mon sein, & s'offre à me parfumer. Mais toi, *Gulhindy*, pour qui la nature te para-t-elle? Pour qui te donna-t-elle tant d'attraits? N'y à-t-il point quelqu'être, créé pour sentir & pour partager les mouvemens qui m'agitent? Il est vrai que *Syrma* m'aime, que je lui suis plus chère que ses autres compagnes; mais sa tendresse ne me fait point jouir du plaisir d'être aimée, autant que je voudrois l'être. Ah *Firmaz!* s'il est un cœur fait pour moi, que n'entend-il mes souhaits? Mais peut-être sont-ils vains & sans objet. Où est cet être, dont je n'ai qu'une idée confuse,

fuse, & dont la présence me devient cependant si nécessaire ?

Ah! si je le trouve jamais, & qu'il m'aime; si transporté d'une ardeur égale à la mienne, il voloit dans mes bras; je m'abandonnerois aux siens, & je sens qu'un rayon céleste pénétreroit mon ame. Si ce cher objet n'étoit créé que pour moi, si, dans chacun de ses regards, je voyois briller ce feu, ces désirs que j'éprouve; réveillée par l'aurore, j'irois, au bord d'une claire fontaine, ceuillir les plus belles fleurs, pour en orner les cheveux de cet être aimable. Couchée avec lui sous l'ombre d'un myrthe, la tête ap-

appuyée sur son sein, je chanterois tendrement notre amour. Ah! que nos transports nous rendroient la vie délicieuse! Ah! combien! . . . Mais, désirs insensés! Après quoi soupires-tu, *Gulhindy?* Que te manque-t-il dans ce séjour de paix? N'es-tu pas assez heureuse sous les aîles du puissant *Firnaz?* Mais d'où vient que la sérenité & la joye de mon enfance disparoissent? D'où vient que le printemps, dont la présence riante m'inspiroit autrefois une si douce joye, ne fait à présent qu'exciter & augmenter en moi des désirs dont je ne puis définir la nature?

C'EST

C'est ainsi que, livrée à une tendre inquiétude, *Gulhindy* s'entretenoit avec elle-même. Le Roi des Génies, caché à sa vûe par un nuage, l'entendit, & triompha de voir s'allumer dans son sein une ardeur, dont l'excès alloit faire sa félicité.

Cependant le cœur de *Zémin* étoit troublé par des mouvemens semblables, mais plus impétueux. Son front, auparavant si serein, ressembloit à un jour d'été, qui, après une belle matinée, se couvre de voiles ténébreux. *Zémin* n'étoit plus l'image vivante des ris & de l'allégresse. Il cherchoit la solitude, fuyoit son ami, & s'enfonçoit

fonçoit dans des boſquets impénétrables à la lumiére. La verdure nouvelle & les charmes des campagnes rajeunies ne faiſoient qu'augmenter ſon chagrin. Il auroit voulu que toute la nature fut triſte, & que, pour ſatisfaire ſon ame, elle ne ſe revêtit que de ſombres couleurs. Déjà, pendant toute une année, il s'étoit livré à ſes réveries. Il aimoit *Sittim*; mais ſon cœur déſiroit quelque choſe, que toute la tendreſſe de ſon ami ne pouvoit lui faire rencontrer. Souvent il cherche à approfondir, comment ſe ſont formés dans ſon ame les mouvemens qui lui ont ravi ſon repos. Il ſuit le

nou-

nouveau penchant qui l'agite ; il cherche à percer les replis de son cœur ; mais c'est un labyrinthe, où il s'égare.

Un jour se promenant au lever de l'aurore, la tranquilité du matin, & les ombres qui ne laissoient encore qu'entrevoir les objets, augmentérent sa mélancolie ; il erra longtemps d'un pas incertain, & laissa enfin échapper ces paroles : Non, ce n'est pas en vain que j'éprouve des désirs ; sans-doute ils m'annoncent un bonheur plus grand que celui dont j'ai joui jusqu'à présent. Avec quelle ardeur souhaité-je souvent d'être aimé

de

de *Sittim* encore plus qu'il ne m'aime! Je m'empresse dans ces momens de l'embrasser, pour épancher dans son sein mille mouvemens differens de tendresse. Mais à peine le vois-je, que mon cœur se glace & semble se resserrer. Non, quoique j'aime *Sittim*, ce n'est pas lui qui fait l'objet du penchant qui m'entraine. Mais pour qui sont ces désirs ? Ne seroient-ils qu'une illusion ? Seroient-ils vains comme les résolutions que les hommes prennent pendant le sommeil, où comme les figures que forment les nuages, & que le vent dissipe. Mais

la nature, dans les ouvrages de la quelle le sage *Mirza* ne me fait remarquer que de l'ordre & de l'harmonie, donneroit-elle au cœur d'un être, créé pour l'éternité, des désirs qui surpassassent sa puissance! Non sans doute. Mais pourquoi ne vois-je pas dans *Sittim* le même trouble dont je suis possedé? Le calme regne toujours sur son visage serein. Il n'est agité par aucun désir qu'il ne puisse satisfaire. Suis-je donc le seul mécontent sur la terre, le seul qui soupire toujours, & qui, toujours moins aimé qu'il ne desireroit l'être, cherche un objèt, dont les inclinations

reſſemblent aux ſiennes? Ah! puiſſante Nature! que n'as-tu produit un être ſemblable à celui que crée ſouvent mon imagination? C'eſt un viſage céleſte, & qui a quelque choſe de divin, que je vois alors devant moi. Je donne à ſes yeux tout le brillant de la voute azurée. Je répands ſur ſon ſein & ſur ſes jôues le tendre éclat de la roſe, & la blancheur de l'albâtre ſur ſon beau corps. Son regard me ſourit plus noblement & avec plus de tendreſſe que ne m'a jamais ſouri *Sittim*. Tout tranſpòrté, j'embraſſe cette belle chimère, qui, en rougiſſant modeſtement, ſe jette dans mes bras

bras & tremble sur mon sein. D'où viens-tu image enchantereſſe? Habites-tu une terre plus fortunée que la nôtre? Ne ſerois-tu point une fleur des champs Eliſées, ou la favorite des Dieux? Mais que dis-je. Non, tu-es la même après la quelle je ſoupirai ſi ſouvent au milieu de la nuit. A ton aſpect tous mes déſirs ſont appaiſés. Tes regards verſent dans mon ame le repos, la volupté, & une joye que je n'ai jamais éprouvée. C'eſt toi que je cherche. C'eſt toi que mes ſoupirs conjurent de paroître à mes yeux. . . . Apprens moi, Nature, où tu caches cet objèt, &

ſur quel climat roule le ciel qui éclaire ſes yeux. Peut-être l'éléves-tu quelque part au milieu des roſiers, dont les fleurs ſe flétriſſent de honte d'être ſurpaſſées par ſa beauté. Ah, puiſſes-tu la conduire au devant de mes pas! Doux Zéphirs, qui badinez au tour de cette belle perſonne, précédez la, lorſqu'elle approchera de moi, & avertiſſez moi de ſa préſence par vos ſoupirs. Vous ruiſſeaux argentés, que votre cours rapide me conduiſe à l'endroit fortuné où, couchée au milieu des fleurs, elle repoſe ſur vos bords. . . .

AYANT parlé ainſi, il ſe plongea dans la rèverie la plus profonde. *Firnaz* qui, du haut d'un cèdre, avoit écouté *Zémin*, peignit à ſes yeux le portrait de la divine *Gulhindy*. Zémin ſuit cette image à travers mille buiſſons, & croit la voir, encore longtems après qu'elle eſt diſparue. Il vole après cet ombre chérie, en ſupliant les bois de ne pas lui cacher l'objèt de ſa tendreſſe. Voilà le temps, ſe dit *Firnaz* à lui-même, de contenter deux cœurs qui ſe cherchent. Je veux que *Zémin* rencontre inopinément *Gulhindy*, dont le phantôme fait l'objèt de ſa pourſuite.

Qu'ils frémiſſent de joye en ſe rencontrant. Avec quelle volupté verrai-je du haut d'un nuage, combien ils ſeront étonnés de ſe trouver, comment, en voulant ſe fuir, ils ſe ſentiront arrêtés, comment enfin la ſurpriſe, le plaiſir & l'admiration, feront couler leurs larmes.

Firuaz ſe tranſporte auſſi-tôt ſur les ailes des vents dans la contrée, où *Gulhindy* dormoit encore. Un ſonge, envoyé par le Génie, venoit de lui tracer l'image du Prince. Elle l'avoit vû errer dans les bois, comme ſi, entrainé par une inquiétude pleine d'impatience, il eût cherché un ami

égaré.

égaré. En l'appercevant, un doux frisson avoit ébranlé tout son cœur, qui, en se gonflant avec timidité, se sentoit emporté par une puissance intérieure vers ce cher objet. Mais dans l'instant où l'inconnu paroissoit la découvrir à son tour, attacher sur elle un regard immobile, &, dans l'enthousiasme de sa joye, s'élancer vers elle, le charme de l'illusion fut rompu. Avant que *Gulhindy* pût s'arracher à la surprise & au sommeil, *Firnaz* vint, avec la même rapidité que la pensée parcourt les espaces du temps, la transporter sur la route, où

Zémin cherchoit triſtement l'image qui s'étoit offerte à ſa vûe.

SORTIE tout à coup de ſon aſſoupiſſement, elle regarde autour d'elle, & ne peut comprendre, comment elle ſe trouve dans des lieux inconnus. Mais quel ſentiment n'éprouve-t-elle point, lorſqu'elle voit venir à elle un être pareil à ce phantôme chéri, dont un ſonge favorable venoit de lui offrir l'image ? Que ne ſentit point de même le jeune Prince à la vûe de celle pour qui, depuis ſi longtems, il ſoupiroit en vain ? Nulle expreſſion ne ſçauroit rendre ce qui ſe paſſa chez eux,

eux; & leurs transports ne peuvent être conçus que par des ames qu'un decret éternel de la nature destina l'une pour l'autre, & dont les yeux, en se rencontrant pour la premiére fois, se jurent un amour éternel.

FRAPPE'S d'étonnement, *Zémin* & *Gulhindy* restent immobiles, le cœur plein de mille sentimens qu'ils ne peuvent exprimer.

CEPENDANT *Gulhindy*, ne pouvant resister à sa timidité naturelle, baisse modestement ses regards, dès qu'elle apperçoit dans les yeux de *Zémin* cette flamme, qu'elle n'avoit jamais vu briller dans ceux de *Syrma*. Ah!

Thomſon (*a*), que ne peux-tu me prêter ton pinceau plein de vie, pour tracer avec vérité la ſurpriſe du jeune Prince à l'aſpect des charmes répandus dans la perſonne de *Gulhindy* ! Ses regards inſpirent une eſpèce d'enthouſiasme à ſon ame enyvrée de plaiſirs. L'admiration l'empêche quelque temps de parler ; l'amour l'emporte enfin ; il s'approche avec timidité de ſon amante, & lui dit : Etre, vers lequel un déſir impérieux attire mon cœur, comment te nommerai-je ? De quel nom

(*a*) Célébre Poëte Anglois du dix-ſeptième ſiécle.

nom te saluerai-je, chef d'œuvre immortel de la création? Non, tu n'es point sorti du sein de la terre. La clarté du ciel rit dans tes beaux yeux; Tes attraits effacent tout ce que le printemps a de plus brillant. Quels enchantemens opère ta seule vûe, & quel n'est point le charme de ta présence! Oui, tu es celle que mon cœur agité chercha si longtems, au milieu du silence & de la tristesse de la nuit. Oui, c'est toi; ton seul aspect répand de nouveau dans mon sein cette joye de la vie, qui me fuyoit de puis si longtems. Que je t'aime! Mais quoi! tu m'évites; tes

yeux se promènent avec timidité autour de toi, & semblent craindre de rencontrer mes regards! Ah! ne me fuis point. Sens plutôt, que tu es devenu nécessaire à ma vie. Viens à ton ami, viens à celui qui ne désire que toi. Il dit, & tremblant de crainte & de désir, il se hâte de l'embrasser, tandis qu'elle hésite encore, & que le trouble de ses sens tient son ame suspendue. L'étonnement de *Gulhindy* ne l'avoit point empêchée de jetter sur *Zemin* plus d'un regard tendre. La majesté de sa figure mâle & réguliere, la noblesse de son air, son front ouvert, sa taille semblable

à celle

à celle d'un palmier, ſes yeux pleins de vivacité, où l'Amour ſembloit avoir placé la perſuaſion, concouroient à attirer vers lui le cœur de *Gulhindy*; mais, encore innocente & timide, elle trembla, lorſque, plein d'ardeur, il accourut pour lui donner le premier baiſer. Elle veut s'échapper; une puiſſance ſupérieure, ta puiſſance, ô Nature, vient arrêter ſes pas. *Zémin* s'approche, & tous deux éprouvent un doux frémiſſement. Des larmes leur échapent, lorſque, leurs yeux venant à ſe rencontrer, ils liſent dans les regards l'un de l'autre tout l'excès de leur amour. *Zémin* ſe jette au

col de *Gulhindy*, qui, trop foible pour ne pas ſuccomber à un plaiſir inconnu, s'évanouït dans les bras de ſon amant. L'amour placé dans un nuage azuré avec *Firnaz* deſcend du Ciel pour voir les tendres embraſſemens de l'innocence, & pour les bénir. A l'inſtant croiſſent à l'envi, dans l'endroit où ſont ces amans, des fleurs chargées de nectar, & un ſourire ſatisfait ſe répand ſur toute la Nature.

Zémin & *Gulhindy*, revenus de leur premiére yvreſſe, ſe préparoient à parler, lorſqu'une lumiére pure & éblouiſſante vint les environner. C'étoit *Firnaz* qui, ſortant d'un tourbil-

lon

lon de flamme, parut à leurs yeux sous une forme céleste. Mortels fortunés, leur dit-il, vous qui, dociles à l'amour, goûtez des délices inconnues aux humains, voyez, mes enfans, voyez l'auteur de votre félicité. Si vous pouvez vous aimer plus que ne s'aiment les autres humains, si de vos tendres embrassemens naît pour vous un bonheur égal à celui des Dieux, c'est mon ouvrage. Le sort vous conduisoit l'un vers l'autre. Il étoit écrit que vous vous aimeriez. Mais que la passion divine des Esprits d'un ordre supérieur est rare parmi les hommes! Dans des bras échauffés

par un feu impur, on voit bientôt s'éteindre la flamme d'une volupté passagére, allumée par le corps seul, & par le mélange séduisant de quelques couleurs. Ces feux ne méritent point le nom de l'amour, qui, pour être heureux & digne de l'immortalité, doit naître d'une harmonie universelle de deux êtres, & de l'accord le plus parfait de tous leurs penchans. Deux amans créés pour leur bonheur mutuel sont entraînés l'un vers l'autre avant que de se connoître. Pressés par le même désir, leurs yeux & leurs cœurs ne sont que joye, dès qu'ils se rencontrent. Faire le bonheur l'un

de

de l'autre, est le centre où se réunissent tous leurs vœux. Semblable à un doux & clair ruisseau, qui fuit au travers d'une campagne fleurie, leur vie s'écoule dans les plaisirs, & va se répandre dans l'éternité; leurs ames, environnées d'un plus beau ciel, jouiront d'un amour encore plus parfait & plus heûreux que sur la terre. Mes chers enfans, c'est-là la félicité qui vous attend. Vous vous êtes sentis nécessaires l'un à l'autre, & la voix de la Nature, rendue plus intelligible par mes soins, vous a appellés à votre union. Soyez heûreux, & réunissez vos vertus. Cher *Zémin*, que

la

la douce tendreſſe, qui te ſourit dans les yeux bleus de *Gulhindy*, modère le courage & le feu de ton cœur héroïque. Et toi, fille des *Zéphirs*, fortifie ton courage de l'amour de *Zémin*, & ſûre qu'il te ſert d'apui, aprends à mépriſer l'envie. Que l'humanité, le plus beau fruit de l'amour, vous enſeigne à détourner une partie de votre bonheur ſur ceux dont la proſpérité vous fut confiée par le Deſtin. La vertu, vers la quelle je dirigeai vos penchans, ne vous abandonnera jamais; car elle aime à être témoin des baiſers purs des humains, lorſque leur amour, s'élevant au-deſſus

des

des voluptés ſenſuelles égale celui des eſprits céleſtes. Je vous laiſſe, chers enfans. L'amour ſera votre Génie tutélaire.

APRES ce tendre adieu, *Firnaz* lés bénit, s'entoura d'un nuage, & diſparût; mais il laiſſa près d'eux la ſageſſe, la joye & la paix. Elles ne ſe ſont jamais éloignées de ces deux amans, & elles ont fait admirer à la poſtérité la plus reculée le bonheur de *Zémin* & de *Gulhindy*.

III.

LA VERTU MALHEUREUSE.

SE'RE'NE, image vivante de l'innocence, étoit la beauté la plus touchante. Son ame éclatoit dans ſes yeux, & chacun de ſes regards exprimoit une vertu. La fraîcheur de la roſe animoit ſon teint fleuri des plus brillantes couleurs. Une taille plus fière que les marbres cizelés par Phidias, un concours harmonieux des proportions que la nature aſſemble quelquefois dans le chef-d'œuvre de ſes ouvrages, ce n'étoit rien au prix de la candeur qui, ſortant par tous les

traits

traits de son visage, versoit dans tous les cœurs un amour sincère & délicat, tel que vous sçavez l'inspirer, ô charmante DORIS, aux mortels heureux qui vous voyent. *Séréne* étoit l'ornement de sa contrée: l'espoir d'un riche héritage, qui lui donnoit de l'aisance, sans lui inspirer d'orgueil, attiroit au tour d'elle une société choisie des beautés de son âge. Tel que le lys argenté parmi les violettes, tels les charmes de *Séréne*, plus belle que le plus beau jour de mai, la faisoient distinguer au milieu de ses compagnes chéries: Cependant son cœur étoit modeste, & ne goûtoit que les déli-

ces

ces de la vertu dans les bras de la plus tendre des mères, ou d'une fidèle amie, à qui se prodiguoient ces baisers purs & chastes que la nature destinoit à l'amour. Elle jouïssoit à loisir de la plus riante jeunesse, sans prévoir que ce jour de printems alloit être obscurci par les ténébres de l'orage. Sa retraite la plus chére étoit un vallon couvert d'un bois, où l'ombre & les ruisseaux invitoient aux langueurs d'une mélancolie mille fois plus exquise que les joyes de la cour. C'est là que, dans les entretiens solitaires des Poëtes, elle goûtoit les tems heûreux de la liberté. Tantôt sous

un

un berceau, qui recueilloit ſes rèveries, tantôt ſur un lit de ſerpolet & de fleurs, elle voyoit dans des ſonges raviſſans les champs de l'Empirée, & les Séraphins voltiger ſur ces plaines éclairées par les rayons divins, dont toutes les beautés qui nous enchantent ne ſont qu'une réfléxion éloignée & mourante.

SEIZE ans s'étoient écoulés dans une paiſible volupté, lorſqu'une funeſte cataſtrophe vint interrompre la plus belle ſcène de ſa vie. *Séréne* avoit un père, à qui l'avarice & l'ambition, (ces vertus du grand monde,) avoient ôté les ſentimens paternels.

Jocaſte

Jocaſte étoit le jeune homme le plus diſſolu dans un ſiécle de corruption. Des filles ſéduites, des femmes deshonorées, des familles, pleuroient les trophées de cet infâme conquérant. Mais aux yeux *d'Harpax*, les richeſſes éffaçoient toutes les horreurs du vice & tout l'éclat de la vertu. Les oppoſitions d'une mère, auſſi fidéle que tendre, n'eurent pas plus d'empire ſur un cœur endurci par l'intérêt, que les prieres, les larmes & le déſeſpoir de ſa fille. Envain elle embraſſa les genoux de ſon père, & demanda la mort comme un bienfait; ſa beauté, ſa douçeur, ſon innocence,

ce, tout fut sacrifié : *Séréne* pleurée de tous les cœurs vertueux & sensibles devint la proye du crime, qui s'applaudit de son triomphe.

Jocaſte eût à peine flétri de ses mains profanes la fleur d'une beauté si pure, qu'il sentit les dégoûts, qu'une ame licentieuse & sans frein doit éprouver par tout. Brisant les nœuds du devoir & de la decence, il retomba bientôt dans les bras des Phrinés, qui lui vendirent toûjours plus chérement le poison de la débauche. Sa jeune épouse essaya de le ramener par des attentions, des exemples & des careſſes. Des charmes

mes, qui dans une étrangére l'auroient enchanté jusqu'à la fureur, n'avoient plus d'empire sur un cœur insensible à tout ce qu'il possédoit.

Séréne couloit la saison de la joye & des plaisirs dans des torrens de larmes. Les jours de son été se passoient dans un orage continuel. La solitude & l'image de la mort faisoient toute sa consolation. Le cœur trop élevé pour découvrir les chagrins cuisans qui la dévoroient, elle n'avoit pas même, pour soulager le fardeau de ses ennuis, la compassion d'une amie.

TAN-

TANDIS qu'elle s'abandonnoit aux rigueurs du plus malheureux himen, *Ariſte*, qui poſſédoit une terre au voiſinage de *Jocaſte*, revint de ſes voyages. C'étoit un jeune homme à qui la nature avoit donné ce qu'elle aſſortit rarement, un eſprit agréable & le plus aimable de tous les cœurs. La franchiſe étoit peinte ſur ſon front. La fleur de la jeuneſſe & les graces de l'éducation le faiſoient chérir des vieillards & des belles. Il n'avoit jamais aimé, parce qu'il ne trouvoit d'attraits que dans cette ſimplicité que les femmes de ſon Siécle reléguoient aux bergéres d'un âge fabu-

leux. *Jocaſte* avoit connu *Ariſte* dans l'enfance ; il rechercha ſa ſocieté, parce quelle étoit vantée, & pour attirer la bonne compagnie à ſa table, il l'engagea d'y venir. C'eſt-là qu'*Ariſte* vit pour la premiére fois *Séréne*, dans l'appareil touchant de la vertu qui ſouffre. La langueur de ſes yeux ternis par des larmes amères n'en étoit que plus capable d'enflamer une ame ſenſible. La beauté, qui perçoit à travers ces nuages de mélancolie & de triſteſſe, lançoit des traits plus ſurs que ceux de la paſſion. *Ariſte*, que le bruit des malheurs de *Séréne* & de ſa fermeté ſembloit avoir

avoir prévenu contre toute surprise, ne pût tenir devant ces appas, qui ne cherchoient point à plaire. Son cœur, déchiré par la tendresse & la pitié, laissa voir son émotion. *Séréne* découvrit dans ses yeux, qui se déroboient modestement, un aveu qui n'allarma point sa vertu sublime, parce qu'il ne renfermoit pas de coupables désirs. Elle fut à son tour sensible, & touchée de la compassion qu'elle faisoit naître; mais cet intérêt ne fut pas apperçu.

Ariste la quitta bientôt pour affranchir sa douleur de la crainte. Malheûreux que je suis! dit-il après un

torrent de larmes; pourquoi le deſtin a-t-il ſéparé deux cœurs nés ſous l'aſcendant des mêmes vertus? Oui la ſageſſe & l'amour nous avoient formés pour vivre enſemble; & *Jocaſte* poſſède un tréſor qu'il néglige. Pourquoi le plus digne amour, cet amour qui auroit été la plus ſublime de mes vertus, eſt-il un crime aujourd'hui? il faut donc que j'étouffe la paſſion la plus pure. Divine *Séréne!* mon cœur doit ne te point aimer, ce cœur, dont ton image remplit toute l'étendue, & fixe invinciblement tous les voeux! Non, mon amour ne combat point le devoir. Comment tes

yeux

yeux allumeroient-ils des feux indignes de toi ? Dis-moi, *Séréne*, pourquoi je crains plus de te déplaire que je ne déſire de te charmer ? je te perdrois peut-être, ſi je te poſſédois. Mais je puis jouïr du bonheur de te voir, du plaiſir de t'aimer, & de l'eſpérance de te devenir cher un jour, quand l'âge de la paſſion aura fait place au ſentiment délicat d'une amitié que la raiſon augmente & que la vertu juſtifie. Je ne veux adorer en toi que l'image de la vertu. Je retrouve tous mes goûts près de toi ; le don de réfléchir joint à l'art d'exprimer ; l'amour de la Poéſie & de la philoſo-

phie, quand elles viennent du cœur, & qu'elles retournent au cœur ; la ſenſibilité à toutes les actions qu'inſpirent la pitié, la généroſité, la paſſion du bien univerſel. Ne crains point mon amour, tandis qu'il s'enveloppera dans toutes ces conſidérations ſublimes : s'il me trompoit juſqu'à porter atteinte à la moindre des vertus que je reſpecte en toi, j'aurois trop de remors. Je te pleurerai donc éternellement, je t'aimerai, je remplirai les déſerts de mes plaintes & de ton nom. Mais, où s'égare mon cœur déſeſpéré ? Mon amour peut-il ſoulager la malheureuſe *Séréne ?* Hélas ! tou-

toutes mes larmes & mes tourmens ne feroient peut-être qu'aigrir l'amertume de sa destinée. Mais non: un vent léger dissipe mes plaintes, semblables à celles d'un jeune amant, qui, d'abord attaché comme un marbre au tombeau de sa maîtresse, frissonne d'horreur, léve les yeux au Ciel, & redemande à la mort l'objet de ses amours. Vous qui vous croyez les plus malheureux des hommes, consolez-vous, je souffre plus que vous. Ni l'ami qui voit son ami perdre tout son sang pour la patrie, & qui, brulant d'expirer avec lui, tombe dans les mains du vainqueur qui l'en-

chaîne, ni l'amant, dont l'épouse chérie vient d'être frapée de la foudre entre ses bras & réduite en cendres à ses pieds, ne sentent pas une douleur égale à la mienne. Ah, *Séréne!* si tu versois une seule larme pour moi, pour ce malheureux qui t'aimeroit, (si le Ciel l'eût permis) d'un amour si pur & si sacré, banni de ton aspect, privé de tes regards, je supporterois mes malheurs. Comment! . . . je les supporterois! . . . Non . . . mais au moins j'en mourrois.

C'est ainsi qu'il soulagea les violentes agitations de son ame. Il ne

put

put se commander, de ne plus voir l'objet dont il étoit sans cesse environné, mais il le vit toujours avec plus de réserve & d'embaras. *Séréne*, aussi tendre & plus malheureuse que lui, ne sçavoit pas aussi bien contraindre ses sentimens. Son ingénuité la rendoit incapable de dissimulation. Ses regards souvent détournés, ses soupirs arrêtés auroient trahi son silence; mais la tendresse *d'Ariste* étoit trop délicate, pour lui permettre de chercher les traces du retour dans les yeux de *Séréne*.

CEPENDANT elle perdoit chaque jour l'éclat de son teint. Les ri-

gueurs d'un époux, l'intérêt d'un ami, ſes peines paſſées, la crainte de l'avenir, qui pouvoit amener un moment fatal à ſa vertu, tout accabloit ſon ame, & précipitoit la décadence de ſa beauté.

Ariſte voyoit flétrir ſenſiblement les fleurs de ſon viſage; & plus ſes charmes pâliſſoient, plus il ſentoit redoubler la vivacité de ſa compaſſion. Souvent il réſolut de la conſoler, de dévorer ſes propres maux, dût-il en en être plus tourmenté: il appella la ſageſſe & la raiſon au ſecours, & ſe croyant déſormais aſſez ferme, il voulut parler; mais un friſſon glaça ſa

langue,

langue, dès qu'il leva les yeux sur *Séréne*. Le sentiment de son amour effaça toutes les idées célestes, qui devoient faire succéder le calme à des troubles affreux. Il se dérobe encore aux yeux de *Séréne* attendrie; mais son image le suit, comme une ombre attachée à ses pas.

Un soir, envelopé dans sa profonde tristesse, *Ariste* avoit cherché la solitude au fond d'un bois voisin de la terre de *Jocaste*. C'eut été l'Elisée pour un cœur dégagé de soucis, & qui vole au devant de la joye; mais *Ariste*, dans l'accablement de son ame, n'y voit que les couleurs de la mort.

Déjà la Lune brilloit dans la roſée éclatante de ſes rayons ; les oiſeaux avoient ſuſpendu leur ramage, tout étoit dans le ſilence, & le murmure même des ruiſſeaux invitoit au ſommeil : le repos de la nuit n'étoit interrompu que par les friſſonnemens paſſagers d'un Zéphir languiſſant, que l'amant affligé recevoit comme un ſoupir de la nature compatiſſante à ſes maux. *Ariſte*, errant d'un pas inquiet, arrive près d'un boſquet voûté de Jaſmin & de chèvre-feuille. C'eſt là qu'il vit, ſans être apperçu, la divine *Séréne* cachée à moitié par l'obſcurité du feuillage. Un bras plus

blanc

blanc que l'aſtre de la nuit ſoutenoit à peine ſa tête négligemment panchée ſur ſon ſein. Les ſoupirs de ſon cœur agité perçoient à travers les arbriſſeaux, qui ſervoient d'azile à ſa douleur. *Ariſte* recule d'abord tout tremblant, mais il s'arrête pour écouter la voix plaintive, qui ſortoit de ces boſquets. N'ai-je donc une ame que pour ſouffrir, diſoit-elle? Hélas! quelle eſt ma vie? La nature eſt morte pour moi; mes jours plus ſombres que des nuits, & des nuits plus longues que les années, s'écoulent lentement dans l'inſomnie & les larmes. O momens trop

courts d'une paisible enfance, qu'etes vous devenus! plus rapides que les belles matinées du printems, vous voilà passés sans retour. Jamais l'infortune détruisit-elle de plus belles espérances? Ah Dieu! vous aimez trop le bonheur des humains: mes maux sont uniques sans doute. O providence éternelle! pardonne à ma douleur; mais pourquoi me formas-tu ce cœur si tendre & si sensible? Pourquoi le remplis-tu de sentimens si élevés d'amour & de vertu? Etoit-ce pour être en proye aux rebuts d'un époux sans tendresse, & sans fidélité? Etoit-ce pour être

à ja-

à jamais séparée de celui que tu semblois avoir créé pour moi ? ne devois-je être sensible que pour les tourmens ? Jours de félicité ! paradis de délices ! qu'une flateuse illusion me faisoit entrevoir, lorsque ma liberté m'inspiroit encore le noble désir d'être aimée ; hélas ! tout est perdu ! Mon ame retrouve à peine dans sa mémoire les traces obscurcies du bonheur de ma jeunesse. Misérable *Séréne !* combien de fois ai-je senti la plus douce émotion, lorsqu'enivrée d'un enthousiasme, qui prévient l'expérience, je peignois à mes yeux l'aimable époux que je me croyois

refer-

reservé par le Ciel ? je voyois sur son visage la majesté de la vertu, la probité sur son front, & les traits austères de la sagesse adoucis par la tendresse : remplie alors d'une émulation qui m'enchantoit, je voulois me rendre digne d'un cœur, que tout l'univers devoit me disputer. Avec quel empressement je préparois mon ame aux délices de l'amour par les douceurs de l'amitié ! Comme je m'exerçois, par des attentions envers mes compagnes, à faire un jour le bonheur de celui, qui devoit me posséder seul & pour jamais ! Que je trouvois heureux ces momens d'une

vie

vie innocente qui m'approchoit du Ciel ! Que j'étois enchantée de voir de loin nos jours, tissus de plaisirs, couler sans crime & sans trouble, pour se perdre dans une éternité de bonheur. Mais hélas ! J'ai consumé tous mes biens en espérance : Un songe a tout emporté. Tel un malheûreux, élevé jusqu'au trône sur les ailes du sommeil, se retrouve dans la cabane, ou même dans les fers de sa prison. En vain la vertu veilla sur tous les mouvemens de mon cœur, pour en faire un digne présent au mortel qui le mériteroit. Généreux ami, qui ressemblez si fort à

celui

celui que mon imagination me deſtinoit, appaiſez vos tourmens. Le Ciel m'eſt témoin combien votre pitié me touche, combien, pour vous rendre heûreux, je déſirerois de ſouffrir, s'il étoit poſſible, encore plus que je ne ſouffre. Devoirs ſacrés qui me liez, vous n'êtes point contraires à des vœux ſi épurés! Ne méritoit-il pas un ſort moins affreux? . . Jamais ſa bouche a-t-elle dévoilé le martire de ſon cœur? Jamais ſes yeux ont-ils laiſſé échaper un regard qui démentit la pureté de ſon ame? Ah! qu'il m'auroit aimée! . . . . Mais le deſtin me ravit toute conſolation,

juſqu'à

jusqu'à ces doux songes, jusqu'à ces chimères, que la vertu m'interdit. Oui, fuyez-moi, songes de ma jeunesse, fuiez, image d'une félicité vainement espérée: vous ne pourriez qu'augmenter mes malheurs. Un espoir plus certain commence à calmer mes troubles: Mon ame épuisée de l'excès de ses maux entrevoit sa délivrance avec une agréable horreur. Elle erre déjà dans les régions fortunées du repos; Je vois la mort aprocher. Viens, recours des malheureux, dernière espérance de ceux qui n'en ont plus, viens fermer ces yeux éteints par mes larmes: Conduis-moi

moi dans le séjour éternel de l'innocence. . . . Quelle douce rosée inonde mon ame? Quoi! le souvenir de tous mes maux se perd dans une volupté toute céleste! Adieu bosquets, adieu ruisseaux, témoins de ma premiére joye, & de mes longs ennuis: & toi, digne ami, reçois la derniére de mes larmes, reçois avec mon ame ce calme qui m'environne; mes soucis ont disparu, je vois un avenir serein, & nous serons heûreux.

Sérène se léve à ces mots, remplie d'une sombre consolation, & laisse en se retirant le malheûreux *Ariste* en

proye

proye à mille mouvemens, qui partagent & déchirent ſon cœur.

ELLE ne ſurvécût pas longtems à ces derniers adieux. Son ame ravie, comme dans un doux évanouïſſement, s'envola, dans les bras de la mort, au ſéjour de cette vie dont la nôtre eſt une ombre. Quelle fut la ſituation *d'Ariſte* en voyant les reſtes inanimés de *Séréne!* Accablé de toutes les horreurs de la mort, il tombe ſans voix & ſans couleur, & ne revient à lui que pour pleurer *Séréne* juſqu'au dernier ſoupir.

Ariſte fuit le monde, où *Séréne* n'ha-

n'habite plus. Il va dans un déſert, conforme à ſa douleur, nourrir ſans ceſſe le ſouvenir de celle, qu'il ne lui eſt permis d'aimer que depuis qu'il ne peut en jouir. C'eſt là que ſes jours coulent, plus tranquiles, dans l'étude & la pratique de la ſageſſe. *Séréne* eſt toujours préſente à ſes yeux. L'habitude d'y penſer lui en a fait le témoin le plus reſpectable de ſes actions. Son cœur veille avec une tendre inquiétude ſur lui-même, comme pour mériter encore l'amour de *Séréne*. Son image eſt toujours à ſes côtés, tantôt pour appaiſer les troubles

troubles de ſon cœur, & tantôt pour y ſemer l'eſpérance de la plus pure joye. Errant dans les ſombres labyrinthes de la forêt, au retour de la nuit, il croit la voir deſcendre du Ciel, lui ſourire, & mêler ſa voix aux ſons d'un luth harmonieux. Quels battemens de cœur & quelle douce mélancolie! Non, il n'appartient à l'ame de la ſentir, que lorſque ſe rapellant la divinité de ſon être, elle ôſe s'élever au-deſſus du ſort & du tems pour enviſager un avenir éternel.

IV.

IV.

FIRNAZ ET ZOHAR.

DANS la premiére jeuneſſe de notre monde, les humains ne connoiſſoient d'autres liens, que ceux par leſquels la nature les unit. Aucun trône n'étoit élevé ſur les ruines de la liberté, & les hommes indomptés n'étoient point inſtruits à ſoumettre, comme des animaux, une tête docile au joug de leurs ſemblables. Chacun établiſſoit ſa demeure où bon lui ſembloit, ſans craindre d'y être troublé. La terre, abondante en richeſſes dont on ignoroit l'art de pervertir l'uſage,

l'uſage étoit dans toute ſon étendue ouverte à ſes enfans. Ce fut dans ces tems heûreux que la fortune, prodiguant à pleines mains ſes biens à *Zohar*, le plaça non loin des bords de l'Euphrate, dans une contrée délicieuſe, dont les vallons fleuris & toûjours couverts de roſée, étoient coupés de mille ruiſſeaux qui y répandoient la fertilité. Elle y ajoûta de riantes prairies couvertes de troupeaux bondiſſans, des forêts de palmiers & d'amandiers, une maiſon nombreuſe, & tous les tréſors de la ſimplicité. Il eſt aiſé de ſentir quel pouvoit être ſon bonheur: car il n'eſt, ô ſage Nature,

aucun homme ſur la terre qui ne puiſſe être content, pour peu qu'il veuille écouter avec docilité la voix qui lui parle ſans ceſſe. Pour être heureux, la ſageſſe n'a pas beſoin de l'abondance de *Zohar*. Quoique ce jeune homme eût reçu de ſa douce & tendre mère un cœur fléxible & un eſprit enjoué; l'ardeur d'une bouillante jeuneſſe lui fit bientôt quitter la route tracée par les ſoins maternels, & le porta à mille déſirs extravagans. Son ame ne vit plus bientôt qu'une ennuyeuſe uniformité dans le bonheur dont il jouiſſoit. Son cœur reſſembloit à celui du citoyen

toyen de *Téos*, où s'étoit loge l'Amour. Chaque déſir enſante en lui de nouveaux déſirs. Pendant que les uns ſont encore cachés dans leurs germes, les autres ſe dévelopent ; d'autres font déjà entendre leurs voix, tandis que les plus avancés ſe préparent à prendre l'eſſort, & ils ſont à peine grandis qu'ils multiplient à leur tour. Quel remède à un mal ſemblable ? quelque riche que ſoit la Nature, elle eſt toûjours trop pauvre pour remplir les voeux que forment les inſenſés. Mais le dégoût lui même, en conduiſant néceſſairement aux réflexions, contribue enfin à les af-

franchir du malheur de désirer éternellement.

Un jour que, lassé de parcourir les labyrinthes de son cœur acablé de soucis, *Zohar* s'étoit livré au sommeil, un songe animé continue la suite des idées qui venoient de l'occuper. L'Esprit, au sceptre duquel le Roi des Génies avoit soumis toute l'étendue de notre globe, entreprit lui même, de guérir ce jeune homme des illusions, qui, sous une apparence de vérité, le séduisoient en veillant.

Zohar se croit placé sur le sommêt d'une montagne, d'où, arrêté au pied d'un cèdre, il voit les biens de ses an-

ancètres s'étendre au loin dans des campagnes riantes. Mais, au lieu de les voir avec joye, il éclate à leur aſpect en plaintes amères. Ce n'étoit point pour lui que brilloit l'émail des prairies; en vain s'offrent à ſes yeux, la beauté frappante d'une vûe immenſe, variée par les ſoins de la Nature, les ruiſſeaux de miel dont les flots dorés & tranſparens découlent des palmiers, les collines que la blancheur des moutons, dont elles ſont couvertes, fait briller comme les rochers de Paros.

ASSAILLI de mille déſirs différens, qui, ſe ſuccédant trop rapide-

ment, se détruisent les uns les autres, il erroit d'un pas incertain, lorsque tout-à-coup ses yeux furent éblouis de l'éclat d'une lumiére extraordinaire. Frappé d'étonnement, il voit s'abaisser un nuage d'or & d'azur, qui répand dans son passage une rosée aromatique. Sur ce nuage étoit portée une figure céleste, dont le regard & le sourire gracieux préviennent toutes les craintes qui pourroient naître dans l'ame. C'étoit *Firnaz* qui, sans être connu, parla ainsi à *Zohar*: Quelle vapeur mélancholique obscurcit ton œil mécontent? Quels sont les chagrins qui rongent ton cœur? afin que

je

je les satisfasse. Enhardi par la douceur avec laquelle lui parloit le Génie, le jeune homme repondit : Ma situation m'est odieuse ; toûjours la même ; le matin ne différe point de la nuit, & un jour ressemble à l'autre. Toute ma vie ne me paroit qu'un instant ennuyeusement prolongé. L'air qui m'environne est trop épais pour moi. Les forêts & les vallons me paroissent dénués d'agrémens. Les charmes même de *Thirza* se sont évanouis à mes yeux, depuis qu'elle m'a reçu dans ses bras.

Elle n'est plus cette beauté brillante, qu'avant de la posséder, je croyois ca-

pable de remplir ſeule mon cœur. L'harmonie de ſes membres, les boucles de ſes cheveux, couleur de jacinthe, ſon front d'yvoire, ſes yeux languiſſans, ſes baiſers, autre-fois plus doux que les premices de la vigne, en un mot, tout ce que je lui avois trouvé d'appas n'éxiſte déjà plus pour moi, & il n'y a que deux jours que nous ſommes unis. Mon cœur ſent un vuide immenſe, & ne trouve dans toute la Nature rien qui réponde à ſes ſouhaits. Génie favorable, car ton regard annonce ta bienfaiſance, ſi tu veux me rendre heûreux, métamorphoſe cette contrée, qui

qui me paroît flétrie, en une campagne ſemblable à celles qu'habitent les êtres céleſtes. Qu'elle réuniſſe les beautés que la Nature trop avare a diſperſées dans l'immenſité de l'Univers. Que tout y flate mes ſens, & que mon ame, avide de plaiſirs, y ſoit enfin raſſaſiée de tout ce que l'imagination peut créer de plus charmant.

Il dit, & ſes derniéres paroles n'eurent pas plutôt quitté ſes lévres, qu'un doux évanouiſſement l'étendit aux pieds de *Firnaz*. Dans le même inſtant un friſſonnement créateur parcourût toute la contrée. Elle ſe

changea à meſure que le regard puiſſant du Génie décrivoit un cercle autour de lui. La Nature en ſilence regarde avec ſurpriſe le Génie qui vient de l'embellir. Elle étoit auſſi belle qu'elle le paroit aux Poëtes enflamés par l'amour, quand, auprès de leurs amantes, ils ſaluent le printems, ainſi que le ſaluérent *Kriſtan* ou *Eſchilbach* dans les tems poétiques & fortunés, où l'amour & les graces badines, voltigeant au tour de la tête de *Frédérich*, agitoient les lauriers dont elle étoit couronnée. La violette, l'amaranthe & la jacinthe, naiſſent ſous

leurs

leurs pas. La verdure eſt plus brillante à leurs regards enchantés ; des fleurs plus belles imitent le Zéphire careſſant, qui, inſenſible à leurs déſirs, s'arrête ſur le ſein de la beauté dont le Poëte eſt épris. L'œil de *Firnaz* venoit de répandre ſur les campagnes de *Zohar* tous les charmes dont Homère & le Cigne de Mantoüe, ces favoris des Muſes, maintenant retirés de la terre, ont orné leurs deſcriptions du mont Ida, où, par la vertu d'une ceinture magique, Junon fit illuſion au maître du tonnère. On y voyoit des ruiſſeaux, dont le doux murmure invitoit au

ſommeil, comme les ondes de ceux qui ſerpentent autour du Tibur ; des boſquèts ſemblables à ceux, où *Albunée*, cachée dans les myrthes, répondoit aux chants qu'Horace faiſoit entendre ; des fleurs, qui par le parfum & l'éclat ne le cédoient en rien à celles, qui autrefois exaloient leurs richeſſes odoriférantes ſur les côteaux du mont Hymète. L'on voyoit enfin tout ce qui portoit aux plaiſirs dans les campagnes d'Amathonte, lorſqu'environnés des jeux & des ris, Venus & Adonis ſommeilloient ſur des roſes.

Le mécontent se réveille, voit, sent, & s'étonne. Il se trouve sur un lit de violettes au-dessus du quel un feuillage entrelassé forme une voute charmante. Un air raffraîchissant caresse ses joues, & lui aporte les plus douces odeurs.

Dans l'enthoûsiasme que lui cause une métamorphose si subite, il traverse d'un pas rapide des champs de mirthes & de grénadiers. Ici le tendre ananas, là le lotos séduisant appellent sa main & ses yeux, qui ne sçavent sur quel objèt s'arrèter. Cependant son oreille est flatée par les concerts amoureux des oiseaux.

Quel fut le raviſſement de *Zohar*? C'eſt ainſi, qu'après des erreurs longues & périlleuſes, le voyageur eſt agréablement ſurpris, quand les isles de Canarie s'offrent inopinément à ſa vuë, qu'il voit de loin la pompe éclatante de leurs collines, & qu'un vent de terre lui aporte l'odeur aromatique des forêts, mêlée avec les ſons harmonieux des hôtes des bois. *Zohar* doute quelque temps de la réalité de ce qui s'offre à lui. Tantôt il ne fait qu'écouter, tantôt moins touché des accords qui frapent ſon oreille, il promène ſes yeux ſur un côteau chargé de raiſins, & reſte enfin

fin plongé dans une extâſe d'admiration. *Zohar* erroit encore d'un pas incertain dans ce monde nouvellement créé pour lui, lorſqu'il découvre ſept Nimphes, qui fixent tous ſes regards. Elles marchoient comme les Graces, lorſque ſur les bords du Pénée, la ceinture détachée, ſe tenant par les mains, elles danſent au-devant de *Venus* & du printems. Leurs membres délicats ne reſpiroient que volupté. Dès que *Zohar* les apperçoit, les charmes de la contrée diſparoiſſent à ſes yeux. Les Nimphes l'ont vû, & ſe couvrant des apparences de la pudeur, ont fuï dans des boſquets

plus

plus sombres, sûres d'y être suivies. Il ne lui restoit plus de désir importun; ses sens étoient flattés par tout ce que sa fantaisie pouvoit imaginer de délicieux. Plus riant que Tempé & que les jardins d'Alcinoüs, le séjour qu'il habite lui présente le plaisir sous milles formes. Plus fortuné que le fils de Priam, ses transports ne sont pas bornés à jouir d'une seule Hélène, d'une seule image vivante de Vénus. Sept beautés, ornées de toutes les graces de la jeunesse, l'attirent par des charmes différens, & il n'a point à redouter l'ennui de l'uniformité.

HUIT jours s'étoient cependant à pei-

à peine écoulés dans son rêve, que les minutes commençoient à lui paroître plus longues. De nouveaux souhaits, plus impétueux que ceux qui les avoiens précedés, viennent troubler *Zohar* au milieu de ses plaisirs tumultueux. Il s'arracha des bras des Nimphes, & s'enfonça dans un sombre bosquêt pour se plaindre ainsi à la solitude qui l'environnoit : Cœur égaré, quand se repandra sur toi un jour serein ? Quand se calmeront ces penchans fougueux, qui, semblables à des ouragans terribles, t'entraînent de tourbillons en tourbillons ? Il n'est donc point pour toi de volupté pure,

pure, & l'ennui se mêlera toûjours avec les jeux & les ris ? A quel plaisir puis-je m'attendre, lorsque le dégoût vient me saisir jusques dans les bras du plaisir même ? L'empire de la volupté m'est ouvert, & mon cœur n'en est pas plus satisfait. Il ne me reste donc plus rien à désirer ! Cœur malheureux, ennemi de ton propre repos, abime de désirs insatiables ! je t'abhorre. . . . . Mais quoi ? Quelle frénésie me soulève contre moi-même ! Est-ce donc la faute de mon cœur, lorsque ses désirs trop élevés ne se renferment point dans les bornes des objets qui flattent le corps ?

Mes

Mes sens trop foibles succombent à des impressions accumulées. Mon sentiment est confondu par tant d'objets également attrayans. Un éclat trop vif éblouit mes yeux; mes oreilles sont fatiguées par une harmonie continuelle, & l'assouvissement même de mes souhaits enfante de nouveaux désirs. Quelle honte pour moi, si, noyé dans des plaisirs grossiers, & sans réfléchir jamais, je passe une vie animale dans une espéce de songe perpétuel? Jusqu'ici j'ai méconnu la grandeur de mon ame, qui s'élévant sur les ailes de désirs plus nobles, s'efforce à sortir d'une basse volupté,

pour

pour marcher ſur les pas des héros, & pour monter au ſommet de la gloire par des routes interdites à la molleſſe. Non, mon cœur ne ſe renfermera point dans un vallon couronné de mirthes, dans un coin de la terre ignoré des humains. Le déſir qui me porte à l'honneur & à la puiſſance me répond du ſuccès de mes entrepriſes, & le courage enflamé, qui me promet les grandeurs les plus brillantes, ne doit plus languir dans les bras d'un ſéxe ſéducteur. Ah, ſi *Firnaz* m'écoutoit, & qu'il m'exauçat encore cette fois! Ce n'eſt qu'à-préſent que je ſens un penchant digne

de

de ſes ſoins & de moi. Je reconnois enfin toute l'étendue de mes premiéres erreurs. Me reſtera-t-il quelque choſe à ſouhaiter, quand je verrai mon pays auſſi illimité que mes déſirs, & que ma puiſſance ſera la terreur de mes peuples ? Qu'il eſt doux de s'enviſager ſoi-même comme le maître des hommes, comme le Dieu de la terre, comme l'arbitre du deſtin, de décider d'un regard inflexible le ſort des Provinces ſoumiſes, de lancer d'une main la foudre, & de répandre de l'autre les bienfaits! Ah, que n'ai-je déjà ce bonheur!

Il parloit encore, lorsqu'un bras invincible le saisit, & le fit rapidement traverser les airs. Il vit à ses pieds s'étendre un pays sans bornes, entrecoupé de forêts de cédres dont les sommêts touchoient aux nües. Des fleuves, semblables à des mers, se précipitant avec bruit du haut des montagnes, & se partageant en une infinité de canaux, parcouroient des plaines semées de palmiers. *Zohar* fut frappé de l'éclat des villes superbes, qui s'offroient à sa vuë, & dont les toits dorés regardoient avec majesté les plaines fertiles dont elles étoient

étoient environnées. Tout ce que tu vois est à toi : lui dit enfin le Génie invisible ; & aussi-tôt *Zohar* mesura d'un regard avide les vastes contrées dont il alloit être possesseur. Le cœur lui tressailloit de joye, lorsqu'après un vol rapide *Firnaz* le fit descendre sur la terre. *Zohar* se trouva tout à coup au millieu d'une assemblée brillante & respectable de Héros & de vieillards, qui le proclamérent leur Chef avant qu'il eût pu revenir de son étonnement. Il voit dans un instant tout un peuple se prosterner à ses pieds. On entoure son front d'un diadème, & le son-

ar-

argenté de la trompête, annonçant ſon élection dans les rües revêtues de marbre, ſe mêle aux acclamations de ſes nouveaux ſujèts. Un choeur de Vieillards vénérables conduit le nouveau Prince dans un palais ſomptueux. Il y eſt ſuivi d'une troupe de guerriers, qui ſe diviſe en deux corps redoutables devant la demeure de leur maître. Leurs armes brillent d'un éclat effrayant. La ſoif du carnage étincelle dans leurs yeux, & ils ſemblent ne reſpirer que les combâts. La foule des peuples ſoumis ſe rend de toutes parts dans la Ville, pour baiſer les degrès du trône, tandis que

des

des chameaux innombrables aportent en préſent au nouveau Roi les richeſſes de ſes Provinces, l'or des Isles, & les aromates de l'Arabie.

Les oreilles de *Zohar* ſont charmées du ſon guerrier de la trompète, qui l'apelle au champ de bataille, & du henniſſement des chevaux. Il ſe met enfin en campagne. Il attaque ſes voiſins, & les défait. Quel charme n'a point pour lui le contraſte affreux, que forment les chants de triomphe & les voix expirantes de ceux auxquels ſa fureur arrache une vie innocente! Fier de ſes ſuccès, le nouveau conquérant vole dans un

pays plus éloigné pour l'innonder encore de sang. Courant de victoire en victoire, de conquête en conquête, la fureur de vaincre lui fait franchir toutes les bornes. Déja tous les Etats voisins étoient tributaires, les Provinces ravagées, les forêts détruites par le feu; mais l'ambition de *Zohar* n'est pas encore satisfaite. Quel tourment ne lui fait pas éprouver l'idée humiliante, qu'il éxiste des peuples, auxquels il n'a pas encor fait sentir le poids de ses armes victorieuses! Il forme le premier le souhait répété longtems après lui par un Héros, qui ravit l'Empire & la vie au meilleur

leur des Princes; & il se plaint de ce que le Ciel n'a point construit un pont, par où il puisse aller effrayer d'autres mondes du bruit de ses armes. Parmi des milliers d'esclaves assez vils pour le diviniser, il se trouva quelques Sages, qui, pleins d'une généreuse hardiesse, lui rapellérent les devoirs de l'humanité, en lui montrant le modèle des Princes dans la Divinité, qui n'est toute puissante que pour faire du bien. *Zohar* ne les écouta point; & comment la Sagesse se feroit-elle écouter de celui dont les oreilles sont fermées à la voix des larmes & du sang de l'innocence?

Mais la chûte du Héros aprochoit. Une Nation puiſſante, qui depuis des ſiécles jouïſſoit au ſein du repos des avantages de la liberté, excita ſon ambition. L'union & l'amour de la patrie & de la liberté en firent un Peuple de Héros. Le jeune homme & le vieillard prennent indiſtinctement les armes; les femmes mêmes enferment leur ſein dans des cuiraſſes brillantes, la juſtice de la cauſe & le courage, enfans de la liberté, animent tous les cœurs, & donnent des forces aux bras les plus foibles. Tous ſe jettent ſur l'ennemi avec une valeur à laquelle il ne peut reſiſter.

Chaque

Chaque coup eſt mortel. Les barbares tombent, & ceux qui échapent au trépas ſont diſperſés dans des déſerts inconnus & de ſombres forêts. Le Héros, qui s'étoit ſouſtrait avec peine à la juſte fureur des ennemis, ſort enfin de ſa longue yvreſſe pour ſentir qu'il eſt homme. Il erre longtems par des chemins écartés; ſes jambes, quoiqu'excitées par la terreur, trainent à peine ſon corps accablé de fatigue. Au bout d'une longue courſe il ſe voit ſeul au milieu d'une plaine entourée de hautes montagnes: l'aſpect riant & tranquile du lieu l'invite au repos. Il s'aſſiéd ſur

le bord d'une ſource, dont les eaux tomboient ſans violence du haut d'une colline. La ſolitude & les caprices du ſort conduiſirent *Zohar* à des refléxions ſérieuſes.

Il ſe tint à lui même ce diſcours, entrecoupé de ſoupirs : Ah ! *Zohar*, que tes eſperances t'ont abuſé ! Que ſont devenus ces ſonges de grandeur, qui te préſentoient à tes yeux comme le Maître du ſort & le Dieu de la terre ? Renverſé de ton trône par un coup du Deſtin, plus rédoutable que ta puiſſance, tu te vois abandonné, & obligé de fuïr une mort prochaine & la vengeance irritée. Malheureux,

que

que tu t'es trompé toi-même! Dans quel abîme t'a plongé ta propre folie! Dieu cruel, ne vis-tu point que je désirois mon propre malheur? Pourquoi m'écoutas-tu, lorsque sans le savoir, je te demandai ma mort? Ah, que le sort de l'homme est misérable! Trompeuse raison, que nous nous passerions facilement, ainsi que les animaux plus heureux que nous, des vaines prérogatives que tu nous donnes! C'est toi qui fais éclore tous les maux de l'humanité. Eblouï par ta fausse lumière, enyvré par les grandeurs que tu promets, l'homme s'imagine qu'il est un Dieu; mais un coup

soudain le précipite, de ses Cieux chimériques, beaucoup plus bas que les animaux de la terre. Les folles espérances que tu lui inspires, le relévent. Sans savoir où il va, sans s'arrêter, il parcourt un labyrinthe de désirs, plus insensés les uns que les autres. S'échauffant sans cesse d'avantage, il devient toûjours plus insatiable, toûjours plus mécontent. Hôtes légers d'une forêt libre, que vous êtes heûreux! Sans passions qui troublent votre repos, vous vivez dans une joye continuelle, tandis que l'orgueil fait de l'homme son propre boureau. La Nature vous ofre en abondance de

quoi

quoi vous contenter, vous qui désires si peu; c'est l'air le plus pur que vous respires. Le Printems vous rit, vous chantes l'amour, & libres de ce feu impétueux, qui rend notre volupté même plus odieuse que les plus vives souffrances, vous jouïsses de toutes ses douceurs.

En parlant ainsi il aperçoit un papillon, enfant du Printems, dont les couleurs brilloient sur ses ailes légéres; il le voit avec une inconstance tranquile & enjouée voltiger du narcisse à la rose, & d'un arbrisseau à un autre plus fleuri. O *Firnaz*, s'écria *Zohar*, deux fois tu fus trop facile

pour m'acorder ce qui devoit faire mon infortune ; écoute-moi, maintenant que je souhaite enfin ce qui doit faire mon bonheur.

Je suis réduit à porter envie à cet insecte mépriſé. La volupté, qui ma sans ceſſe entrainé dans des tourbiſſons affreux, qu'eſt-elle auprès de la joye innocente, qu'éprouve cette chenille aux aîles légéres? Je préfére à la peine d'être le maître du Monde, & mon propre eſclave, le plaiſir de règner ſur les fleurs. Change-moi en papillon. Le mécontent, incertain s'il ſeroit éxaucé, parloit encore, lorſqu'il ſentit s'éteindre ſa voix. Son corps,

qui

qui disparoit, se rapetisse & prend la forme d'un ver; ses bras se changent en antennes; un plumage semé de fleurs sort de son cou, & quatre ailes font, en s'agitant avec légéreté, voler en lair la poussiére blanche qui les couvre. L'ame de *Zohar*, revenue du court sommeil, se trouve avec étonnement resserrée dans un cercle plus étroit, ses désirs plus bornés ont plus de douceur, & ne l'emportent point au delà de sa sphére. Le nouveau papillon essaye enfin ses ailes, retombe soudain, se reléve de nouveau, & ne se soutient qu'en tremblant dans l'air, auquel il n'est point acou-

tumé. Déja il ſent l'attrait des douces exhalaiſons des plantes, dont les petits tourbillons s'arrêtent agréablement dans ſes tendres antennes. Il folâtre parmi les fleurs & déclare à toutes ſon amour. Il voltigeoit encore, & ſe plaiſoit dans ſon nouvel état, lorſqu'un redoutable ennemi des inſectes, la noire Corneille, s'abatit cruellement ſur lui, pour en faire la nourriture de ſes petits.

La crainte de la mort éveilla *Zohar* de ſon yvreſſe. Frapé vivement de ſon rève, il regarde autour de lui, il ſe touche & cherche ſes aîles. Enfin il aperçoit, qu'une illuſion vient

de

de l'abuſer. Il ſe trouve à côté de *Thirza*, qui étendue négligemment ſur ſon lit, & jouiſſant du repos tranquile du matin, étoit éclairée par les premiers rayons de l'aurore. *Zohar* réfléchit ſur le ſonge qu'il vient de faire, & s'étonne d'y voir clairement dévelopés les déſirs qui l'avoient agité ſi ſouvent, quoiqu'il les eut ſentis avec plus de déſordre & de confuſion. Oui, s'écria-t-il enfin, c'eſt un Eſprit bienfaiſant, peut-être *Firnaz* lui-même, qui vient de me procurer ce ſonge utile. Immortel! Si tu as le deſſein de m'inſtruire, ton eſpérance ne ſera point trompée. Tes

ſoins ont opéré par une illuſion ſalutaire un changement dans mon ame, qui ne s'y fut point fait en veillant lorſque le corps qui l'enferme à plus d'empire ſur elle. C'eſt à préſent que je ſuis convaincu, que juſqu'à ce moment ma vie n'a été que le ſonge d'une ame bercée par l'erreur, & lâchement ſoumiſe à la tyrannie des ſens. Quels nouveaux déſirs ! Quelles penſées divines ! penſées inconnues entrefois à mon ame, & plus nobles que celles qui m'ont porté à ſouhaiter des Empires. Que les grandeurs de cette terre obſcure ſont petites à mes yeux ! De quels

prix

prix ſont ces biens, & les plaiſirs des ſens, qui ne peuvent pas ſatisfaire notre corps? Mais pourquoi, penſées céleſtes, ne vous ai-je jamais éprouvées? Eſt-ce *Firnaz* qui me parle, ou bien eſt ce toi, mon ame, qui, guérie d'un vertige inſenſé, recommences à te ſentir, & te reconnois à peine toi-même? Mon être eſt ſans doute élevé au deſſus de la matiére.

Les Aſtres ſont ma patrie, & les cieux mon élément. C'eſt-là où je fus, avant qu'un ſort inconnu me précipita ſur la terre. La volupté du corps & la chimére inſenſée de la gloire qui s'abreuve de ſang humain,

ob-

obſcurciſſent de nuages épais la ſombre atmoſphère, où je déſapris à penſer, comme il convient à un être ſpirituel. Mais à préſent une clarté brillante perce l'obſcurité, & la raiſon répand ſur moi ſes inſtructions lumineuſes. Quel bonheur! Cette voix inintelligible dans le tumulte des paſſions, la voix des déſirs éthères, qui me portent aux plaiſirs les plus purs des Eſprits, ſe fait enfin entendre. O Sageſſe, verſe ta lumière harmonieuſe ſur mes déſirs, qui tendent au repos & à la joye, dont tu donnes ſeule la jouïſſance, & que tu rens ſeule durables & dignes de la divinité de notre

tre ame : Tu m'aprens à trouver par tout des plaiſirs ; tu me reconcilies avec la nature, & tu détruits en moi les plaintes criminelles, filles de la folie. Je vois, belle nature, ſe diſſiper les brouillards qui envelopoient autrefois tes charmes admirables. C'eſt avec une volupté parfaite que je retourne dans tes bras, chère *Thirza*, dont la belle ame réunit les beautés variées de la nature, qui ſe peignent ſur ton corps comme dans un miroir fidèle. C'eſt dans tes bras que je jouïraî de la vie; c'eſt ſur ta bouche que je ceuillerai les leçons que la vertu te donna ; c'eſt dans tes yeux

que

que j'allumerai ce feu, qui donnera de la vigueur à mes réſolutions, & qui animera ſans ceſſe ma vertu. Je ne ſouhaiterois plus rien. S'il y a encore en moi quelques rejettons de mon ancienne erreur, qu'ils périſſent! car ce ſont eux qui y ont fait naitre le dégoût, dont l'effet eſt de reduire l'homme à porter envie aux animaux. Enſeigne-moi, ô Sageſſe éternelle, à trouver en moi même un monde, qui ſuffiſe à mes déſirs. L'être immortel qui règne en moi, qui ne vit, qui ne ſent, que lorſqu'il ſait s'afranchir des liens du corps, qu'a-t-il de commun avec la ſombre matiére?

Que

Que ſont pour lui des chaines de montagnes, des plaines immenſes, des trônes d'or, des aromates précieux & des corps qui ébranlent agréablement les fibres? Combien de tems la matière peut-elle fixer nos ſouhaits? Combien de tems fait-elle tromper l'envie du changement, qui nous entraine, ſi notre ame ne ſe dégage de la fange auſſi-tôt qu'elle y eſt précipitée, & ne s'élève point avec empreſſement à des régions pures & libres? Etre immortel, enfant des Dieux, élance-toi dans ces régions fortunées. L'Eternité te reſerve, ce que ton cœur cherche en vain dans l'in-

l'inconſtance des choſes qui compoſent ce monde, & qui, ſemblables aux figures formées dans les nuages, ne ſont que des ombres ſous l'aparence de la réalité. Familier avec la ſageſſe céleſte, la mort qui moiſſonne les autres au milieu des égaremens de leurs rêves, te trouvera éveillé. Content de ton ſort, tu la recevras en riant, & la porte qu'elle t'ouvrira va te conduire dans la ſphère des êtres réels. Là, tu ſeras étonné, qu'il y ait des hommes enyvrés de chimères, qui s'imaginent vivre en maudiſſant la mort.

V.

V.

FRAGMENT D'UNE HYMNE SUR DIEU.

DANS ce ſilence réligieux quelle penſée t'éléve, ô mon Ame, & te ſaiſit ? Quels accens ſecrêts, (ſemblables aux premiers déſirs, qui s'élévent dans le ſein d'une innocente beauté) quelle douce voix, vient m'apeller dans le langage des eſprits ? Cet Ange, qui ſouvent m'inſtruit en ſonge, vient-il peut-être m'éveiller à la contemplation d'une ſcéne nouvelle ? Ou ſeroit-ce lui-même, le but de tous mes déſirs, le Père des eſprits,

esprits, mon Créateur! qui m'inviteroit à lui? Je veux suivre cette voix, qui m'ordonne de le chercher; LUI, qui n'a point de nom, que je ne connois que par le sentiment encore, & dont ma pensée la plus hardie n'ose se faire une idée mais vers lequel souvent mes sentimens sont entrainés avec transport, lorsque, dans une contemplation tranquile, je m'occupe de mon propre être.

MAIS, où est sa demeure? où trouver celui qui peut seul remplir les souhaits infinis de mon ame? La Nature me conduira-t-elle à lui? La brillante Aurore l'a-t-elle vû? Un

rayon

rayon immortel d'un divin regard a-t-il resté imprimé sur son front couronné de roses? Non, ces débris de la Création, ce séjour de mortalité n'est pas digne de lui. Ce sont ici les frontières du Chaos, où la voix du Créateur se perdit dans la matière brute; & si cette Terre, s'eveillant dans les bras de l'Aurore, peut plaire à des yeux formés de la poussiére, elle ne peut point contenter les regards de l'ame enflamée par les avantgouts de beautés immortelles. Prends ton essor, ô mon ame, & demande aux astres, où est le siége de CELUI, dont le souffle règle leur mouvement.

Dejà,

Dejà, loin au-deſſus de la Terre, qui s'echape à ma vuë, le Soleil déploie devant moi ſes portes de criſtal. Arrétés-vous ici ma penſée; conſidérons ces eſpaces qui s'ouvrent au deſſus de nous. Des Cieux, entourés d'autres Cieux, & tous remplis des traces de ſes pas & des chef-d'œuvres de ſes mains. Ce divin ſpectacle me donne de nouvelles forces, pour éléver mon vol hardi dans la carriére des eſprits immortels. Sans-doute tant de lumiére ne peut être qu'un reflèt immédiat de la gloire de Dieu. Je Vous ſalüe, ſphéres brillantes, qui entourés ſon ſanctuaire, pour dérober aux mon-

mondes inférieurs la vuë de ſon trône éclatant; mais qui n'empechés pas les eſprits bienheûreux de voir au travers de ce voile léger la face de DIEU, qui donne la vie. Et moi auſſi, immortel comme eux, caché dans vos raïons, je pourrai de-loin, avec des yeux immortels la contempler & vivre! Fujés ſoleils & vous mondes éthériens: que votre attrait ne ralentiſſe point mon vol ſublime. Pourtant votre vuë a arreté des Anges. Tout chez vous eſt animé d'un nouveau degré de vie, & pourvû de forces ſpirituelles, dont l'action réunie produit des merveilles céleſtes. Parés

pour l'éternité, vous êtes peuplés par des Eſprits, qui pendant des vies, plus longues que la durée des Soleils, ſe nourriſſent dans votre ſéjour de délices inexprimables. Mais vous n'êtes que des ombres de la DIVINITE'. Et ce tître eſt ſans-doute encore trop flatteur pour vous; il fait ſans-doute la gloire de quelques cieux plus ſublimes.

D'UN vol plus rapide que la fuite brillante d'un aſtre, & qu'un raïon du Soleil ne ſçauroit atteindre après des ſuites de ſiécles, je me vois tranſporté dans de nouvelles ſcénes, où des révéla-

vélations magnifiques se dévélopent autour de moi. Mon imagination épuisée se repose, & ne peut voir sans frissonner, ces espaces immésurables qui s'ouvrent sans cesse les uns au-dessus des autres. Toute l'étendue de l'éther, dans une perspective immense, brille de mondes séraphiques. D'en parcourir toutes les sphéres seroit l'ouvrage d'une éternité. Trésors de la toute-puissance, c'est ainsi qu'on les nomme dans le ciel, en attendant que les merveilles de la misté-rieuse éternité se dévoilent, &, que de nouvelles scènes raïonnantes de la

la gloire de Dieu effacent le souvenir des premiéres.

ENCORE tu ne trouves pas ici, ô mon Ame, l'objêt de tes ardentes recherches! Tant de cieux surmontés ne servent qu'à enflamer de plus en plus mes désirs; mais sans-doute je tiens encore à l'extrémité des espaces créés. O TOI, qui as créé tout ceci, ne me sera-t-il pas permis d'atteindre jusqu'à ta hauteur! Je prenois les cieux pour les magnifiques routes préparées aux esprits, & les soleils pour des marches d'or qui conduiroient

roient jusqu'auprès de ton trône. Déjà j'ai vû passer des mondes innombrables; & mon ame impatiente a, sur les aîles rapides d'un Séraphin, traversé des étendues immésurables. Egaré par une espérance présomtueuse dans des labyrinthes immenses, je cherche celui, dont peut-être aucune créature n'ose aprocher.

MAIS quels accords ravissans, intelligibles aux seuls esprits, de ces firmamens sublimes se répandent dans l'éther! Une nouvelle espérance m'éléve, m'inspire! ô puissé-je, Harmonie céleste, te suivre jusqu'auprès

de Lui! O globes saints, qui, semblables à des Dieux, marchés au-milieu des cieux étonnés! dans quelle place, dites-moi, écoute-t-il vos concerts? des concerts dignes d'être écoutés par l'Etre suprême! Charmé par vos ravissantes mélodies, je verrois ici passer des siécles comme de rapides instans. Mais un désir plus noble m'apelle à m'élever jusqu'à celui que vous célébres.

Avec des forces rédoublées je pressai mon vol; & un spectacle étonnant se découvrit à ma vuë. Au-dessus du dernier rang de ces globes har-

harmonieux j'atteignis le contour extrême, le moteur de l'Univers, qui, comme une ceinture immenſe, embraſſe les cieux & les mondes; transparent, radieux, formé d'un éther pur & condenſé, au travers du quel les ſoleils, qu'il entoure, lancent leur lumière dans l'eſpace infini. Ici, je l'ai vû, du haut de ſon trône éthérien la NATURE dicte des loix aux êtres qui lui ſont ſoumis. De ſa gauche elle meut aiſément tout ce cercle immenſe, & dans ſa droite elle péſe l'équilibre des ſoleils & de leurs planétes. Belle au-deſſus de nos idées

matérielles, elle porte sur son front immortel l'empreinte des traits divins. Son souffle créateur allume les foïers des flambeaux célestes, & un de ses regards fait fleurir la surface de nos terres. Des légions d'Anges innombrables attendent avec admiration les ordres de la DEESSE pour les porter dans l'Univers; pour conduire les hommes vertueux, ou pour regler le cours majestueux des astres. Obeissante à la volonté du DIEU SUPREME, elle attache ses regards sur l'Univers soumis à son sceptre, & prête son oreille attentive aux concerts

certs célestes des sphères harmonieuses. Longtems, fixé dans la contemplation de ses attraits, je demeurai immobile en sa présence.

MAIS enfin revenû de mon yvresse, je ne suis point venu, me dis-je à moi-même, pour m'arrêter dans les bornes de la création. Toi-même, ô déesse Nature! tu ne reponds pas à la grandeur de mon but. Celui que je cherche pourroit d'un souffle léger t'anéantir; & souvent son tonnère rédoutable t'impose silence. Fais donc de nouveaux efforts, ô mon ame; excitée par le sentiment

de ton origine, rien ne doit te satisfaire que la vuë de la Divinité même. Et qu'est-ce qui peut arrêter les Esprits; la distance, où porteroit la lumiére de la plus brillante étoile, comptée mille fois, ne mesureroit pas l'étendue que je franchis, toûjours conduit par la clarté de cette zone cristalline; mais enfin sa lumiére mourante s'éteignit dans les ombres de la plus profonde nuit. Couvert des horreurs de la mort, un abime impénétrable se présentoit devant moi. Je frémis au bord du précipice. Je me rapellai de mon

saisissement en me disant à moi-même:

„ J'AURAI donc, enfin, atteint
„ au terme de ma longue carriére.
„ C'est ici, sans-doute, qu'au-dessus
„ du monde visible DIEU a fixé
„ son séjour. C'est ici cette nuit
„ sainte, qui, comme un voile mysté-
„ rieux, couvre le trône de L'ETER-
„ NEL. Oses, ma pensée, t'hasar-
„ der dans ces profondeurs; & ne
„ crains point les dangers, dont le
„ prix sera la vuë de l'Eternel. „

ENFLAMÉ par la plus sublime espérance, j'osai m'abandonner à ces

noirs abimes, j'errai longtems dans ces déſerts ténébreux; & déjà le foible rayon d'eſpérance, qui me guidoit au milieu des ombres de la mort, alloit s'éteindre, quand de loin je vis s'ouvrir au-devant de moi une ſource brillante d'une douce clarté. Transporté de joye, je vois les ſaintes demeures; l'Empirée, le monde des eſprits, ſe découvre, que dis-je! ſe révéle à ma penſée. Inacceſſible à des yeux mortels, & même aux regards glorifiés d'un Ange éthérien; il n'eſt point dans le langage des cieux un nom digne de ce monde

ſpiri-

ſpirituel; aucun raport, aucune image dans toute la Nature, qui puiſſe le retracer. Habité par des Dieux créés, (ce nom ſeul aproche de la dignité de leur eſſence,) il brille des premiers raïons de la Divinité. Monde éternel, immortel, peuple d'eſprits purs, & nés pour jouir de la vue de l'Etre ſuprême. Avant que ces ſoleils furent allumés, & avant que les anges, qui préſident ſur eux, entonnant leurs harpes, des louanges de l'Etre infini firent retentir les tranquiles plaines des cieux, déjà ces contemplateurs de Dieu, avoient vû des

ſiécles ſans nombre fuir comme des inſtans. Les yeux attachés ſur ſes regards paternels, ils vivent, & jouiſſent en plein de ces éternités, que des eſprits d'un ordre inférieur n'emploïent qu'à leur dévelopement ſucceſſif.

TANDIS que mon Ame ravie jouiſſoit de la plus douce yvreſſe, un de ces êtres divins vint au-devant de moi, ſous une forme qui me permettoit de le voir. Les traits dont il s'étoit couvert, pour ſe rendre viſible, ſurpaſſoient les attraits de la Nature, & ſes pas produiſoient une har-

une harmonie ſuperieure aux concerts des ſphères céleſtes. Saiſi d'admiration à ſon aproche, je m'abandonnai tout entier à une adoration muëte, lorſque m'adreſſant la parole pour me tirer de mon erreur:

„ AINSI que toi, je ne ſuis „ qu'une créature, me dit-il. Je „ t'ai vû quitter la terre & d'un „ vol impatient traverſer les cieux. „ Vainement dans l'eſpace des mon- „ des cherche-tu l'Infini. Préſent „ également en tout lieu, un mon- „ de n'eſt pas plus voiſin de lui qu'un „ autre. Tu n'es pas digne encore „ d'è-

„ d'élever ſur lui tes regards. Toutes
„ ces ſphères & tous ces cieux ne
„ ſont que des ombres de ſes pen-
„ ſées ; des images deſtinées à vous
„ initier par degrés aux miſtères de
„ l'éternité. Tout cet Univers, im-
„ menſe à tes yeux, n'eſt pour nos
„ regards, accoutumés à la vue du
„ Créateur même, qu'un brillant nua-
„ ge. Dans un profond éloigne-
„ ment tu le vois tourner ſous tes
„ pieds ; regarde, & ceſſe d'admirer la
„ grandeur des mondes matériels. „

Je baiſſai mes regards ; &, quel ſpectacle ! je vis ce vaſte Univers, entouré

touré de ſon voile cryſtallin, au travers duquel toutes ces ſphères brilloient dans leur marche variée, tel que paroit aux habitans de la Terre la Lune argentée dans ſon plein luſtre.

„ Ces ſphères, pourſuivit le Gé-
„ nie immortel, quoique ſi petites,
„ ſont aſſés grandes & magnifiques
„ pour occuper ton ame pendant
„ une longue ſuite de ſiécles. Mais,
„ comme elles ont eu leur origine,
„ elles auront leur terme auſſi. Cette
„ pompeuſe création, ſi digne en
„ aparence de l'immortalité, s'éva-
„ nouis-

„ nouira dans le néant, & tous les
„ esprits, devenûs dignes d'aprocher
„ de Dieu, jouïront avec nous d'u-
„ ne égale félicité. Maintenant re-
„ tourne sur tes pas; & si tu veux
„ voir l'Eternel de plus près, qu'il
„ ne se découvre dans la création,
„ il faut le chercher en toi-même.
„ Ne prends pas les cieux pour tes
„ guides; l'Amour pourra mieux te
„ conduire à lui, par le sentier de
„ la sagesse. „

J'OBEÏS; & les yeux couvers je me hâte à revenir du haut des régions révelées. Je Vous revois ô Soleil,

père

père des saisons, & vous aurore, qui des nuages rafraichissans versés la rosée; recevés-moi sans vos aîles, & que mes yeux, fatigués du spectacle céleste, se reposent dans votre douce clarté (*a*) - - -

(*a*) Dans la comparaison de cette traduction avec l'original on trouvera beaucoup de différence de l'un à l'autre; cette différence se fonde sur des corrections fournies en manuscript par l'Auteur même.

INDI-

INDICE

POUR LA

SECONDE PARTIE.

IV. *Morceaux de Mr.* HALLER.

1. *Sur la guériſon aparente de Marianne.* *Pag.* 3
2. *Sur la mort de Marianne.* 9
3. *Sur la mort de ſa ſeconde Femme.* 14
4. *Sur le mariage de S. E. Steiguer.* 24

Vers de Me du BOCCAGE *à Mr.* HALLER. 33

Traduction, en vers, de la Doris. 36

Traduction, en vers, du fragment ſur l'Eternité. 48

Trois

Trois Epitres de Mr. de HAGUEDORN.

1. *Sur le bonheur.* 59
2. *Sur l'amitié.* 92
3. *A un Ami.* 134

IV. *Contes; par Mr.* WIELAND.

1. *Balsore.* 168
2. *Zemin & Gulhindi.* 208
3. *La Vertu malheureuse.* 256
4. *Firnaz & Zohar.* 286

Fragment d'une Himne, sur Dieu; par le même. 331



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0364
DFG

ile cryſtallin, au tra-
tes ces ſphères bril-
marche variée, tel
habitans de la Terre
tée dans ſon plein

es, pourſuivit le Gé-
, quoique ſi petites,
andes & magnifiques
r ton ame pendant
ite de ſiécles. Mais,
ont eu leur origine,
ur terme auſſi. Cette
éation, ſi digne en
l'immortalité, s'éva-
» noui-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn815803648/phys_0365
DFG